



PENSER CRÉER L'URBAIN



Livre numérique

PENSER CRÉER L'URBAIN

Restitution du projet « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.

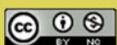
Sous la direction de Magali Uhl et Sofia Eliza Bouratsis

Livre disponible, en ligne en français, à l'adresse :
www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_livre_numerique.pdf

Pour citer ce livre : Magali Uhl, Sofia Eliza Bouratsis (dir.) (2017), *Penser créer l'urbain*, restitution du projet « Du terrain vague au campus urbain intégré ».

www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL



SOMMAIRE

Partenaires	p.2
-------------	-----

OUVERTURE

Présentation du protocole de recherche-action-création Magali Uhl	p.8
Pourquoi faire un site internet ? Présentation de « Penser créer l'urbain » Sofia Eliza Bouratsis, Magali Uhl	p.11
Le projet : « Du terrain vague au campus urbain intégré » Magali Uhl	p.13
La formation des étudiants au cœur du dispositif de recherche et de création Magali Uhl, Ève Lamoureux, Carole Levesque	p.19

ASSOCIER LES DÉMARCHES DE RECHERCHE-ACTION-CRÉATION

MÉDIATION CULTURELLE

Présentation Mobiliser la médiation culturelle comme méthode de connaissance et d'action	p.22
Méthodes de recherche participatives au cours du Forum citoyen : expérimentations et constats William-Jacomo Beauchemin, Luc Gaudet	p.25
Une analyse mitigée de l'arrivée du campus. Compte rendu des discussions de la journée médiation culturelle Ève Lamoureux	p.30
Expériences méthodologiques et parole citoyenne : forces et limites des stratégies adoptées Julie Bruneau, Philippe Doyle-Gosselin	p.34
Création d'un zine comme outil de médiation culturelle. Rencontres avec des femmes de Parc Extension Véronica Gomez, Véronique Granger	p.38
La médiation culturelle pour imaginer et développer la ville, ensemble Danièle Racine	p.49

DESIGN ET PROSPECTIVE

Présentation	
Mobiliser le design prospectif comme méthode de connaissance et d'action	p.54
Marche exploratoire	p.56
Carole Lévesque	
Marcher pour documenter	p.59
Carolynn Cipriani, Martin Laferrière et Elise Marchal	
Un quartier d'économie circulaire comme scénario d'intégration du Campus MIL à la ville ?	
Un atelier de co-design prospectif	p.62
Christophe Abrassart, Nicolas Lavoie, Carolyne Cyr	

CORPORÉITÉ ET NARRATIONS

Présentation	
Mobiliser les récits de l'urbain comme méthodes de connaissance et d'action	p.78
La marche commentée	p.80
Laurence Jutras	
Peut-on cartographier les sentiments ?	
Retour critique sur une tentative de cartographie du sentiment d'appartenance	p.84
Laurence Jutras et Noé Klein	
Mouvements et fréquentations d'une station de métro.	
Observation du métro Acadie à Parc-Extension	p.89
Julie Deslandes Leduc et Valérie Rioux	
Esthétiques des transformations urbaines. Corporéité et narrations	p.96
Sofia Eliza Bouratsis	

EXPÉRIMENTATIONS VISUELLES

Présentation	
Mobiliser l'image comme méthode de connaissance et d'action	p.102
Les démarches visuelles	p.104
Magali Uhl	
Les riverains	p.109
Serge-Olivier Rondeau et Stéphanie Vermeersch	
Photographies du chantier	p.111
Serge-Olivier Rondeau	
Portraits de résidentes de Parc-Extension	p.114
Véronique Granger et Véronica Gomez	
Images de l'atelier urbain de cartographie	p.116
Serge-Olivier Rondeau, Sofia Eliza Bouratsis et Magali Uhl	

INVITER LES SAVOIRS SITUÉS ET LES EXPERTISES INTERNATIONALES

RÉFLEXIONS SUR LE CAMPUS MIL

Présentation

Le futur campus, propositions d'aménagement autour du chantier actuel
et réflexions situées à l'échelle du quartier _____ p.120

Université de Montréal – Campus MIL _____ p.122

Alain Boilard

Revitalisation industrielle par le verdissement et la lutte
contre les îlots de chaleur urbains _____ p.126

Simon Racine

Un projet d'atelier urbain : réaménager l'avenue Beaumont
suivi de Réflexions et suggestions sur l'aménagement du campus MIL _____ p.130

Nicole Valois

Dans les ruines de l'Université de demain.
Dialogue et marche sur le territoire du campus Outremont _____ p.135

Simon Harel et Cynthia Nouri

Cet étranger qui dérange toujours _____ p.137

Carolyne Grimard

PERSPECTIVES INTERNATIONALES

Présentation _____ p.141

Le campus urbain comme espace postcolonial _____ p.143

Kai Wood Mah, Patrick Lynn Rivers

Espace public : Une négociation de limites.
suivi de Quelques observations concernant le futur Campus MIL _____ p.148

Anastasia El Rouss

Universités en mouvement : trois chemins pour revenir en ville _____ p.153

Hélène Dang Vu

Mutations universitaires et nouveaux enjeux pour les campus _____ p.157

Alain Bourdin

Remerciements _____ p.161

PARTENAIRES

Responsable

Magali Uhl, Professeure, Sociologie, Université du Québec à Montréal, Directrice du CÉLAT-UQÀM

Chercheur.e.s

Christophe Abrassart, Professeur, Faculté de l'Aménagement, Université de Montréal

Simon Harel, Professeur, Littératures et langues du monde, Université de Montréal, CÉLAT

Ève Lamoureux, Professeure, Histoire de l'art, Université du Québec à Montréal, CÉLAT

Carole Lévesque, Professeure, École de Design, Université du Québec à Montréal, CÉLAT

Danièle Racine, Commissaire à la Médiation culturelle, Service de la Culture, Ville de Montréal

Partenaires

Exeko, Organisme d'innovation sociale pour l'inclusion par la culture et l'éducation, Montréal

Équipe: William-Jacomo Beauchemin, Nadia Duguay, Maxime Goulet-Langlois

Mise au Jeu, Organisme d'intervention théâtrale participative, Montréal

Équipe: Luc Gaudet, Mayda Mekerian, Nancy Roberge

Vrac environnement, OSBL qui se consacre au développement durable dans le quartier de Parc-Extension, Montréal. Collaborateur: Simon Racine

Étudiant.e.s associé.e.s au projet

Université du Québec à Montréal : Carolynn Cipriani, Martin Laferrière et Elise Marchal (Maîtrise de Design) ; Julie Bruneau et Philippe Doyle-Gosselin (Maîtrise d'Histoire de l'art) ; Julie Deslandes Leduc, Véronica Gomez, Véronique Granger, Laurence Jutras, Noé Klein, Valérie Rioux et Serge-Olivier Rondeau (Maîtrise de Sociologie).

Université de Montréal: Caroline Cyr (Maîtrise d'Urbanisme) ; Nicolas Lavoie (Doctorat en Aménagement).

Coordination du projet, « Du terrain vague au campus urbain intégré »

Carolyne Grimard, Ph.D, Coordinatrice scientifique du CÉLAT, Université du Québec à Montréal

Alexis Jonathan Martig, Ph.D, Coordinateur scientifique du CÉLAT, Université Laval, Québec

Coordination éditoriale du site et du livre numérique, « Penser créer l'urbain »

Sofia Eliza Bouratsis, Postdoctorante CÉLAT, Université du Québec à Montréal, Ph. D. Université Paris I – Panthéon-Sorbonne.

Contenu rédactionnel du site

Sofia Eliza Bouratsis et Magali Uhl

Traduction en anglais

Carolyne Grimard

Photographie

Serge-Olivier Rondeau, artiste visuel, maîtrise de Sociologie, Université du Québec à Montréal

Ce projet a reçu le soutien financier du CRSH (Conseil de recherche du Canada en sciences humaines), du CÉLAT (Centre et Laboratoires de recherche cultures, arts, sociétés), du Bureau du projet du Site Outremont (Université de Montréal), du Service de la culture, Ville de Montréal, de la Faculté des sciences humaines de l'UQÀM.



Conseil de recherches
en sciences humaines
du Canada



LA MÉDIATION CULTURELLE
L'ARTISTE, L'ŒUVRE, LE CITOYEN : LA RENCONTRE

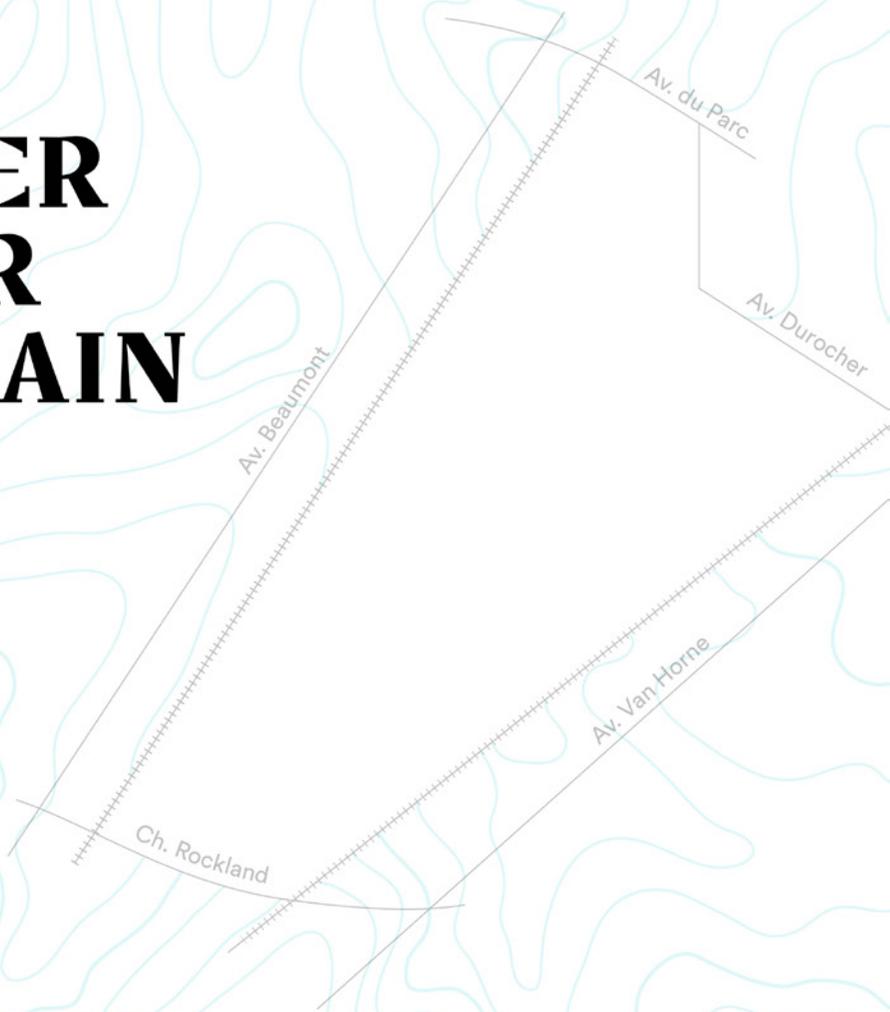




OUVERTURE



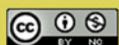
PENSER CRÉER L'URBAIN



Présentation

LE PROTOCOLE DE RECHERCHE-ACTION-CRÉATION

Magali Uhl





Le Campus MIL de l'Université de Montréal, comme @22 à Barcelone ou Cornell Tech à New York, appartient à une nouvelle génération de projets de campus universitaires qu'on peut qualifier de campus intégrés au tissu urbain. Relevant d'une vision séduisante, celle de la «ville créative», ces nouveaux programmes urbains posent toutefois la question des formes concrètes d'intégration et de collaboration entre universités et acteurs de la ville. Partant de ces nouveaux lieux du savoir, un projet collaboratif intitulé «Du terrain vague au campus urbain intégré» a vu le jour en 2015 et s'est donné pour mandat de réfléchir à cette vague des campus urbains intégrés à partir de l'exemple emblématique de Montréal.

En effet, d'ici 2019, du terrain vague de l'ancienne gare de triage d'Outremont, vont surgir les premiers pavillons du Campus MIL de l'Université de Montréal. Il s'agit d'un projet de grande ampleur qui suscite de nombreuses interrogations. Sous l'égide du CELAT (Centre et laboratoires cultures, arts, sociétés), une équipe de chercheurs et d'étudiants en arts et sciences humaines intéressée aux enjeux liés aux façons de penser et d'organiser un environnement inclusif autour du futur Campus, s'est jointe à des groupes d'innovation sociale de Montréal afin de collecter «le savoir-ci-

toyen», la mémoire du quartier, les projections de ceux qui y vivent. Ensemble, ils ont conçu un protocole participatif autour de manières créatives de penser l'association entre le Campus et les quartiers environnants.

Ce protocole de recherche-action-création vise à repenser un espace urbain en requalification à partir d'une séquence d'ateliers créatifs et d'une réflexion collective et ouverte sur l'inclusion de ces futurs campus dans le tissu social local selon le principe du partage des espaces comme des savoirs. Deux événements se sont ainsi tenus à l'automne 2016 : un Forum citoyen de deux journées les 16 et 17 septembre et un Symposium interdisciplinaire et international le 30 septembre.

Événement citoyen et participatif, le Forum était composé de quatre ateliers et s'adressait à un panel d'une quarantaine de participants constitué de résidents des quartiers limitrophes au campus, d'étudiants, de chercheurs, d'acteurs locaux et de créateurs. Durant les deux journées, guidés par les chercheurs et des intervenants professionnels (médiateurs culturels et artistes), les participants ont réfléchi en petits groupes à partir de scénarios ou de mises en situation intellectuelles et corporelles. Ils ont également parcouru le chantier et ses alentours, en marchant dans le quartier

– de ses artères principales à ses arrières cours –, pour recueillir images et témoignages documentant le quotidien des riverains.

L'originalité du Forum a été de mobiliser les démarches créatives de recherche comme des méthodes de connaissance permettant de révéler des formes de relations potentielles entre le campus et son environnement, de formuler des biens communs locaux, et d'explorer des zones de coopération possibles entre les acteurs du territoire. En effet cet événement de deux jours a permis d'expérimenter, par les déplacements créatifs que favorisent la mise en situation corporelle et les ressources du jeu, les conditions et le potentiel d'un dialogue entre les divers acteurs locaux (des campus et des quartiers) avec pour objectif de rendre possibles de futures initiatives et projets communs.

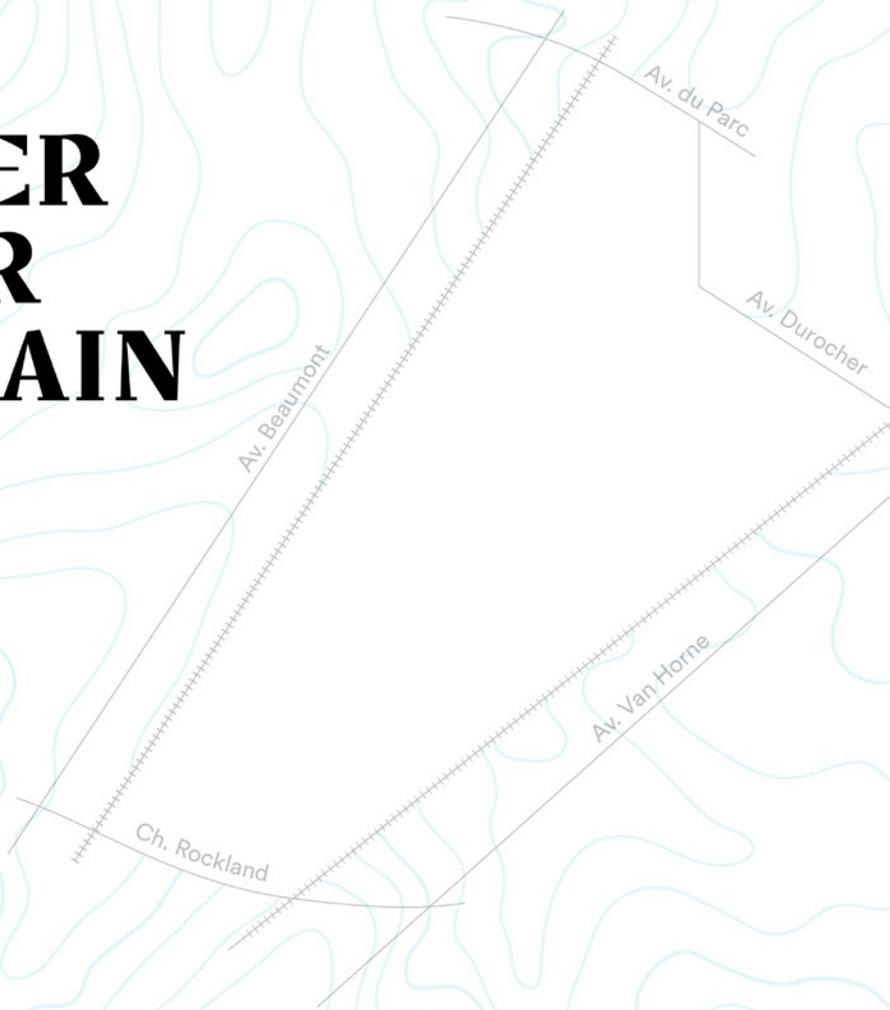
Le Symposium entendait, pour sa part, proposer une synthèse scientifique internationale sur les campus urbains intégrés en mobilisant tous les éléments de réflexion-consultation de la démarche citoyenne réalisée en amont durant le Forum. Il s'est ainsi consacré à une restitution publique du Forum citoyen et à un partage d'expériences avec d'autres chercheurs qui travaillent sur des questions ou des projets similaires à l'international, notamment en Europe et au Liban. Les objectifs sociaux du projet ont donc été doublés d'objectifs scientifiques propres.

Le site web Penser créer l'urbain rend compte de ce protocole de recherche-action-crédation collaboratif. Il permet de visualiser le potentiel transformateur de ce type d'approches qui, à la croisée des sciences humaines, des arts et de l'expérience vécue de la ville, mobilisent les ressources créatives des méthodologies de recherche pour contribuer au changement social.





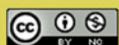
PENSER CRÉER L'URBAIN



Pourquoi faire un site internet ?

PRÉSENTATION DE PENSER CRÉER L'URBAIN

Sofia Eliza Bouratsis
Magali Uhl





Penser créer l'urbain (2017) présente les étapes et les résultats de recherche du projet «Du terrain vague au campus urbain intégré» (2015-2016). Il s'agit de restituer une initiative de recherche pilote, fondée sur une méthode de travail complémentariste et collaborative, inédite concernant la question des campus universitaires qui se veulent intégrés au tissu urbain.

À travers une navigation intuitive et ergonomique, cette interface permet de comprendre de manière visuelle: la structure du projet, la diversité des intervenants et des approches mobilisées, puis de plonger dans le détail de chaque méthode de recherche ou de création pour saisir leur complémentarité et leur apport dans le cadre des recherches concernant les espaces urbains en transformation rapide. C'est la raison pour laquelle les catégories de navigation proposées à l'utilisateur du site sont ouvertes les unes aux autres, les thématiques s'entrecroisent et les questionnements se retrouvent puis se développent les uns à travers les autres.

Il s'agit dans cette perspective d'enrichir les réflexions existantes sur le sujet, tout en proposant des moyens de favoriser la participation citoyenne dans l'appropriation des transformations urbaines à partir de l'exemple concret du Campus MIL de l'Université de Montréal; mais aussi de présenter des perspectives internationales et une vision prospective sur ces nouveaux campus urbains intégrés à partir d'une instrumentation créative.

Penser créer l'urbain est devenu un site internet car ce projet s'adresse avant tout aux personnes directement concernées par l'implantation du futur Campus MIL sur le terrain de l'ancienne gare de triage d'Outremont: aux citoyens des quartiers limitrophes du futur campus de l'Université de Montréal (Parc-Extension,

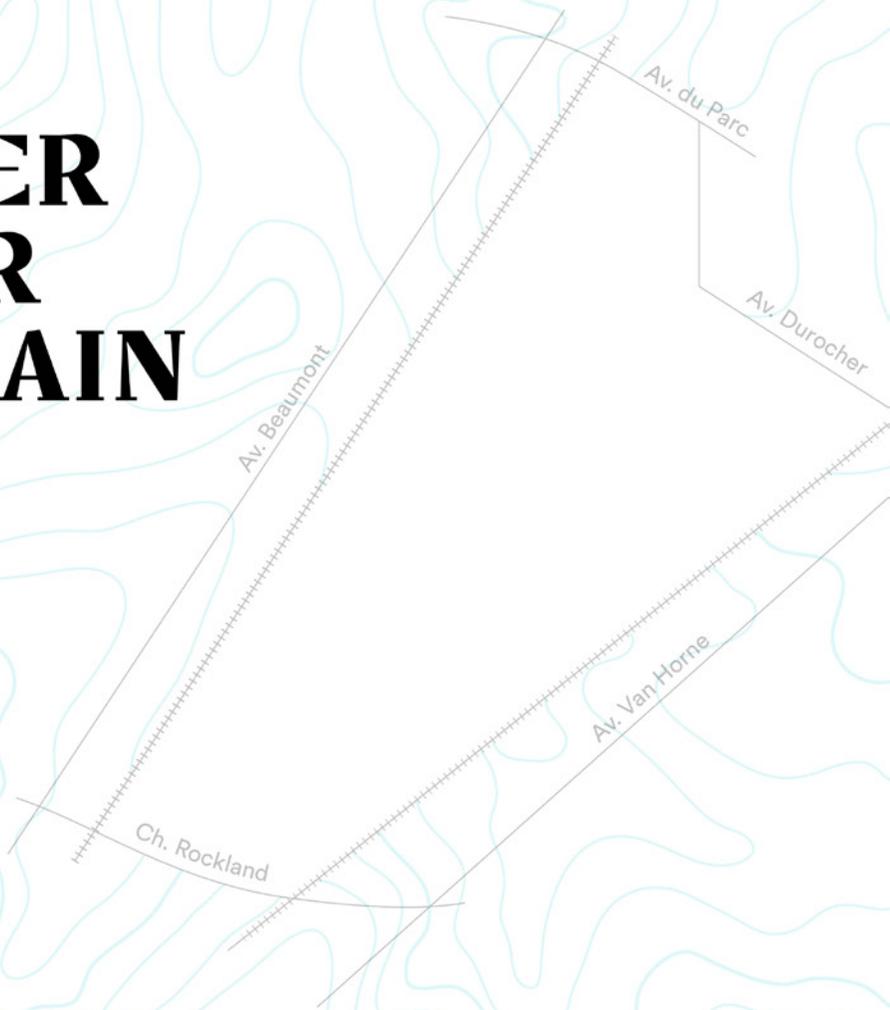
Outremont et Rosemont); aux décideurs politiques impliqués dans ce projet, aux architectes et urbanistes qui travaillent à sa réalisation; à ceux qui vont vivre sur le site du Campus (futurs étudiants, professeurs, chercheurs, employés de l'université, résidents). Mais il entre aussi en dialogue avec les décideurs politiques, designers, architectes et urbanistes, sociologues, anthropologues et médiateurs...

Ensuite, à un niveau plus large, Penser créer l'urbain s'adresse aux chercheurs en sciences humaines, arts, architecture et design; aux architectes, urbanistes et décideurs politiques qui travaillent sur des projets similaires de campus urbains intégrés ou à d'autres aménagements urbains dans des quartiers en cours de requalification ou de transformation rapide dans d'autres villes et d'autres horizons géographiques et culturels.

Pour finir, à travers la présentation des problématiques suscitées par l'intégration d'un campus universitaire dans le tissu urbain, ce site pose également la question du rôle d'internet dans la production de la connaissance universitaire – dans ses rapports avec le savoir citoyen. L'on pourrait évoquer ici la «noosphère», le terme de Karl Popper, mobilisé par Edgar Morin pour questionner la «nature des idées» et évoquer la complexité ajoutée dans toute perspective de recherche depuis que les dispositifs de partage des connaissances ont évolué. Ainsi, dans la perspective de penser créer l'urbain, autour du noyau de questions qui se trouve à l'origine du projet «Du terrain vague au campus urbain intégré», émerge une autre préoccupation, à la fois théorique et pratique, concernant la possibilité de diffusion d'une recherche universitaire et les rapports complexes qui se tissent aujourd'hui en ligne entre les différents types de connaissance (les expériences vécues, les textes, les images photographiques ou vidéo) et les usagers du web.



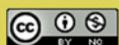
PENSER CRÉER L'URBAIN



Le projet

DU TERRAIN VAGUE AU CAMPUS URBAIN INTÉGRÉ

Magali Uhl





Point de départ: les campus urbains intégrés

Ces dernières années, plusieurs campus universitaires sur le modèle des campus urbains intégrés ont vu le jour (par exemple, à l'orée de la ville, Le Rolex Learning Center de l'École polytechnique fédérale de Lausanne en 2010, ou en son cœur, 22@Barcelona depuis 2006) ; plusieurs autres, en Amérique du Nord, sont en voie d'achèvement : à Sudbury, le pavillon d'architecture de l'Université Laurentienne ; à New-York, Columbia's Manhattanville Campus ou Cornell Tech sur Roosevelt Island ; à Vancouver, Emily Carr University of Art+Design ; sans compter le Campus 2 d'Apple, rêvé par Steve Jobs en 2006 et qui sera inauguré en 2017 à Cupertino en Californie. L'Université de Montréal va, pour sa part, faire émerger du terrain vague d'une ancienne gare de triage ferroviaire de Montréal, le campus MIL en 2019.

Toujours plus architecturaux, abritant des formes de savoir toujours plus innovantes dans un environnement toujours plus responsable, écologique et durable (certifié LEED), ces universités « nouvelle génération » suscitent un engouement réel. Illustrations souvent

flamboyantes de « l'économie du savoir » et s'inscrivant dans le déploiement actuel de « pôles de compétences » hautement compétitifs, ces campus 2.0 se présentent comme des facteurs incontournables du développement local. Généralement situés dans des quartiers populaires, proches de zones d'entrepôts ou de terrains vagues, ils bénéficient de terrains peu chers et ont pour ambition de contribuer au redéploiement de la culture et de l'identité locales. Or, la construction de la collectivité ne passe pas forcément par des mises en commun de projections architecturales, de plans d'ingénieurs, ou de projets urbanistiques sur des terrains abstraits, elle se déploie aussi dans la prise en compte du local précisément, avec ses contours paysagers et imaginaires propres au croisement des lieux et de ceux qui y vivent.

Des études sur le sujet... Et des questions

Quel est l'impact de l'implantation de ces campus en milieu urbain ?

Est-il possible d'investir ces zones en cours de requalification pour inventer, avec les acteurs locaux, les modalités d'un vivre-ensemble inclusif ?



Que peut-on apprendre du cas montréalais, le futur Campus MIL?

Ce sont ces questions qui se trouvent à l'origine du projet «Du terrain vague au campus urbain intégré» (2015-2016). Les développements actuels des connaissances fournissent des éléments de réponse pertinents aux préoccupations énoncées. On peut les regrouper selon les angles d'approches disciplinaires et les thématiques associées :

– En sociologie et en sciences sociales: savoirs en réseaux et économie de l'immatériel, (Castells, 1998; Ingallina P. (dir.) 2012) d'un côté; place accordée à la co-production de connaissances (Monceau, 2012; Tillyard, 2010; Équipe Praxcit, 2011), de l'autre.

– En études urbaines et d'architecture, les recherches se concentrent davantage sur les effets et les limites de la gentrification (Hamnett, 1991; Donzelot, 2004; Bourdin, 2008; Charmes, 2011; Harvey, 2011; Minnaërt, 2014), le devenir des villes (Lemire, 2007; Ascher, 2010; Paquot et Younès, 2012; Théatrum Mundi (coll.), 2014; Le Monde, 2015, dossier spécial), leur redéploiement à l'ère du «design thinking» et de l'innovation ouverte (Brown, 2009; Chesbrought, 2011; Almirall, Lee et Wareham, 2012).

– Certaines études interdisciplinaires recoupent ces différentes préoccupations et interrogent aussi la place et le pouvoir des acteurs dans les transformations urbaines (Von Hippel, 2005; Lemoine et Samira, 2010; Paddison et Ostendorf, 2011; Darre, 2011). Les méthodes de recherche dans l'espace urbain sont également bien documentées (Grosjean et Thibaud, 2008), jusque dans leurs dimensions phénoménolo-

giques et créatives avec notamment l'entretien marché (Kusenbach, 2003) ou la géo-poétique (Bouvet et Bordeleau, 2012).

Or, dans ce contexte théorique général, l'interrogation spécifique sur la place des campus urbains intégrés – déjà rare dans la littérature scientifique (Mattei, M.-F. et Aust, J. (dir.) 2015; Dang Vu H., 2013) – n'est pas, jusqu'à présent, questionnée sous l'angle de la capacité des démarches créatives à être parties prenantes des transformations urbaines en permettant l'invention, par les dispositifs déployés, de nouvelles formes de coopération dans les espaces considérés.

S'appuyant sur les acquis de la littérature existante, et sur la connaissance que les chercheurs-membres du projet ont des interventions dans l'espace urbain (Levesque, 2013), de la mise en récit d'expériences (Uhl, 2015), des ateliers d'idéation (Abrassart 2013), des activités de médiation et de mobilisation citoyenne (Racine et al., 2012; Lamoureux, 2008; Gaudet, 2012; Goulet-Langlois, 2015), comme du terrain montréalais (Harel, 2013); nous avons donc posé la question de savoir comment mobiliser les démarches créatives des arts, du design et les outils de la médiation culturelle comme des leviers vers un devenir commun, vecteur d'inclusion sociale.

Ces démarches, sont en effet conçues ici comme des méthodes de connaissance et d'action permettant d'identifier et d'explorer des formes de relations possibles entre le campus et son environnement immédiat, notamment en raison de leur potentiel à favoriser, par le prisme de la réflexion citoyenne, l'appropriation, par les acteurs locaux, des transformations urbaines.

Une méthodologie pilote

Dans la conception et la réalisation du projet du futur Campus MIL, le défi auquel doivent faire face aussi bien les planificateurs urbains que les décideurs est en effet l'appropriation des espaces urbains dédiés au savoir par les populations locales, ici majoritairement allogènes. Il s'agit donc de concevoir un campus dans la ville, autrement dit des savoirs intégrés à l'urbain, mais aussi une ville dans le campus, c'est-à-dire une socialité urbaine dans un espace du savoir : telle est la dialectique qui a animé ce projet de recherche pluridisciplinaire et novateur.

Pour relever les défis qu'implique cette perspective, chercheurs en sciences humaines, designers, urbanistes et innovateurs sociaux ont dû inventer ensemble des manières créatives de penser et d'agir avec les populations locales et les savoirs situés pour imaginer, collectivement, des devenirs communs à la fois innovants et adaptés aux réalités vécues.

Nous avons choisi d'aller directement sur les lieux. Les frontières entourant le chantier actuel du Campus MIL (sur trois arrondissements de Montréal : Outremont, Parc-Extension et Rosemont) sont devenues notre terrain d'investigation. C'est autour de ces dernières que s'est concentré le protocole participatif et créatif du Forum citoyen et donc des divers ateliers mis en œuvre. Comme un laboratoire urbain pris dans le tumulte de sa « reconstruction » spatiale et identitaire, la zone entourant le futur Campus, et plus particulièrement ses frontières envisagées comme des tiers-lieux (Oldenburg, 1991), sont ainsi devenues le terrain d'expérimentations qui a permis notamment de saisir ce mouvement plus large d'inscription du savoir dans la cité avec ses effets de gentrification d'un côté, et de renouveau de l'autre. Car les frontières peuvent être aussi comprises comme des seuils (Genette, 1987) qui accompagnent, définissent et singularisent les lieux en leur octroyant un « esprit » qui leur est propre (Forget, 2011). Elles agissent, non plus alors comme la limite qui clôt une zone, mais comme l'ouverture qui la prolonge et lui confère une identité plus large et inclusive. Dans le site pensercreerlurbain.ca on peut voir par exemple ce travail sur les frontières dans le film *Les Riverains*, ou encore dans le projet des étudiants de l'atelier de Design intégré.

Le but du protocole mis en œuvre a été d'imaginer les conditions d'une vie en commun à partir de séances

de médiation culturelle et d'idéation autour d'un travail sur des narrations possibles avec les habitants du quartier, les associations qui s'y investissent et les collectivités locales implantées sur le territoire. Partant du principe que les expériences esthétiques et politiques du quotidien fondent le vivre-ensemble (Saillant F. (dir.), 2015; Lamoureux E. et Uhl M. (dir.), 2017), nous nous sommes notamment appuyés sur des organismes communautaires, culturels et artistiques montréalais expérimentés (Mise au Jeu et Exeko) et sur un laboratoire d'innovation en design social (Le Lab Ville Prospective de l'Université de Montréal).

Forum citoyen autour de l'implantation du campus de l'Université de Montréal

16 - 17
septembre
2016

Pour en savoir plus :
www.bit.ly/campusmtl



Le site Outremont — Du terrain vague au campus urbain intégré?



Issu d'un forum citoyen et participatif dans le quartier de Parc-Extension, le symposium s'interroge sur l'intégration des nouveaux campus dans le paysage urbain et dans les dynamiques locales. Avec des universitaires de plusieurs pays et disciplines, il vise à restituer des ateliers de médiation et de design social réalisés autour du chantier du futur campus de l'Université de Montréal et à les comparer avec d'autres cas à l'international.

Centre intergénérationnel d'Outremont
999 avenue McEachran – salle 225
8h30 à 17h30

Contact: grimard.carolyne@uqam.ca



Des évènements publics

Les participants aux divers ateliers ont donc été invités, pendant le Forum, à travailler autour de deux pôles – médiation culturelle et design social – à découvrir les quartiers en marchant, photographiant et interagissant avec les résidents selon des méthodes spécifiques (théâtre forum, mise en situation intellectuelle et corporelle); à réaliser des artefacts (par ex. des prototypes de design), à rédiger d'autres scénarios (par ex. récits d'espace ou de parcours). Cet engagement à travers des démarches créatives a été conclu, chaque journée, par des séances plénières, qui ont permis, par la mise en commun des réflexions et propositions développées dans les ateliers, un enrichissement collectif.

L'originalité du Forum a ainsi été de mobiliser ces démarches créatives comme des méthodes de connaissance permettant de révéler des formes de relations potentielles entre le Campus et son environnement, de formuler des biens communs locaux et d'explorer des zones de coopération possibles entre les acteurs du territoire. En effet, a contrario des modèles d'enquête classiques qui sont peu propices à la réflexion prospective, a contrario aussi des modèles d'animations éphé-

mères qui produisent peu de connaissances car tournés vers la satisfaction immédiate, ces démarches créatives se situent dans une logique d'action publique qui s'appuie sur les compétences intellectuelles et artistiques des citoyens et recourt à des scénographies, des prototypes, des animations et des parcours « cadrés » fonctionnant comme des véhicules d'exploration collective.

Le caractère novateur du projet a résidé également dans l'articulation suivante: le Forum, réalisé à partir des résultats de recherche pré-existants des membres de l'équipe et des savoirs citoyens recueillis, a été le prérequis du Symposium international et interdisciplinaire intitulé « Les campus urbains intégrés: pour un partage des savoirs et des territoires », qui s'est tenu quinze jours plus tard. Une synthèse scientifique internationale sur les campus urbains intégrés a ainsi eu lieu – en mobilisant tous les éléments de réflexion-consultation de la démarche citoyenne réalisée en amont autour du Campus MIL, pour les confronter à d'autres projets et expériences similaires au niveau international. Les objectifs sociaux du projet ont ainsi été enrichis par des objectifs scientifiques propres.

Un retour réflexif par le visuel

Les différents acteurs du projet ont ensuite pris le temps de penser cette expérience de manière réflexive. L'objectif du site web est de diffuser leurs conclusions. Transmettre le plus largement possible – dans la communauté des chercheurs mais aussi auprès des citoyens, des acteurs de la ville comme des décideurs – les résultats scientifiques et sociaux du projet demeure ici la priorité. Par ailleurs, la présentation des résultats sous forme visuelle (vidéos, photographies, dessins) conclut ce projet par le dialogue créatif et ouvert que ces médiums facilitent.

Quelques idées

À l'issue des différentes phases de notre projet, nous pouvons proposer les 5 pistes de réflexion suivantes :

1. Mixité sociale par l'espace. Le futur Campus prenant place au cœur d'une mosaïque de quartiers ayant chacun des problématiques très contrastées, ce type de protocole méthodologique permet d'expérimenter, par l'espace – c'est-à-dire en jouant sur les frontières, en les investissant comme de potentiels tiers-lieux – des formes de mixité différentes, supportées ici par une programmation qui favorise l'inclusion sociale (mais qui pourrait, à une autre échelle, l'être par des aménagements publics).

2. Mixité sociale par les projets. En favorisant des initiatives citoyennes basées sur des maillages entre les différents acteurs locaux, ceux des quartiers comme ceux des campus, l'entrepreneuriat social et économique est encouragé. Cela pourrait, si supporté par des projets concrets à l'échelle du campus, aller jusqu'à contribuer au développement local, notamment du quartier de Parc-Extension en favorisant l'agentivité de ses habitants.

3. Partage des pratiques artistiques et culturelles : dialogue culturel. Les échanges avec des artistes professionnels et les liens avec les organismes culturels locaux permettent un ancrage durable dans la communauté. La prise de parole publique et le dialogue inter-culturel enrichissent l'expérience urbaine et renforcent des liens durables au cœur des communautés locales, tout en favorisant l'appropriation culturelle et territoriale. Proposer aux artistes et centres d'art locaux d'in-

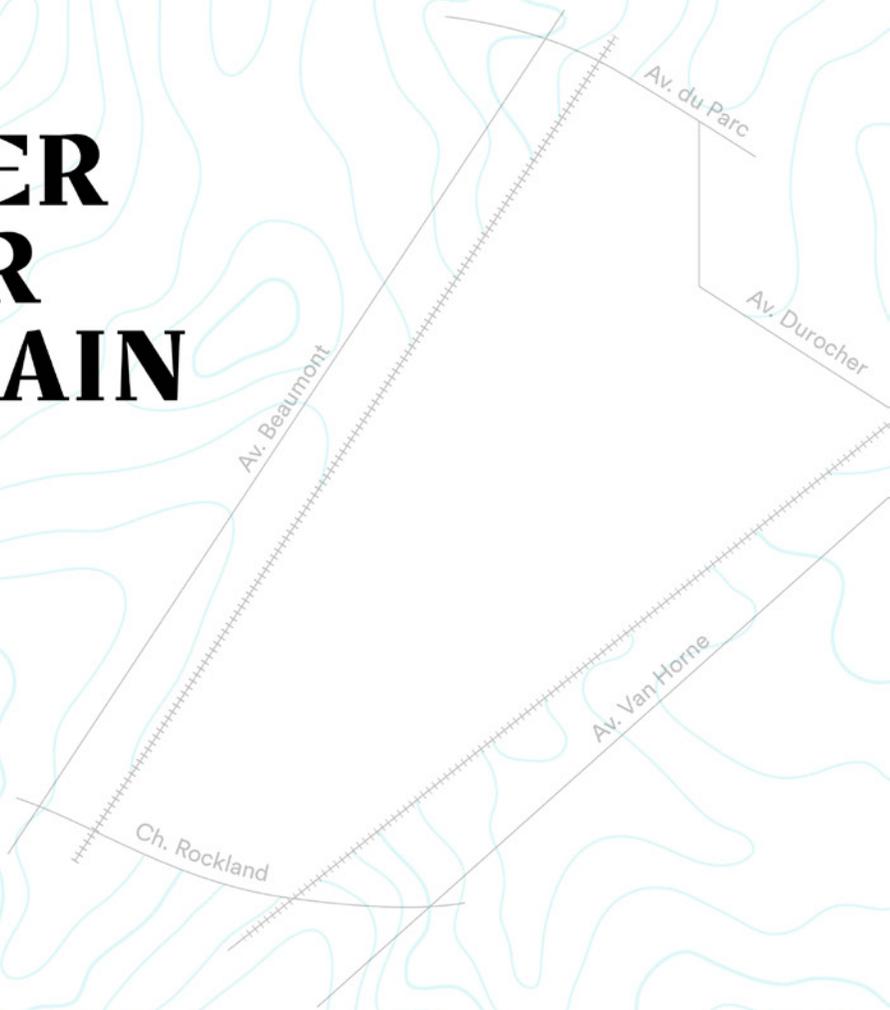
vestir les lieux, et pas seulement dans la perspective de projets éphémères, est un accès vers l'inclusion du Campus dans son milieu.

4. Concept de campus urbain intégré ouvert. En contribuant à la réflexion sur ce que représente un campus intégré à la ville du 21^{ème} siècle en termes d'ouverture, de potentiel inclusif et d'innovation sociale, il s'agit aussi de défendre une vision positive d'un savoir désenclavé. Un campus dans la ville certes, mais aussi une ville dans le campus, car ce dernier, tout en interagissant avec le quartier qui l'abrite, peut aussi offrir son terrain au citoyen.

5. Mode opératoire reproductible. En proposant un protocole d'activités de mobilisation en contexte urbain combiné à une réflexion collective sur le potentiel heuristique et transformateur des méthodologies de recherche créatives, nous avons aussi élaboré un mode opératoire adaptable ailleurs, dans d'autres chantiers, sous d'autres latitudes, pour d'autres projets similaires. Il s'agit donc ici de restituer un cadre méthodologique émergeant effectué et pensé in situ. Ce que nous proposons, peut être repris, partagé, remixé : tel est notre souhait !

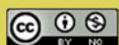


PENSER CRÉER L'URBAIN



COURS ATELIERS

Magali Uhl, Ève Lamoureux, Carole Levesque





La formation des étudiants au cœur du dispositif de recherche et de création

Au-delà des Forum et Symposium qui ont eu lieu en septembre, ces préoccupations ont été articulées dans une perspective de formation-recherche à travers deux cours donnés aux cycles supérieurs en automne 2016 par les principales intervenantes du projet : un cours en design de l'environnement intitulé «Partage des territoires: Parc-Extension» par Carole Levesque et un cours intitulé «Les démarches de recherche dans l'espace urbain» donné en co-enseignement par Ève Lamoureux et Magali Uhl. Les étudiants de ces deux cours ont, parallèlement à leur formation en classe, participé à toutes les activités du projet et c'est notamment en s'inspirant directement de celles-ci qu'ils ont réalisé les propositions d'aménagement et de design, les réflexions méthodologiques et les propositions visuelles (cartographie, zine, photos, vidéos, etc.) présentés sur le site penser créer l'urbain.

Les démarches de recherche dans l'espace urbain

Magali Uhl (sociologie) et Ève Lamoureux (histoire de l'art) ont donné en automne 2016 un cours de maîtrise et doctorat intitulé «Les démarches de recherche dans l'espace urbain» (SOC8695, Département de sociologie, Université du Québec à Montréal).

Ce cours de cycles supérieurs dispensé en co-enseignement s'est concentré sur les processus de recherche en contexte urbain à partir de diverses méthodes destinées à enclencher des processus réflexifs et créatifs

(poétique de l'espace public, méthode des parcours commentés, dispositifs visuels de recherche, médiation culturelle et interculturelle, pratiques performatives, cartographie participative, etc.). Des chercheurs et des créateurs sont intervenus tout au long de la session pour présenter leurs approches. Ce cours-atelier a permis de donner aux étudiants des outils théoriques pour concevoir la recherche dans l'espace urbain à partir d'une expérience concrète de travail de terrain autour du chantier du Campus MIL de l'Université de Montréal. Les étudiants ont produit, par-delà leur réflexion sur la matière enseignée, un outil créatif dont ils rendent compte dans leurs contributions.

Partage des territoires: Parc-Extension

Carole Lévesque (design) a encadré un atelier de design intégral dans le cadre de la maîtrise en design de l'environnement intitulé : «Partage des territoires : Parc-Extension» (DES8102, École de design, Université du Québec à Montréal, automne 2016).

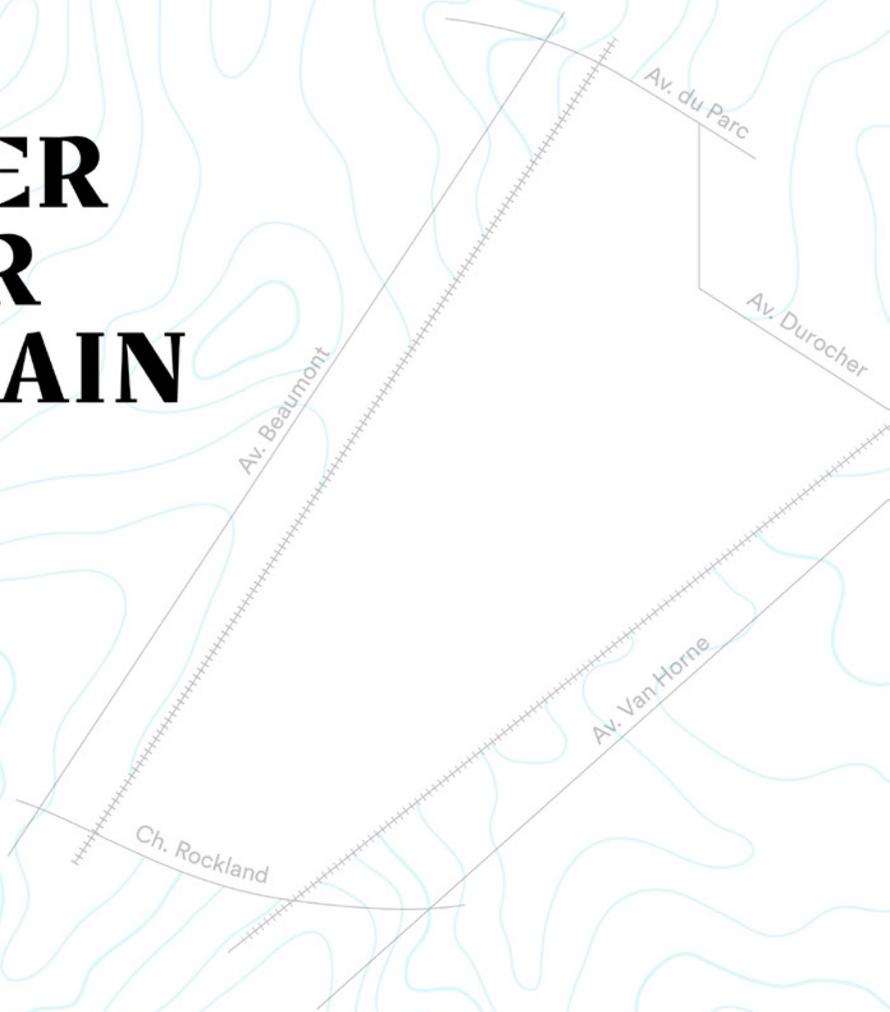
Cet atelier de 2ème année au programme de maîtrise visait l'approfondissement du savoir-faire et des outils nécessaires à la poursuite d'un projet intégral à caractère interdisciplinaire. À travers l'élaboration d'un projet collectif concret, ancré dans l'actualité – ici les effets engendrés par la venue du futur Campus MIL dans le quartier de Parc-Extension – l'atelier a offert l'occasion d'approfondir le contexte, les savoirs et les enjeux liés à la situation. Ce cours visait également à expliquer les rôles de médiateur et de designer de l'environnement et à développer leur capacité à dialoguer avec tous les acteurs reliés au projet. Le document présenté ici expose les résultats de l'atelier.



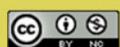
ASSOCIER LES DÉMARCHES DE
RECHERCHE-ACTION-CRÉATION



PENSER CRÉER L'URBAIN



MÉDIATION CULTURELLE





Mobiliser la médiation culturelle comme méthode de connaissance et d'action

Les divers ateliers publics du Forum ont été conçus, organisés et animés par une équipe interdisciplinaire (sociologie, design, histoire de l'art) de chercheurs de l'UQAM et de l'Université de Montréal ainsi que par des organismes d'innovation sociale aguerris aux techniques de médiation et ns connaisseurs des quartiers limitrophes au site Outremont et futur Campus MIL (Exeko et Mise au jeu) ; ils ont été réalisés en collaboration avec la commissaire à la médiation culturelle de la Ville de Montréal. L'objectif de ce Forum a été de constituer, sur deux journées, une communauté créative qui, partant des savoirs des citoyens, a rebondi sur la ré exion déjà documentée sur les campus urbains intégrés et l'a enrichi des actions transformatrices effectuées (théâtre forum, ateliers de médiation, marches commentées dans les quartiers, vox pop, cartographie dirigée, co-design prospectif sur des scénarios d'économie circulaire...).



Les ateliers de médiation (théâtre forum, vox pop, séance d'idéation) imaginés par le collectif MédiaAction – formé par divers acteurs du projet (chercheurs, étudiants, médiateurs) – ont permis d'expérimenter, par les déplacements créatifs que favorisent la mise en situation corporelle et les ressources du jeu, les conditions et le potentiel d'un dialogue entre les divers acteurs locaux (des campus comme ceux des quartiers) avec pour objectif de rendre possible de futures initiatives et projets communs. Par ailleurs, l'une des propositions (la création d'un zine comme outil de médiation culturelle) a été élaborée, dans le cadre du cours de maîtrise et doctorat créé à l'occasion du projet et intitulé « Les démarches de recherche dans l'espace urbain ».

Les méthodologies de recherche collaborative et participative mobilisant la créativité mises en œuvre pendant le Forum citoyen sont ici présentées dans leurs potentialités et leurs limites par deux des médiateurs professionnels impliqués dans le projet, William-Jacomo Beauchemin et Luc Gaudet. Deux organismes (Mise au Jeu et Exeko) ont en effet collaboré dans le cadre de ce projet, et ceci avec trois objectifs communs : tester des méthodologies de recherche collaborative et participative mobilisant la créativité ; réaliser une collecte ouverte de savoirs citoyens permettant l'instigation d'un dialogue ; et, contribuer à la mobilisation citoyenne.

À partir de l'observation des discussions tenues lors du Forum et des fiches d'évaluation anonymes remises par les participants, Ève Lamoureux propose une « analyse mitigée » de l'arrivée du campus. Se concentrant sur la collecte de savoirs citoyens permettant l'instigation d'un dialogue, elle présente les enjeux identifiés par les habitants des quartiers rencontrés lors des activités de médiation ou ayant participé au Forum et suggère des

pistes de solutions pour contrer les « effets pervers liés à l'arrivée du campus ».

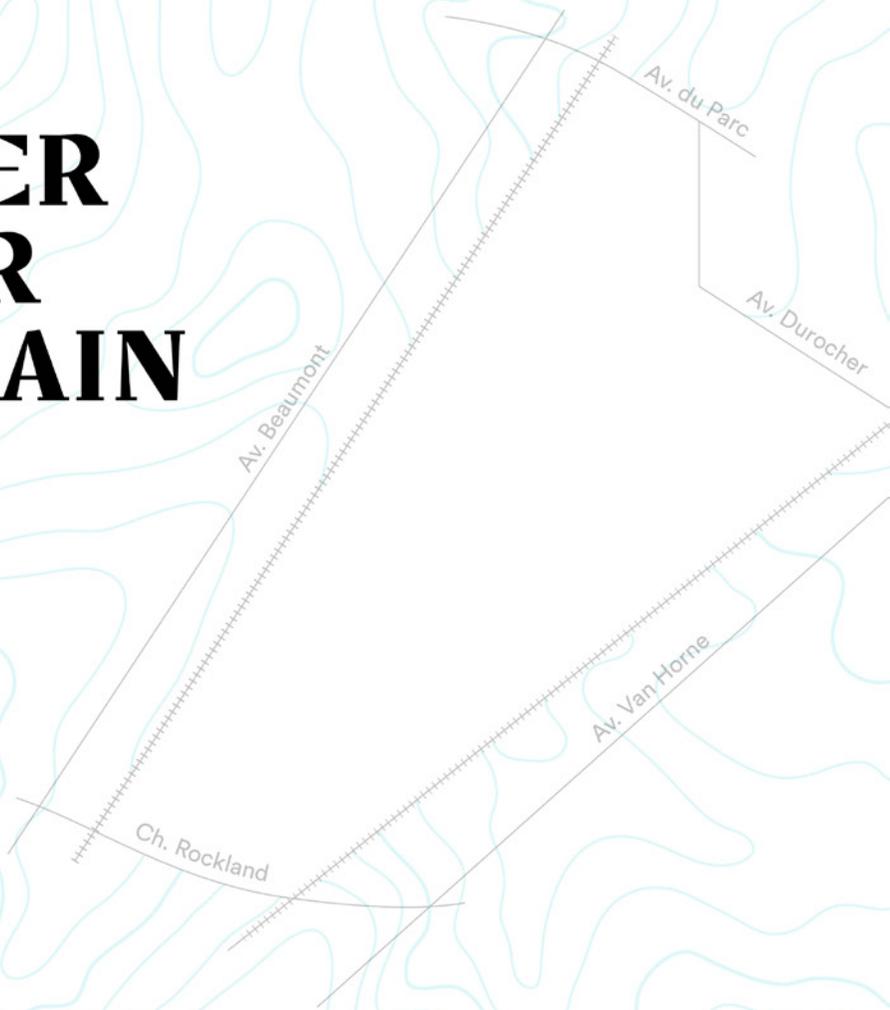
Julie Bruneau et Philippe Doyle-Gosselin réfléchissent à leur tour sur les forces et les limites des stratégies adoptées lors des ateliers de médiation. Ils présentent leurs remarques en prenant en compte le double mandat qu'ils ont adopté dans le cadre de ce projet : comme chercheurs d'abord, en documentant le processus de recherche tout en y prenant part, dans la logique de l'observation participante ; et, comme participants impliqués au processus de co-création et de mise en œuvre des activités de médiation ensuite.

Partant du constat selon lequel les citoyens sont peu informés quant au projet du futur campus, Véronica Gomez et Véronique Granger se sont interrogées sur la manière de renseigner les résidents sur la question. Inspirées des expériences de médiation culturelle, les deux étudiantes proposent ici un zine – créé à partir d'entretiens avec des femmes de Parc-extension et destiné à celles-ci – comme nouvel outil de médiation à la croisée des arts et de l'action citoyenne.

Pour finir, Danièle Racine, commissaire à la médiation culturelle de la Ville de Montréal, revient également sur cette expérience comme modèle d'action culturelle et philosophie inclusive. Les activités de médiations du Forum citoyen sont ici mises en perspective dans le cadre des projets mis en œuvre par la Ville de Montréal afin de favoriser l'accès à la culture par des rencontres et des échanges entre citoyens, chercheurs et créateurs, faisant de la ville un espace de dialogue et d'innovation culturelle ; mais aussi comme « chemins de traverse » permettant « de concevoir des territoires renouvelés ».



PENSER CRÉER L'URBAIN



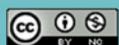
Méthodes de recherche participative
au cours du Forum citoyen :

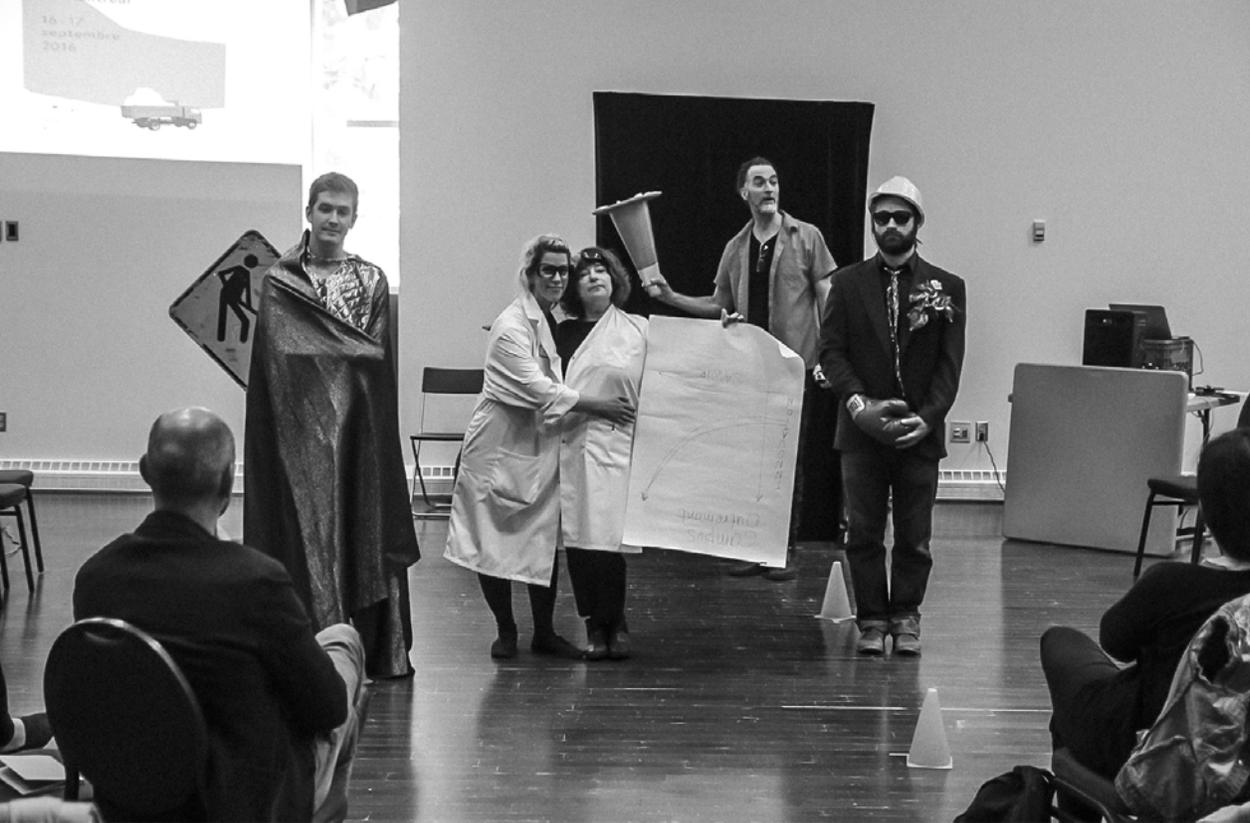
EXPÉRIMENTATIONS & CONSTATS

William Jacomo Beauchemin, Luc Gaudet

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_6-experimentations_constats.pdf
Pour citer cet article : Beauchemin, William-Jacomo, Gaudet, Luc, « Méthodes de recherche participatives au cours du Forum citoyen : expérimentations et constats », *in* « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





Les savoirs, entités polymorphes, circulent au sein de tout espace social. Les activités de médiation tenues au cours du Forum citoyen sont inscrites à leur insigne, faisant valser autour de l'arrivée d'une institution du savoir – le futur campus MIL – les savoirs vivants des habitant.e.s des quartiers environnants. Ces savoirs profanes et les analyses sociales qui en émergent n'en sont pas moins essentiels à la compréhension d'un tel avènement. Les méthodologies expérimentées lors du Forum citoyen visaient à en faire ressortir la puissance à travers le travail minutieux de pensées engagées dans l'action. Elles ont été conceptualisées et mises en œuvre par le Collectif Médiation, composé des deux organismes culturels, Exeko et Mise au jeu, soutenus par des chercheur.e.s universitaires.

Trois objectifs traversaient cette expérimentation. Le premier consistait à tester des méthodologies de recherche collaborative et participative mobilisant la créativité. Le second était une collecte ouverte de savoirs citoyens permettant l'instigation d'un dialogue. Et le troisième visait à contribuer à la mobilisation citoyenne. Nous nous intéresserons ici au premier et au troisième objectifs. Trois méthodologies ont été utilisées durant le Forum et en amont de celui-ci pour mobiliser les savoirs et analyses citoyens : une exploration préliminaire des quartiers, une séance de théâtre-forum en groupe et un arpentage urbain concernant l'impact potentiel du campus réalisé à l'aide de boîtes à recherche citoyenne.

Exploration par médiations

L'exploration préliminaire des quartiers a pris la forme d'une journée où des équipes mixtes de Mise au jeu, d'Exeko et de chercheur.e.s naviguaient au sein des quartiers pour aller à la rencontre de citoyen.ne.s. Il s'agissait alors de discuter du sens que prenait l'arrivée du campus sur le territoire à l'aide de techniques ludiques et créatives. À l'une des citoyennes, on propose un échange direct avec le campus, personnifié par un médiateur prétendant ; à l'autre, on demande plutôt de choisir parmi des objets disparates celui qui, selon elle, représente l'arrivée du campus. Quelques personnes sont approchées par un vox-pop classique, d'autres à travers l'exercice d'imaginer le meilleur ou le pire scénario qui pourrait survenir. Près d'une trentaine de citoyen.ne.s – et un chien – ont été rencontrés, du militant punk antifasciste à la propriétaire enthousiaste d'un condo, de la dame âgée fermement opposée à l'usage de drogues dans son parc favori à la commerçante désemparée face à la saturation envisageable du stationnement et de la circulation sur une artère. L'exercice initie un fructueux échange entre les approches des deux organismes de médiation, et permet à la fois à l'équipe de Mise au jeu de construire, pour l'intervention de théâtre forum, un scénario ancré dans l'expérience des citoyen.ne.s des quartiers et à l'équipe d'Exeko de sélectionner des techniques adaptées au contexte et à la culture des lieux.



Incarnation à travers le théâtre forum

Les acquis de cette exploration préliminaire ont permis la construction d'une intervention théâtrale visant à la fois à partager les techniques dynamiques du théâtre forum avec les membres du Collectif et à susciter une réflexion ouverte autour du projet de campus sur le site Outremont. La préparation de cette intervention théâtrale nous a permis de créer des complicités à travers le jeu, de mettre à nu et de mieux mesurer la portée de certains de nos préjugés et de nous positionner pour la suite à travers cet exercice d'incarnation de la parole des autres ainsi théâtralisée. En ce sens, un de nos rôles comme médiateurs artistiques est d'accompagner une réflexion critique sur les identités que nous mettons en avant dans nos vies et dans nos interventions, ainsi que sur les bagages de règles informelles et de codes souvent subtils qui nous habitent et qui entravent la communication avec les populations que nous souhaitons rejoindre et mobiliser. En jouant les rôles archétypiques de Maya, d'Ali, de Kate, Paul ou Jim, les acteurs changent de perspective: le jeu théâtral fait en sorte qu'ils se déplacent d'un pas de côté par rapport à eux-mêmes, de manière à provoquer une émotion forte qui peut mener à l'empathie et à une certaine conscientisation.

Deux scènes sont alors représentées: l'une consistant en l'incarnation de visions du campus par ses «propres» acteur.rice.s; et l'autre illustrant la rencontre de perspectives entre habitant.e.s du quartier à propos de l'arrivée du campus. Après chaque scène, une discussion ouverte avec le public a lieu pour questionner les visions et les perspectives représentées. Les scènes provoquent d'abord des émotions partagées: une confusion qui demeure dans l'attente du projet, une frustration associée

à l'apparente impuissance à laquelle les gens sont confrontés, une colère aussi, face aux risques humains, économiques et sociaux que le projet représente. Pas étonnant que les premiers essais au jeu théâtral proposés ensuite pour apporter un changement à la situation présentée se soient cristallisés autour de l'idée de réunir les gens pour trouver ensemble des solutions collectives afin de se préparer à, et de s'approprier de l'arrivée de ce campus dans les communautés.

La création de ces espaces de créativité qui ont précédé et suivi la représentation théâtrale a fait en sorte que chacune des personnes présentes se sente bienvenue à partager ses visions et expériences, que tous et toutes pouvaient contribuer. Si l'on se fie aux évaluations écrites des participant.e.s, il en ressort en effet de l'expérience, que cette intervention de théâtre forum était «une bonne façon d'initier la discussion sur les différents enjeux relatifs à l'arrivée du Campus», en «ajoutant un peu de légèreté qui a pu faire en sorte de désamorcer les tensions». On a écrit d'autre part qu'il «s'agit d'un dispositif qui permet aux idées d'exister», par «des mises en situation qui facilitent la réflexion». Cette intervention a apporté pour certains «une volonté d'aller plus loin, de discuter davantage avec les citoyens sur leur pouvoir d'agir», «une découverte [d'] une motivation à [s']investir».

Navigation grâce à la recherche citoyenne

Les réflexions amorcées en sous-groupes à la fin du forum théâtral permettent de dégager des angles d'approche pour une investigation citoyenne au sein des



quartiers durant l'après-midi. Pour soutenir cette excursion où les participant.e.s ont été invité.e.s à aller à la rencontre des habitant.e.s du quartier, des boîtes à recherche citoyenne sont offertes aux différents groupes : dans celles-ci se trouvaient une description sommaire du projet, une courte histoire du terrain et de l'arrivée du campus, ainsi que deux techniques participatives de recherche accompagnées des objets qui leur sont associés. Trois types de boîtes sont proposées, pour diversifier les modes de recherche et de rencontre : une boîte à mots reposant sur la constitution d'une banque de questions et sur des phrases à compléter à propos du campus, une boîte à objets demandant de sélectionner et de disposer des objets hétéroclites pour faire sens de l'arrivée du campus et une boîte à images invitant à capturer par des photographies les lieux qui subiront des transformations majeures et d'en inscrire la localisation sur une carte du territoire. Chaque groupe part réaliser le parcours de son choix avec deux boîtes, pour revenir près de deux heures plus tard et mettre en commun les observations effectuées.

La boîte en tant qu'objet intrigue et interpelle par son caractère inusité. De manière générale, si cette activité permet une exploration libre mais structurée des quartiers à l'aune d'enjeux prioritaires identifiés par les citoyen.ne.s, il en demeure que la plupart soulignent

la difficulté de s'approprier des techniques sur la seule base de ces boîtes, ainsi que le rôle de la timidité à aborder des inconnus. À ce titre, l'expérimentation des boîtes nous montre qu'elles sont insuffisantes, et qu'une présence encadrante de médiateur.e.s expérimenté.e.s aurait été requise pour s'assurer d'un transfert adéquat des techniques et approches. L'exploration elle-même demeure toutefois appréciée.

Constats et limites

En somme, ces trois expérimentations ont permis de tirer des apprentissages sur les forces et faiblesses de ces méthodologies de recherche participative. Ces dernières nécessitent un encadrement continu pour s'assurer de l'appropriation à la fois des enjeux et des approches. Elles demandent également la mobilisation de modes de réflexion et de connaissances qui ne sont pas purement linguistiques, mais qui mobilisent également les affects, l'imagination et le mouvement. Nous croyons que ce type d'approche possède un potentiel important pour constituer des domaines de connaissance sur les milieux sociaux. Étant donné qu'elles mobilisent les savoirs et l'intelligence individuelle et collective des gens directement engagés dans les milieux étudiés, elles se distinguent d'autres méthodes de recherche plus classiques.



Reste aussi à reconnaître une limite liée à l'objectif de mobilisation citoyenne fixé. Pour atteindre une mobilisation plus significative et soutenue dans le temps, l'expérience nous démontre qu'il est nécessaire de répéter ce type d'exercices pour aller non seulement à la rencontre d'autres citoyen.ne.s mais aussi d'inclure des élu.e.s, agent.e.s de développement socio-économique, administrateur.rice.s et utilisateurs directs envisagés pour ce campus de l'Université de Montréal (professeur.e.s, étudiant.e.s, employé.e.s, etc.). Les gens se mobilisent lorsqu'ils ont espoir que la démarche engagée leur accorde un pouvoir d'influence sur les décisions qui sont prises. Le théâtre forum peut, en évoluant vers la forme de théâtre législatif, accompagner toute.s les acteur.rice.s d'une communauté afin d'imaginer des pistes de solutions plus systémiques pour engager un développement inclusif qui tienne compte des réalités et potentialités de chacun.e. Des approches de recherche citoyenne peuvent également fournir aux citoyen.ne.s les savoirs réflexifs et ancrés essentiels à une mobilisation. Mais il faut le reconnaître, ce travail exige du temps et des moyens. Un participant le notait: «Il faudrait plus de temps pour mobiliser davantage les résidents et créer une campagne de sensibilisation/mobilisation plus directe!».

Les équipes de Mise au jeu et d'Exeko seraient fières de poursuivre l'aventure avec ces dispositifs que nous expérimentons avec succès dans d'autres communautés, pour faire de ce projet d'implantation un projet exemplaire de développement inclusif à la hauteur des attentes de notre époque. Nous avons amorcé un travail d'équipe et de mobilisation qui donne espoir, ceci avec des gens dédiés, complices qui ont la capacité de s'indigner, de se laisser interpeler, de prendre du recul... pour mieux avancer, éventuellement, ensemble.

William-Jacomo Beauchemin

Médiateur idAction, Exeko

exeko.org

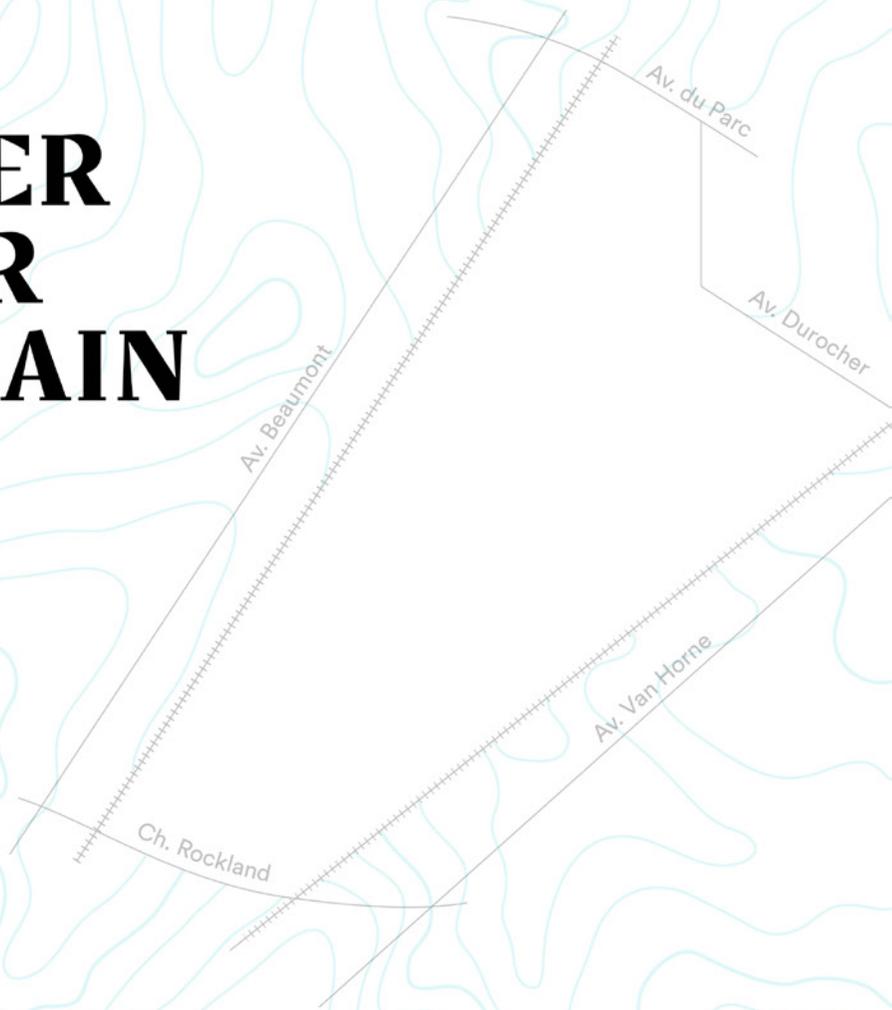
Luc Gaudet

Fondateur, directeur général et artistique, Mise au Jeu

miseaujeu.org



PENSER CRÉER L'URBAIN



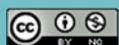
UNE ANALYSE MITIGÉE DE L'ARRIVÉE DU CAMPUS

Compte rendu des discussions
de la journée de médiation culturelle

Ève Lamoureux

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_7-Analyse_mitigee.pdf
Pour citer cet article : Lamoureux, Ève, « Une analyse mitigée de l'arrivée du campus. Compte rendu des discussions de la journée de médiation culturelle », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





Le théâtre forum et les activités de médiation culturelle et intellectuelle ont permis de réfléchir à l'implantation du nouveau campus de l'Université de Montréal avec des citoyen.ne.s de deux façons: trente-cinq personnes ont pris part à la journée de réflexion et se sont entretenues avec une cinquantaine d'autres lorsqu'elles ont circulé, l'après-midi, dans le quartier de Parc-Extension afin de réaliser les activités de médiation.

Il s'en dégage un premier constat assez criant: les citoyen.ne.s interrogé.e.s considèrent qu'ils/elles ne sont absolument pas assez informé.e.s à la fois au niveau du projet lui-même, de l'évaluation des impacts qu'il aura sur les quartiers limitrophes et des initiatives élaborées par l'Université afin d'être un réel campus intégré.

En deuxième lieu, l'évaluation des gens interrogés comporte des éléments contradictoires. En soi, l'arrivée d'un campus universitaire suscite chez plusieurs un certain enthousiasme lié au prestige d'un lieu de savoir — plusieurs espérant que leurs enfants pourront y accéder —, ainsi qu'au potentiel économique qu'il constitue. Cette appréciation était principalement exprimée par les citoyen.ne.s interpellé.e.s dans la rue. Au contraire, une forte majorité des gens qui s'étaient mobilisés pour participer au Forum posait un regard beaucoup plus critique sur le projet. Outre le manque d'informations, plusieurs remettaient en cause les consultations réalisées auprès des résident.e.s, considérant que leurs voix n'étaient pas prises en compte. Selon une majorité, il existe une « distance profonde »

entre les décideur.e.s du projet et les populations locales, et ces dernières n'auraient que très peu d'influence en comparaison avec les personnes détentrices de pouvoir et d'argent.

Les émotions exprimées à l'égard du campus sont les suivantes:

IMPUISSANCE

RÉSIGNATION

DÉPOSSESSION

CONFIANCE

ESPOIR

DOUTE

FRUSTRATION

COLÈRE

CRAINTE

MÉFIANCE

CONFUSION

TENSION

DÉCONNEXION

IGNORANCE

ISOLEMENT

Plusieurs enjeux ont aussi été identifiés par les personnes interrogées, celles-ci ayant, pour la plupart, une connaissance intime de leurs quartiers. Ces enjeux témoignent autant d'une évaluation des défis actuels auxquels font face les résident.e.s que d'une anticipation d'effets pervers liés à l'arrivée du campus. Cela dit, des pistes de solution ont aussi été proposées.

SECTEUR	ENJEUX	PISTES DE SOLUTION
ÉDUCATION-CULTURE	L'intégration réelle du campus dans son environnement immédiat ne peut se faire que si ce dernier favorise l'accès à l'éducation et à la culture pour les résident.e.s et qu'il joue aussi un vecteur de francisation.	<ol style="list-style-type: none"> 1. Favoriser la circulation du savoir dans et hors les murs entre, d'une part les enseignant.e.s et étudiant.e.s et, d'autre part, les résident.e.s : activités de formation pour les enfants, café des sciences ouvert à tous, ateliers de coconstruction de savoir ou de littéracie numérique, etc. 2. Proposer des leviers d'accès à l'Université pour les résident.e.s : bourses, gratuité scolaire, etc. 3. Promouvoir des projets de recherche partenariale entre les chercheur.e.s et les résident.e.s, notamment, en créant un service de soutien (économique et logistique) pour ce type de recherche. 4. Rendre accessible la bibliothèque et les autres lieux culturels du campus aux résident.e.s et favoriser leur appropriation par des stratégies de médiation. Développer aussi des liens étroits avec les bibliothèques et maisons de la culture déjà présentes sur le territoire.
ÉCONOMIE ET EMPLOYABILITÉ	Si le projet peut potentiellement renforcer l'activité économique des quartiers limitrophes, il risque, d'une part, d'engendrer une augmentation des coûts de la vie et, d'autre part, de s'appuyer et de favoriser l'enrichissement de gens et commerces extérieurs. L'Université devrait donc s'assurer d'être un vecteur de reconnaissance des savoirs locaux, contribuer à contrer la discrimination (notamment à l'embauche) et à offrir des emplois de qualité aux résident.e.s.	<ol style="list-style-type: none"> 1. Offrir des programmes de formation aux résident.e.s adaptés aux différents emplois liés au campus. 2. Embaucher comme travailleurs au sein de l'Université ou comme contractants un assez bon pourcentage de gens issus des communautés avoisinantes. 3. Adopter des stratégies de reconnaissance des savoirs locaux et s'appuyer le plus possible sur ceux-ci (par exemple, pour les lieux de restauration). 4. Appuyer la création d'une association des petits commerçants et soutenir son développement.
LOGEMENT	Le campus engendrera une pression importante sur le parc locatif causant une augmentation de la densité démographique (qui peut accroître la discrimination dans le choix des locataires), des loyers et de la conversion en condominiums de logements locatifs.	<ol style="list-style-type: none"> 1. Octroyer plus de ressources aux groupes communautaires, dont les comités logement. 2. Contribuer à la création de plus de logements sociaux et à une réserve foncière. 3. Appuyer et soutenir l'ouverture d'une clinique juridique accessible gratuitement aux résident.e.s.
TRANSPORT	Les quartiers limitrophes devront composer avec une augmentation importante du trafic, et ce, dans un contexte où Parc-Extension est déjà un quartier enclavé, où il y a beaucoup de camionnage sur les voies de transit, où il manque de services de transport collectif et de places de stationnement.	<ol style="list-style-type: none"> 1. Instaurer des mesures d'apaisement de la circulation (voire faire de Parc-Extension le premier « Quartier actif sans voiture »). 2. Augmenter le nombre de pistes cyclables, de stations Bixi et de stationnements à vélos, de même qu'assurer la connexion au reste du réseau cyclable de la Ville de Montréal. 3. Créer plusieurs accès sécurisés pour les piétons dans les grandes voies d'accès et développer des traverses piétonnes qui désenclaveraient Parc-Extension (notamment, pour l'accès au Campus lui-même).
VIVRE-ENSEMBLE	L'arrivée du nouveau Campus va transformer le profil des populations des quartiers. Comment, dans ce contexte, garantir la diversité sociale et culturelle ? Deux éléments inquiètent particulièrement les personnes interrogées : l'arrivée massive d'une population blanche, instruite et plus fortunée, et l'exacerbation du clivage entre les différents quartiers, particulièrement ceux d'Outremont et de Parc-Extension.	<ol style="list-style-type: none"> 1. Multiplier les accès au Campus (particulièrement pour Parc-Extension) 2. Créer des tiers lieux inclusifs et des espaces verts connectés aux communautés (comme les jardins communautaires). 3. Organiser des activités citoyennes qui permettent aux gens des divers quartiers de se rencontrer, de se connaître et de développer des intérêts communs.

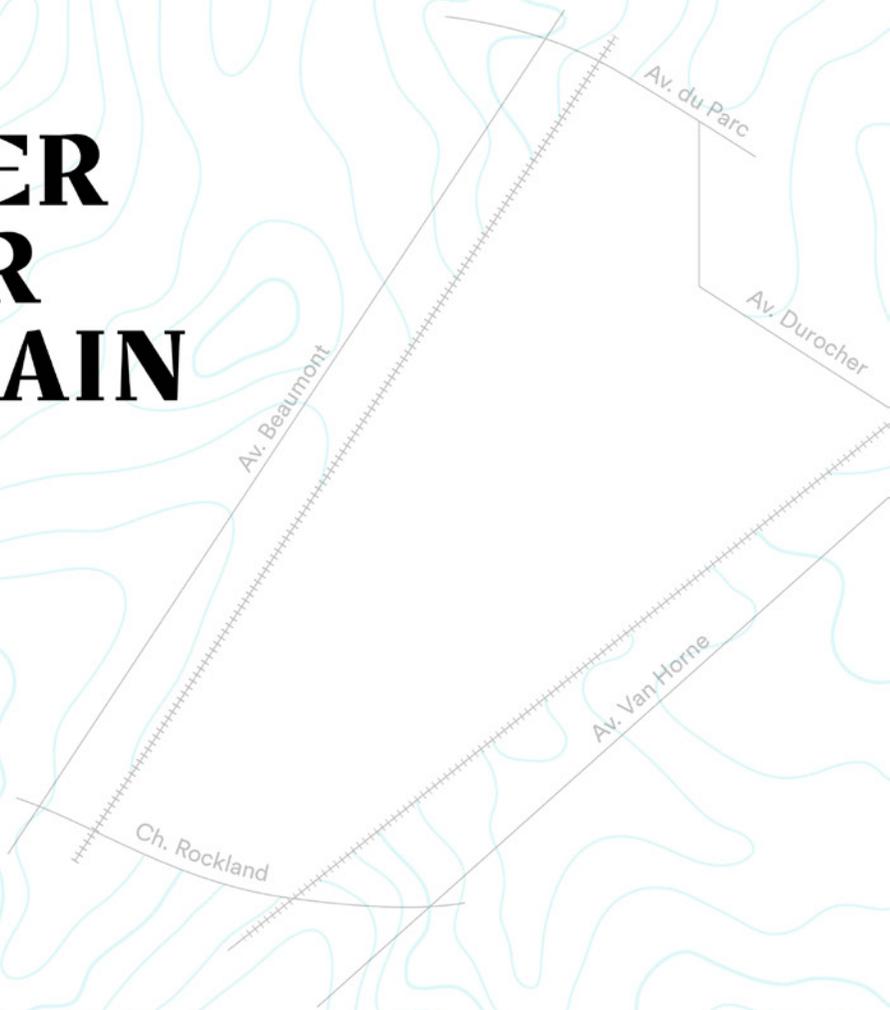


Ève Lamoureux

Professeure, Département d'Histoire de l'art
Université du Québec à Montréal, CÉLAT



PENSER CRÉER L'URBAIN



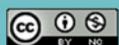
EXPÉRIENCES MÉTHODOLOGIQUES ET PAROLE CITOYENNE

Forces et limites des stratégies adoptées

Julie Bruneau, Philippe Doyle-Gosselin

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_8-Experiences_methodologiques.pdf
Pour citer cet article : Bruneau, Julie, Doyle-Gosselin, Philippe, « Expériences méthodologiques et parole citoyenne : forces et limites des stratégies adoptées », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CELAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





Pour traiter de l'implantation du Campus MIL sur le site Outremont à Montréal, il est nécessaire de reconnaître que ce dernier participe à un processus colonial centenaire en s'établissant sur des terres autochtones non cédées, spécialement en cette année de «célébration» du 150^{ème} anniversaire de la Confédération canadienne. L'île du soi-disant Montréal est un lieu de passage et de rassemblement depuis des siècles notamment pour les Mohawks, les Anishinabe, les Attikameks et les Abénakis.

Cet article porte sur les constats, les enjeux et les questionnements liés à notre expérience en tant qu'assistant.e.s de recherche en histoire de l'art lors des activités de médiation du Forum citoyen, que nous avons regroupés en suivant les trois objectifs établis pour la journée : expérimenter de nouvelles méthodes de recherche créatives et participatives ; collecter le savoir citoyen et se mettre en dialogue avec celui-ci ;

et, finalement, contribuer à une mobilisation citoyenne. Nous y rendons compte de nos multiples positions tant personnelles qu'académiques puisque nous avons été interpellé.e.s et impliqué.e.s autant en tant que citoyen.ne.s, militant.e.s et chercheur.e.s. Dans nos recherches respectives, nous nous interrogeons sur des aspects de l'art engagé, c'est-à-dire des pratiques impliquant une ou des postures sociales et politiques.

Expérimenter de nouvelles méthodes de recherche collaborative et participative afin de collecter des savoirs citoyens et se mettre en dialogue avec ceux-ci

Notre mandat comme chercheur.e.s fut de documenter le processus de recherche tout en y prenant part, dans la logique de l'observation participante. Par ailleurs, dès le départ, nos collègues médiateur.ice.s nous ont incité.e.s à participer au processus, ce qui a rapidement court-circuité la posture classique «dans/dehors» en recherche pour nous immerger plutôt dans des stratégies plus créatives. Outre les rencontres du collectif MédiAction, nous nous sommes impliqué.e.s dans la co-création de la courte pièce pour le théâtre-forum dans laquelle nous avons aussi performé, dans la pré-collecte de témoignages dans les quartiers Parc-Extension et Outremont, dans les préparatifs pour les journées du Forum citoyen et du Symposium international ; et dans la confection des boîtes de recherche citoyenne. Ainsi, les deux premiers objectifs poursuivis furent expérimentés très concrètement. D'une part, il est clair qu'il y a eu un contact citoyen qui, au travers de la pluralité des approches de médiation, a été démultiplié. À chacune des étapes et des activités qui ont été menées se sont ajoutées des personnes de Parc-Extension et d'Outremont plus informé.e.s, touché.e.s, curieux.ses. D'autre part, il y a bel et bien eu l'amorce d'un dialogue entre les médiateurs et médiatrices et



les citoyen.ne.s au travers d'une diversité de stratégies. Des questions nous ont toutefois habitée.e.s : en tant que médiateurs et médiatrices, nous avons le rôle de favoriser la prise de parole des citoyen.nes, mais celle-ci s'est-elle retrouvée au cœur de la démarche critique du projet ? Qu'aurions-nous pu faire, en tant que groupe de recherche, pour mieux comprendre et représenter les sensibilités citoyennes spécifiques à ces quartiers et adapter les méthodes de collecte à ces dernières ?

Est-ce que le théâtre forum et les boîtes de médiation ont été une courroie de transmission des témoignages ? Avons-nous préservé l'authenticité des réflexions partagées, et plus encore, respecté cette parole de façon éthique dans nos synthèses de recherche, sans nous l'approprier de façon à répondre à nos objectifs personnels ou académiques ?

Contribuer à la mobilisation citoyenne en vue de transformations institutionnelles

Le troisième objectif a suscité pour nous un sentiment d'ambiguïté quant à l'efficacité de la médiation culturelle en tant qu'outil de mobilisation sociale. D'abord, nous avons été déstabilisé.e.s par le niveau d'absence d'information citoyenne face à l'arrivée du futur

Campus MIL. Alors que nous devons interagir de manière horizontale avec les habitant.e.s des quartiers, nous nous sommes retrouvé.e.s dans l'épineuse position de devoir annoncer la venue du campus à plusieurs résident.e.s et de répondre à leurs interrogations. Si certaines personnes avaient une opinion tranchée sur la question, la plupart des réactions recueillies sur le coup témoignaient d'une prise de conscience. Ici, la médiation frappe un écueil. Plutôt que de faire de la médiation, il faut donner de l'information. Ainsi les opinions récoltées dans la rue n'ont parfois pas été longuement réfléchies, mais sont davantage une réaction à chaud. En évitant à tout prix de prendre de position, les équipes de médiation fournissent une information partielle, incomplète, et biaisée et les répondant.e.s peuvent avoir de la difficulté à saisir l'ampleur et la nature des enjeux socio-économiques que représente l'arrivée du futur Campus MIL. Et c'est là que la médiation, effectuée ainsi, dans la rue, échoue à mobiliser un quartier : informer n'est tout simplement pas son but. La pièce de théâtre-forum, selon nous, est arrivée à un résultat plus intéressant, en ouvrant un espace de dialogue entre les témoignages recueillis et des personnes du quartier qui, s'étant déplacées pour y assister, étaient plus sensibles aux développements de la gentrification dans leur quartier.

Ceci étant dit, nous croyons qu'à travers cette expérience, certaines critiques ont pu être transmises direc-



tement, lors de la journée du Symposium, à des représentant.e.s de la Ville de Montréal ou de l'Université de Montréal, présent.e.s à l'événement. La création de ce site internet est une autre contribution potentielle à la mobilisation citoyenne de façon plus pérenne.

Pour conclure...

La recherche créative, notamment par la médiation culturelle, est pour nous une voie novatrice, par les possibilités qu'elle dégage. Comme nous l'avons vu, ces méthodes facilitent l'engagement, du/de la chercheur.e, voire elles l'impliquent directement. Elles poussent à questionner le statut de chercheur.e, en l'interpellant, à la fois concernant sa position de chercheur académique, mais aussi celle de citoyen.ne, avec ses préoccupations et ses opinions. D'autant plus que nous croyons que l'expression culturelle et artistique est un lieu relationnel de partage et d'apprentissage qui peut transformer les participant.e.s.

De notre synthèse de cette expérience émergent d'autres aspects qui sont directement liés à nos aspirations en tant que chercheur.e.s en histoire de l'art: le travail mené de façon collective et la prise de décision par consensus, la relation intrinsèque entre l'engagement social et la création, le contact humain, l'échange, la prise de parole et finalement, l'expérience de l'inconfort. Ce sont tous des terrains fertiles pour la

recherche, puisqu'ils posent à la fois les chercheur.e.s et les participant.e.s comme éventuel.le.s sujets de la recherche: ils relèvent d'une rencontre intime entre chercheur.e.s et sujets.

Finalement, cette démarche ouvre à des possibilités d'empowerment. En défiant notre rectitude académique, en prenant au pied de la lettre la «carte blanche», nous nous sommes investi.e.s dans l'expérience avec Mise au Jeu et Exeko. La journée du Forum citoyen a été en ce sens la concrétisation de cette démarche, en nous permettant de nous confronter à nos insécurités à la fois de comédien.ne.s et de chercheur.e.s. Nous avons appris que les impacts dans ce type de recherche se mesurent au sein même du processus, et non uniquement par rapport à sa finalité, et ce, autant pour les médiateur.e.s que pour les participant.e.s. Pour reprendre une image au cœur de ce projet, nous entrevoyons cette expérience de recherche collective comme un «terrain vague», plein de potentiel: un lieu en jachère, dont les limites sont floues, mais aussi un espace fertile d'expérimentation.

Julie Bruneau

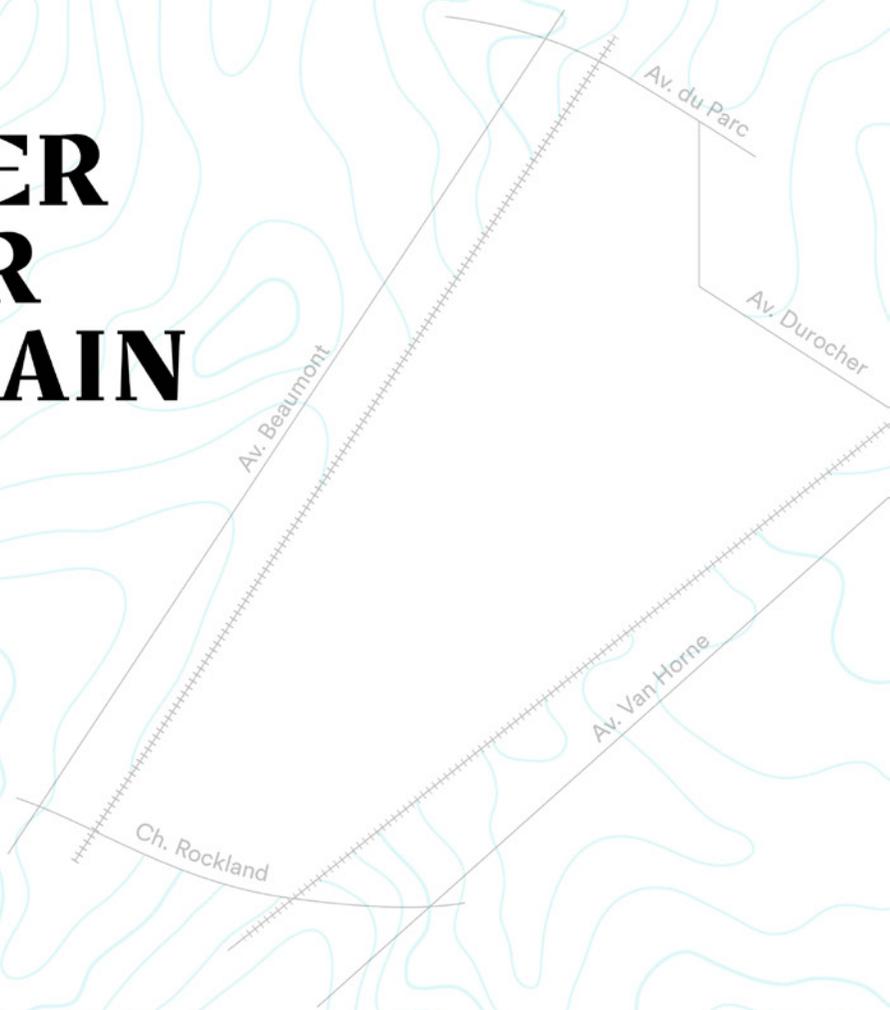
Maîtrise d'Histoire de l'art
Université du Québec à Montréal, CÉLAT

Philippe Doyle-Gosselin

Maîtrise d'Histoire de l'art
Université du Québec à Montréal, CÉLAT



PENSER CRÉER L'URBAIN



CRÉATION D'UN ZINE COMME OUTIL DE MÉDIATION CULTURELLE

Rencontres avec des femmes de Parc-Extension

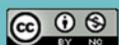
Véronica Gomez, Véronique Granger

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_9-magazine.pdf

Pour citer cet article : Gomez, Véronica, Granger, Véronique, « Création d'un zine comme outil de médiation culturelle. Rencontres avec des femmes de Parc Extension », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.

www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CELAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL.



Nous avons pris connaissance de l'existence du projet de Campus sur le site Outremont peu de temps avant le Forum citoyen qui s'est tenu les 16 et 17 septembre 2016. C'est lors de ce Forum que nous avons réellement pris conscience des enjeux que soulève un tel projet. Nous avons alors parcouru le périmètre du site, arpenté certaines rues du quartier de Parc-Extension, rencontré des citoyen.ne.s des quartiers touchés par le projet ainsi que des acteurs et actrices de l'Université de Montréal, de la Ville de Montréal et d'organismes impliqués. Le Symposium du 30 septembre 2016 nous a également permis de prendre part à des discussions entre les élu.e.s, les chargé.e.s de projet, les chercheur.e.s, les étudiant.e.s et les citoyen.ne.s, ce qui nous a une fois de plus éclairé sur les préoccupations vécues de part et d'autre. Les principaux constats à partir desquels nous avons amorcé et orienté notre démarche de recherche sont les suivants :

- D'une part, les citoyen.ne.s des quartiers adjacents au site du futur Campus intégré semblent détenir peu d'informations quant au processus d'élaboration du projet.
- D'autre part, la faible présence des citoyen.ne.s concerné.e.s par le projet lors des journées du Forum et du Symposium a révélé la difficulté de mobiliser les populations sur cet enjeu, et plus particulièrement, à créer des instances de réflexion citoyenne accessibles et inclusives.

C'est donc face au constat d'une fracture entre les instances décisionnelles qui mènent le projet et les populations locales qui subissent les transformations de leur quartier que nous avons choisi d'aller à la rencontre de femmes du quartier de Parc-Extension afin d'en savoir davantage sur leurs perceptions du projet du futur Campus MIL. Plus précisément, nous souhaitons savoir ce que les citoyennes de Parc-Extension connaissent du projet, ce qu'elles pensaient du projet et, dans les cas où elles n'étaient pas informées, comment elles auraient pu l'être. Notre objectif principal était avant tout d'accorder une légitimité aux discours des femmes habitant Parc-Extension en ce qui a trait au projet du futur Campus MIL et de les interpeller plus largement face aux enjeux urbanistiques de leur quartier.

Dans le cadre de notre recherche, nous avons mobilisé deux méthodes : l'approche de la médiation intellectuelle et le récit. La médiation intellectuelle vise à offrir des outils, ainsi qu'un contexte qui est propice à la réflexion et au partage de savoirs (Goulet-Langlois,

2015, p. 3). Devant le constat que les citoyen.ne.s sont peu informé.e.s quant au projet du futur Campus, nous nous sommes interrogées sur la façon de renseigner les gens afin qu'ils puissent forger leur propre opinion sur la question. La médiation intellectuelle nous semblait être une méthode appropriée dans la mesure où elle permet de créer des stratégies de médiation pour rapprocher les participant.e.s d'un enjeu, d'une question ou d'une pratique. Cette approche est présente de façon transversale dans toutes les étapes de notre projet. En effet, nous souhaitons interroger des citoyennes du quartier Parc-Extension pour discuter d'un enjeu, soit de l'implantation du Campus sur le site Outremont (ce qui constitue une première forme de médiation), pour ensuite restituer des extraits de ces entretiens sous la forme d'un zine illustré qui pourrait éventuellement servir d'outil de médiation pour amorcer des discussions sur ces mêmes enjeux (ce qui constitue une deuxième forme de médiation).

En ce qui concerne le zine plus particulièrement, il est un médium de communication alternatif permettant à certains groupes sous-représentés ou mal représentés par les médias dominants d'exposer leurs idées et d'exprimer leurs revendications. S'inscrivant dans la perspective du Do It Yourself (fais-le toi-même), les zines peuvent prendre des formes aussi multiples et diverses que les individus qui les créent. En ce sens, le zine constitue une alternative aux médias dominants dans la mesure où il propose des idées ainsi qu'une esthétique qui, à divers degrés, diffèrent de ce qui est proposé par les médias de masse. Plus qu'un simple moyen d'expression, le zine peut être source d'empowerment en favorisant notamment l'expression et la créativité. Ainsi, nous avons entrepris de récolter la parole de femmes du quartier de Parc-Extension afin de la relater à l'intérieur d'un zine, un outil de communication facile à produire et à distribuer.

Nous avons d'abord pris contact avec le Comité d'action Parc-Extension (CAP), qui nous a ensuite référées à divers organismes situés au Centre communautaire de Parc-Extension. Plusieurs femmes ont gentiment accepté de répondre aux questions suivantes :

- Connaissez-vous le projet du Campus Outremont ?
- Que pensez-vous du projet ?
- Comment auriez-vous voulu que l'on vous informe ou que l'on vous consulte à cet égard ?

La collecte de témoignages s'est échelonnée sur trois jours et la plupart des entretiens ont duré entre cinq et dix minutes. Suivant la méthode du récit, nous avons porté une attention particulière à la mémoire et à la subjectivité des femmes rencontrées lors de nos entretiens. Nous ne voulions pas faire l'analyse ou la réinterprétation de ces récits, nous voulions plutôt les relater tels qu'ils sont pour en permettre la libre interprétation par les lecteurs et lectrices. Ainsi, les témoignages présents dans le zine ne nous appartiennent pas. Bien au contraire, le zine est un outil créatif permettant le partage de récits qui parlent d'eux-mêmes. Nous espérons qu'en présentant de cette façon les voix de citoyennes de Parc-Extension, nous participons à rendre le processus de dialogue plus ouvert et plus juste.

Sur neuf entretiens :

- six femmes n'étaient pas au courant du projet
- cinq voyaient le projet de manière positive
- trois femmes ne savaient pas que penser
- et deux femmes ont exprimé des craintes ou une vision négative du projet.

Véronica Gomez

Doctorat de sociologie
Université du Québec à Montréal

Véronique Granger

Maîtrise de sociologie
Université du Québec à Montréal



Bibliographie

Goulet-Langlois, M. (2015), « Canada-Québec : La médiation intellectuelle, portrait d'une pratique philosophique à la croisée du concept et de l'a ect », *Diotime*, no 66, novembre 2015.



Le zine

Nous sommes deux étudiantes en sociologie de l'UQAM qui sont allées recueillir les paroles de femmes du quartier Parc-Extension au sujet de la construction d'un nouveau campus universitaire à proximité de leur quartier.

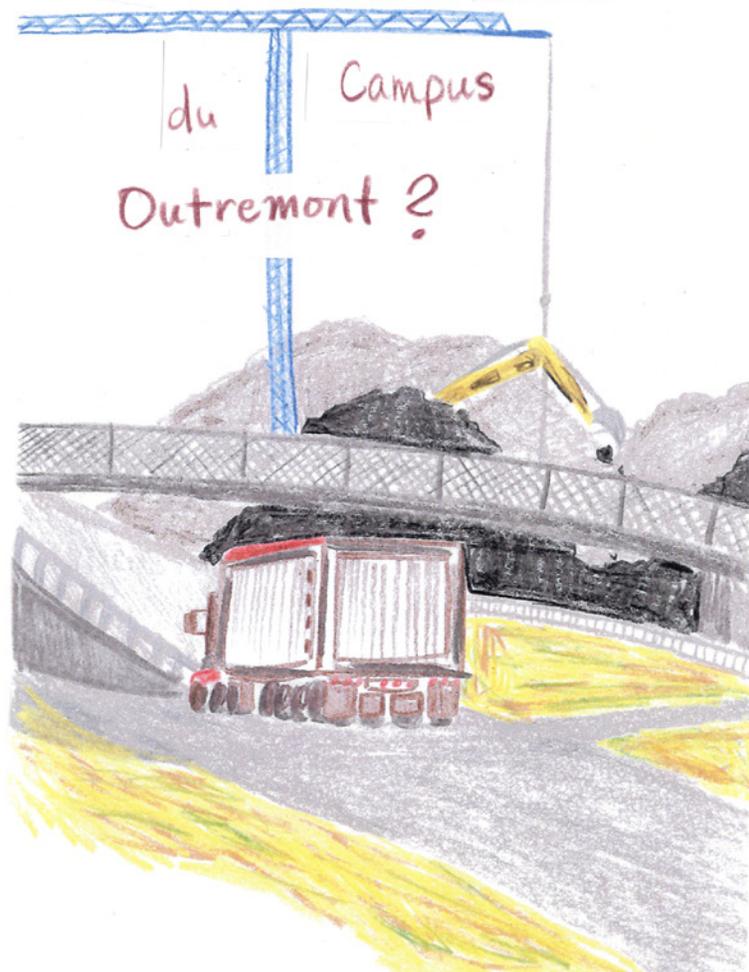
Le projet du nouveau campus de l'Université de Montréal constitue un projet immobilier d'envergure qui pourrait avoir des impacts sur la vie des citoyennes des quartiers avoisinant. C'est dans cette perspective que nous avons décidé d'aller à leur rencontre. Nous souhaitons connaître ce que les habitantes de Parc-Extension savent du campus Outremont, entendre leur opinion sur le sujet. Nous croyons que leurs points de vue sont des sources non négligeables de connaissances à propos du quartier, mais également à propos de ce projet de campus intégré. En rendant visibles les voix des citoyennes de Parc-Extension, nous voulons participer à rendre le processus de dialogue plus ouvert et juste.

Ce zine peut servir d'outil informatif, de moteur de réflexions et d'échanges au sujet du Campus Outremont, mais il peut également servir à penser plus largement le droit des habitantes à participer aux projets urbanistiques qui les concernent.

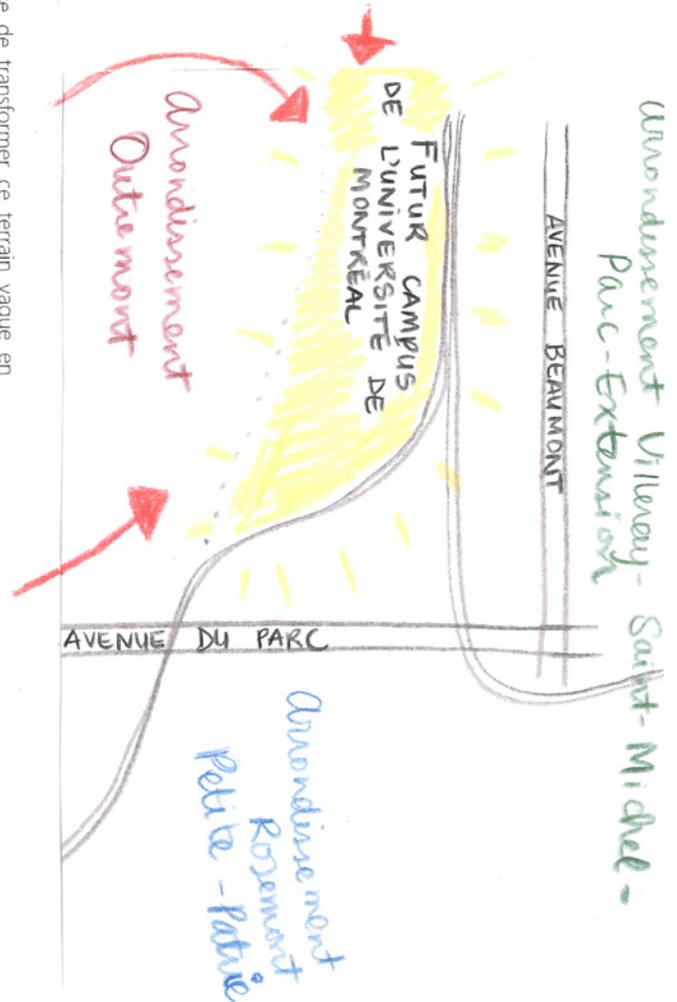
Voici donc, mises en images, quelques extraits de nos rencontres avec quelques femmes du quartier Parc-Extension qui ont généreusement acceptées de répondre à nos questions. Nous les remercions chaleureusement.

CONNAISSEZ-VOUS

LE PROJET



- Il sera situé sur le site de l'ancienne gare de triage d'Outremont, à l'intersection des quartiers Outremont (au Sud), Rosemont (à l'Est) et Parc-Extension (au Nord)



- Ce projet propose de transformer ce terrain vague en campus « intégré », c'est-à-dire ouvert aux communautés des quartiers voisins

- Est un nouveau Campus des sciences de l'Université de Montréal qui sera construit d'ici 2019

PAROLES RÉCOLTÉES AU MOIS DE DÉCEMBRE 2016.

UN GRAND MERCI AUX FEMMES QUI ONT GÉNÉREUSEMENT ACCEPTÉ DE RÉPONDRE À NOS QUESTIONS ET AINSI NOUS PERMETTRE DE RÉALISER CE PROJET DE ZINE.

RENCONTRE AVEC SYRINE :

POUR UN TRAVAIL D'ÉCOLE, ON VOULAIT RENCONTRER DES FEMMES DU QUARTIER PARC-EXTENSION POUR CONNAÎTRE CE QUE VOUS SAVEZ OU VOTRE OPINION SUR LE PROJET DE CAMPUS OUTREMONT. JE NE SAIS PAS SI VOUS CONNAISSEZ ?

Non, non, je connais pas.

LE PROJET DE CAMPUS OUTREMONT C'EST UN PROJET DE CONSTRUCTION D'UN CAMPUS DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL, UN CAMPUS DES SCIENCES, DONC IL VA ACCUEILLIR LA CHIMIE, LA PHYSIQUE, LES MATHS...

C'est où ?

ILS VEULENT CONSTRUIRE ÇA AU SUD DE LA RUE BEAUMONT.

C'est ici!

(NK DÉSIGNE LA FEMME À CÔTÉ D'ELLE QUI EST UNE NOUVELLE ARRIVANTE)

She have no work, she have no food, that's why I bring her here, some people give food. She have no work, no rent, no money.



ENTRETIEN AVEC NK :

DO YOU KNOW ABOUT THE
CAMPUS OUTREMONT PROJECT ?

I don't know.

IT WILL BE AT THE SOUTH OF
BEAUMONT STREET. IT WILL BE
A SCIENCE CAMPUS .

Free? Anything free?

NO, NOT FREE .

WHAT IS A GOOD WAY TO LET THE
PEOPLE KNOW ABOUT THE PROJECT?

WHAT IS A GOOD WAY TO INFORM
PEOPLE ?

The people living here, know a little about that but we can do. Inform.
It's really good for public services.
Can I ask you a question ?

YES ?

Some people come with tooth pain, but it's too much money,
like 2 000\$. Dental care is very expensive. I need like low money.

C'EST COMME OÙ IL Y A LE CHEMIN DE
FER .

C'est une université?

C'EST UN CAMPUS UNIVERSITAIRE .

Ah, mais c'est bien!

ON VOULAIT SAVOIR SI VOUS ÉTIEZ AU
COURANT DE CE PROJET-LÀ .

Non, je viens de l'apprendre

VOUS HABITEZ PARC-EXTENSION DEPUIS
LONGTEMPS ?

En fait, j'habite ici, mais du côté de Villeray. Mais je travaille ici,
donc je connais bien.

SELON CE QU'ON VOUS EN DIT, QU'EST-
CE QUE VOUS EN PENSEZ ?

Moi j'habite juste ici, je trouve que c'est quelque-chose d'intéressant.
C'est un beau projet.

VOUS PENSEZ QUE ÇA VA ÊTRE POSITIF
POUR LE QUARTIER ?

Oui, bien sûr. C'est pas loin de Villeray aussi!

COMMENT CROYEZ-VOUS QU'ON AURAIT
PU MIEUX VOUS INFORMER À LE SUJET ?

Déjà à l'Université c'est une bonne façon. On a des amis
ou des enfants à l'Université. Les organismes ils font beaucoup
d'activités. Vous pouvez prendre 10 minutes, parler avec les gens des
organismes. Juste 10 minutes et c'est certain qu'ils vont accepter ça.
Il y a les femmes, les nouveaux arrivants, qui sont pas au courant
de beaucoup de choses, alors ça je trouve que c'est important.
Même ici, il y a beaucoup d'organismes ici, le centre des femmes...
L'école aussi, avec les enfants, les parents...

ENTRETIEN AVEC SARAH ET OLGA

EST-CE QUE VOUS
CONNAISSEZ LE
PROJET DE CAMPUS
OUTREMOYNT ?

Olga :

Moi je connais un peu. Parce qu'il y a une grande demande. Le nombre d'étudiants qui va grandir évidemment, puis ils ont besoin d'élargir leurs locaux. C'est ce que j'ai entendu. Je me suis pas penchée sur la question.

(NOUS DÉCRIVONS
LE PROJET)

Sarah :

Moi ce que j'ai entendu aussi, ce qui sera défavorable pour notre quartier, c'est les prix des loyers qui vont augmenter. Parce que la demande va grandir évidemment, alors ce ne sera pas bien pour nous. Et les taxes foncières, j' imagine pour les nouveaux propriétaires ça va augmenter aussi. Alors de ce côté-là, ça ne va pas être bien pour nous.

I never heard of it. Now, today, I am hearing information from you. So...



Est-ce qu'on veut vraiment plus de campus ou on veut plus de logements sociaux, y'a vraiment plein d'enjeux qui sont soulevés par ça. Par contre, au point de vue de l'agriculture urbaine, pour nous c'est gagnant-gagnant qu'on nous prête le terrain pour 2 ans ou 3 ans.

Donc c'était une opportunité en or de pouvoir avoir 2000 pieds carrés de jardin et on peut agrandir encore, c'est vraiment une question de temps et de ressources au printemps pour pouvoir voir combien grand on peut faire notre jardin. Mais sinon, l'Université est très ouverte à nos demandes. Donc, c'est eux qui fournissent la terre...

Ils ont dit que c'était un projet éphémère mais les choses se solidifient à chaque fois un petit peu plus. Comme avant, on ne pouvait pas planter d'arbres sur le site, pis là y'a une plantation d'arbre qui a été faite sur le site. Donc à chaque fois, on voit que le projet est de plus en plus... Je pense que... Peut-être que le projet prend de plus en plus de valeur aux yeux de l'université. Et on a enlevé le mot éphémère dans la description des projets.

QU'EST-CE QUE TU PENSES DU PROJET ?

Je ne sais pas jusqu'où ça va aller.

Moi en tant que résidente de

Parc-Ex et en tant qu'entrepreneure dans le quartier, j'ai eu 2 opportunités. Une double opportunité du fait que ce terrain-là était accessible aux citoyens et aux organismes. Donc pour moi c'est du positif-positif. La possibilité d'avoir un jardin à des fins commerciales en ville est très maigre, en tout cas pour nous dans un quartier avec une haute densité où est-ce que je connaissais déjà qu'il n'y avait pas d'espace où jardiner, pas de nouveaux grands espaces où jardiner.



HOW DO YOU THINK YOU
COULD BE INFORMED ABOUT
THAT? HOW DO YOU THINK
IT COULD HAVE BEEN A
GOOD WAY TO
LET YOU KNOW
ABOUT THE
PROJECT?

I am working here since 3 years
and I'm serving thousands of

people here but I never know that, so this is the lack.

I don't know! Nothing.

So, I don't want to comment on any of
that

Sarah



Olyca

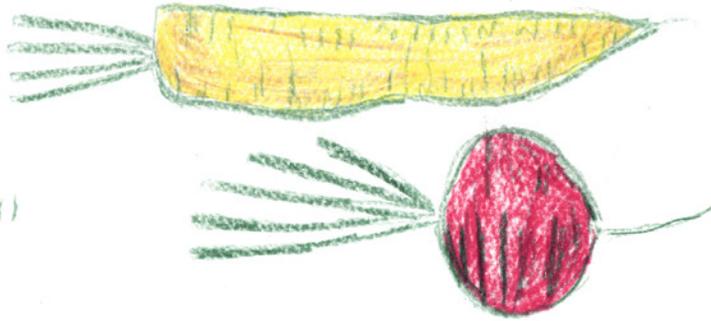
olga:

Are they going to impact the community gardens? Are they going to, like, pull everything out?

Because some people use the space that is unused and they make food.

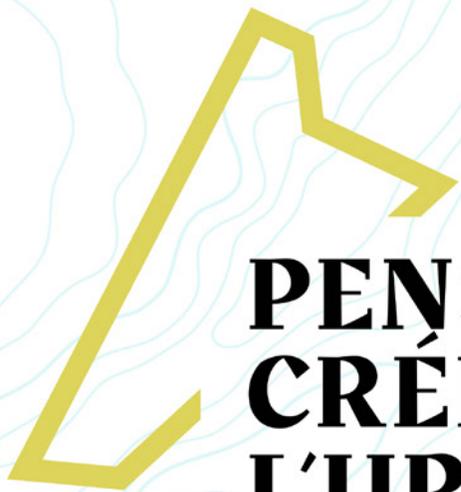
Can you believe that!? They planted so many varieties of vegetables and everything.

Why not keep it? It will be good for the students involved in that project too. Why not if they are around?

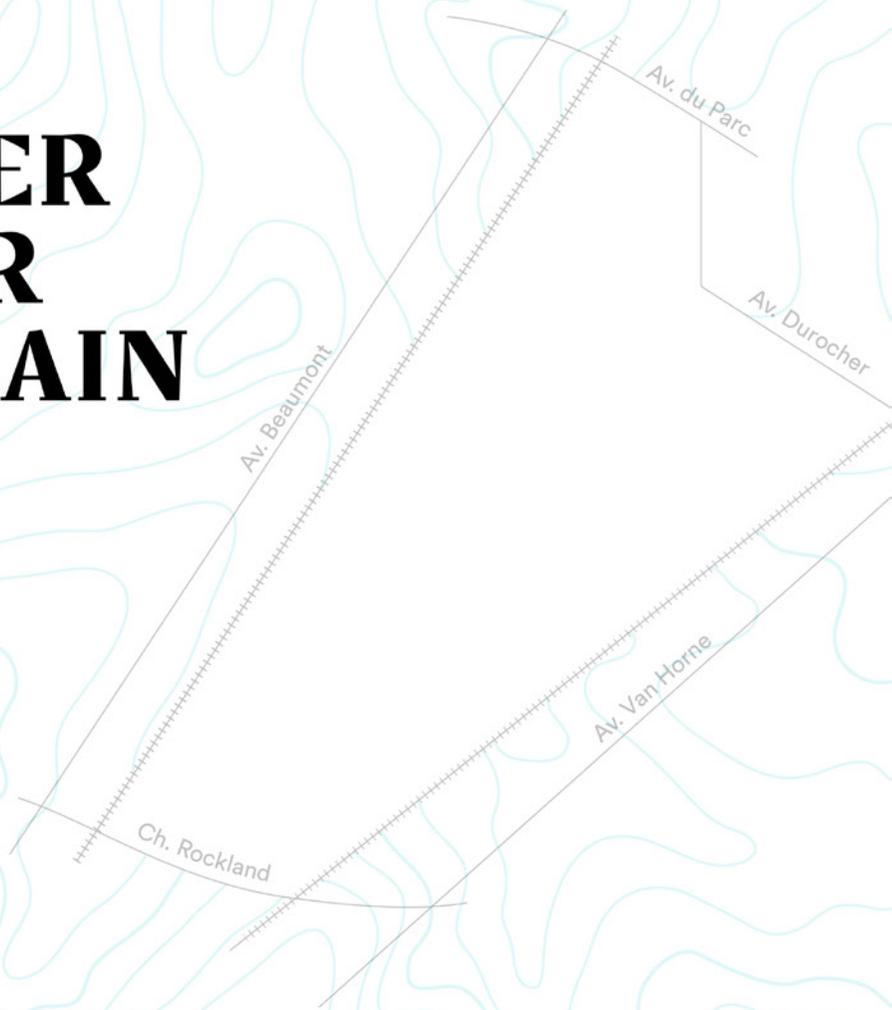


Nous, ça faisait des années qu'on militait pour avoir un espace, plus d'espace dans le quartier pour jardiner. On avait un grand nombre de personnes et peu d'espace pour jardiner et Vrac Environnement a travaillé très fort pour essayer de trouver un autre endroit puis finalement, l'endroit qui a débloqué, si je peux dire, c'est le site Outremont de l'Université de Montréal.





PENSER CRÉER L'URBAIN



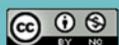
LA MÉDIATION CULTURELLE

pour imaginer et développer la ville, ensemble

Danièle Racine

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_10-developper_ville.pdf
Pour citer cet article : Racine, Danièle, « La médiation culturelle pour imaginer et développer la ville, ensemble »,
in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CELAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL.





Une philosophie d'action culturelle inclusive

Pour être dynamique et innovante, une métropole culturelle du XXI^e siècle comme Montréal se doit d'être inclusive et d'impliquer créateurs et citoyens dans des échanges stimulants pour la vitalité de son espace culturel commun. Afin de répondre à cet enjeu majeur d'inclusion, la Ville de Montréal a privilégié depuis une dizaine d'années la médiation culturelle comme philosophie d'action et d'intervention culturelle sur tout le territoire. Cette approche favorise l'accès à la culture par des rencontres et des échanges entre citoyens et créateurs, faisant de la ville un espace de dialogue et d'innovation culturelle. Au fil des années, plus de 25 000 activités de médiation ont rejoint près de 600 000 participants dans les quartiers montréalais.

Les activités de médiation culturelle permettent de partager l'expérience de la ville entre les experts, les artistes et la population qui habite le territoire. Les conclusions d'une recherche récente (Jacob et Bélanger, 2014) démontrent que les enjeux de la médiation touchent l'ensemble de la vie en société et que son approche est à la fois structurante et efficace pour faire face aux défis d'aujourd'hui et de demain. C'est pourquoi nous avons voulu contribuer à une recherche participative autour du futur campus MIL de l'Université de Montréal afin de réfléchir à de nouvelles approches d'idéation en développement urbain.

Territoire et citoyenneté

Le développement local, les transformations urbaines et la mixité culturelle traversent l'approche en médiation culturelle que nous avons développée ces dernières années. Ces questions recoupent nos préoccupations d'inclusion et sont liées à l'accessibilité, aux enjeux de démocratie et de participation des citoyens à la vie urbaine. Le déploiement d'un nouveau campus de pointe au centre de Montréal représente en cela un défi d'intégration au tissu urbain et social mais également culturel dans les quartiers limitrophes. Le projet de recherche-action « Du terrain vague au campus urbain intégré » représente un espace d'exploration pour de nouveaux modes de participation permettant d'imaginer les transformations de la ville avec la population.

Les nouvelles approches en médiation culturelle sont des vecteurs d'innovation et deviennent des moyens créatifs et hors-normes pour consulter la population d'une manière différente sur des sujets qui la concernent et qui touchent son milieu de vie. Nous avons donc contribué à mettre en place pour ce projet de recherche-action des activités qui permettent d'aller à la rencontre des citoyens des quartiers limitrophes au futur campus MIL. Notre démarche s'inscrit en complémentarité du travail de consultation et d'animation réalisé par une équipe de professionnels de la Ville et de l'Université de Montréal pour le développement du futur campus MIL.



La participation : de l'idéation au partage des pouvoirs

La question de la participation comporte deux enjeux principaux: d'une part la motivation des citoyens et d'autre part, le partage des pouvoirs. En fait, pourquoi des citoyens libres, non liés à des groupes de pression, seraient-ils intéressés à s'engager dans une démarche de réflexion et de consultation s'ils ne connaissent pas la finalité de ces rencontres? Quel chemin prendront ces idées? Pour aller plus loin, posons également la question de la mobilisation: Quelles seraient les actions à entreprendre pour mobiliser la population sur l'avenir d'un chantier de cette envergure?

Ce qui nous amène à l'autre enjeu de la participation: Pourquoi n'y aurait-il pas un processus de partage décisionnel permettant d'intégrer les idées et les suggestions des citoyens dans le développement urbain? Le partage des pouvoirs amène des questionnements sur les limites de l'engagement citoyen lorsque le processus participatif semble sans issue et donc inéquitable. En effet, comment ne pas instrumentaliser ces sessions d'idéation? Trop souvent, les consultations publiques semblent formatées, laissant peu de place à la créativité, à la liberté de parole, et c'est ainsi que les participants se retrouvent dans un processus pré-établi par les instances décisionnelles.

Notre recherche-action représente une exploration de méthodes différentes et expérimentales qui pourraient apporter de nouvelles modalités de participation pour une citoyenneté plus forte.

Chemins de traverse

Il apparaît pertinent d'explorer de nouvelles approches pour rejoindre les citoyens concernés par des chantiers majeurs en milieu urbain. Développer un nouveau quartier comme celui du futur campus MIL de l'Université de Montréal n'est pas anodin pour une ville. L'impact sur les résidents des quartiers limitrophes reste à mesurer mais il est certain que leur milieu de vie sera considérablement transformé.

Pour une ville, ce devrait être une occasion de réparer les fractures sociales et géographiques tout en infusant une dose d'utopie. Plutôt qu'une fracture, proposons une réparation du tissu social et culturel, des chemins



Projets de médiation culturelle, Ville de Montréal.



de traverse pour les populations limitrophes ainsi que des espaces citoyens au cœur du campus pour favoriser le transfert des savoirs, le développement local et l'échange culturel. La proximité d'un des quartiers les plus multiculturels du Canada, Parc-Extension, devrait d'ailleurs stimuler cette voie de développement.

En conclusion, ce projet de recherche-action nous aura démontré qu'en donnant la parole aux citoyens et en créant des lieux d'échange avec des artistes, des urbanistes, des sociologues, des experts, la magie opère et permet de concevoir des territoires renouvelés. Oui, les citoyens peuvent apporter des pistes de développement innovatrices, susceptibles d'être structurantes autant pour les promoteurs que pour les résidents. Dans ce contexte, les interventions des artistes en médiation culturelle peuvent ouvrir la voie à la parole et à la création, permettant ainsi d'imaginer et de développer la ville, ensemble et autrement.

Danièle Racine

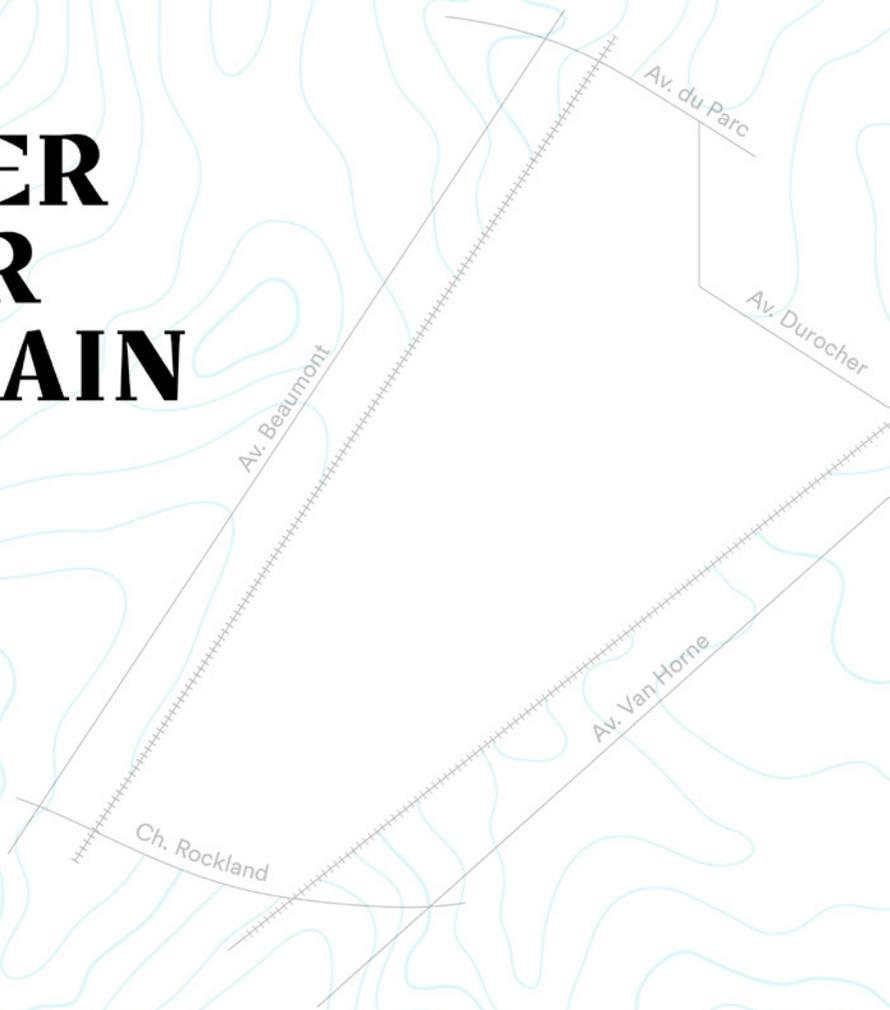
Commissaire à la médiation culturelle
Service de la culture, Ville de Montréal

Bibliographie

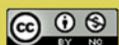
Jacob, L. et Bélanger, A. (2014), « Les effets de la médiation culturelle: participation, expression, changement », Montréal, UQAM, Ville de Montréal, MCC. <http://etude.montreal.mediationculturelle.org/>

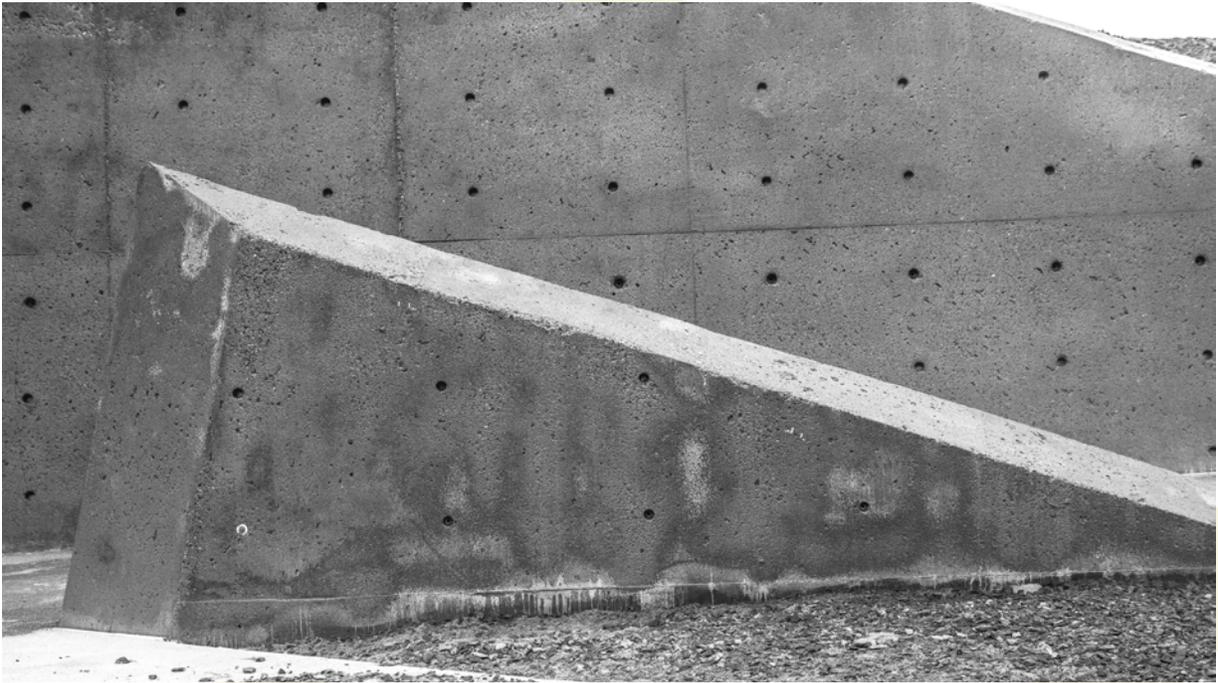


PENSER CRÉER L'URBAIN



DESIGN ET PROSPECTIVE





Mobiliser le design prospectif comme méthode de connaissance et d'action

Les activités de design (« Marcher pour documenter » et « Atelier d'idéation sur le campus de demain ») ont été imaginées par Carole Lévesque (Professeure, École de design, UQAM) et Christophe Abrassart (Professeur, Faculté de l'aménagement, Université de Montréal) accompagnés de leurs équipes d'étudiants en design de l'environnement, design social, aménagement et urbanisme. Les propositions qui suivent se situent ainsi aux frontières du design de l'environnement, du design social et de la prospective urbaine. Elles invitent à imaginer et concevoir le quartier de demain, autour et dans le Campus, en prenant en compte les aspirations des riverains et des résidents de Parc-Extension. Marches, cartographies urbaines, séances de co-design sont les principales méthodes que les chercheurs ont choisi de privilégier.

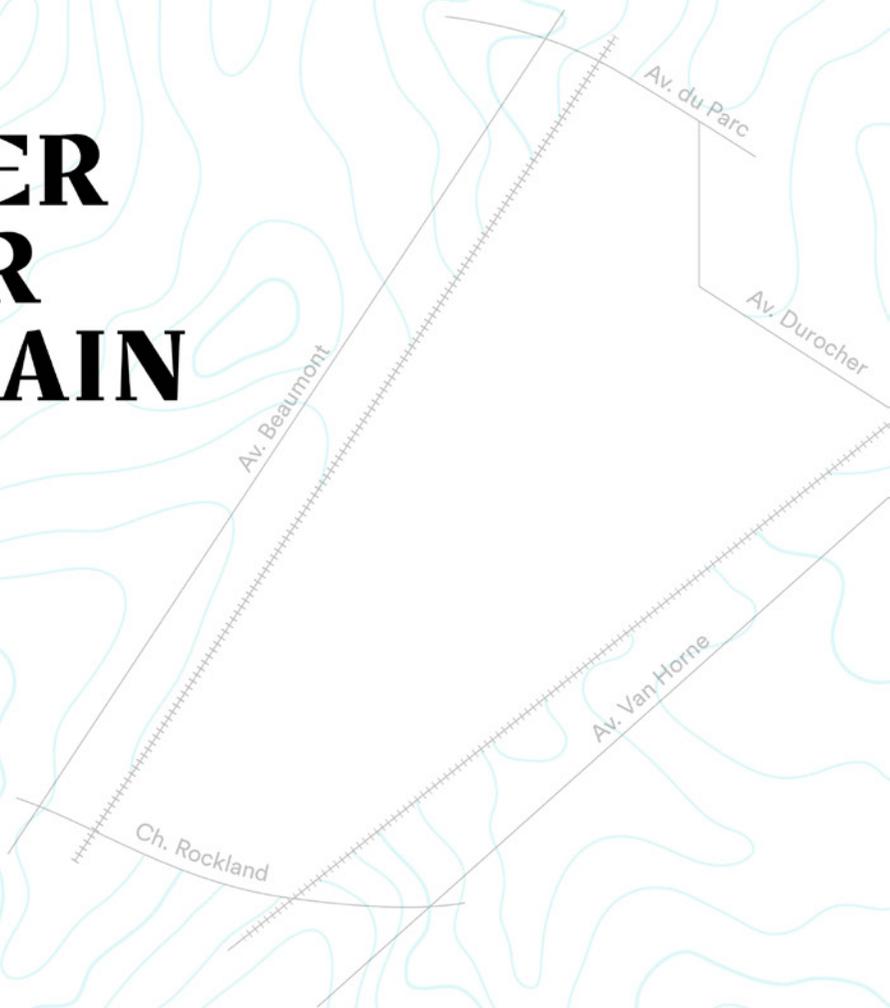
Carole Lévesque propose ici une conception de la marche comme méthode d'exploration et de connaissance de la ville – étape préalable à toute proposition de plan de développement urbain voulant s'articuler autour de la question du vivre-ensemble. Cinq itinéraires différents ont donc été marchés et cartographiés. Prenant appui sur la documentation de ces cinq trajets piétons et considérant les atouts et les enjeux spécifiques du territoire relevés, les étudiants en maîtrise de Design, Carolyne Cipriani, Martin Laferrière et

Elise Marchal, présentent ici une réflexion sur le devenir possible du quartier de Parc-Extension en vue de l'arrivée du Campus MIL. Leurs principaux objectifs consistent à : désenclaver le quartier depuis son cœur ; réduire les effets causés par les limites physiques le caractérisant ; et, surtout, améliorer le cadre de vie en assurant « le maintien d'une part de vague et d'effacement des limites qui permettrait d'habiter un quartier à la fois résilient et inventif ».

Christophe Abrassart avec ses étudiants Caroline Cyr (maîtrise d'Urbanisme) et Nicolas Lavoie (Doctorat en Aménagement) ont, quant à eux, proposé à travers les ateliers qu'ils ont animé un exercice de co-design prospectif où il a été question d'imaginer des versions possibles du quartier en 2026. Des scénarios prospectifs, des propositions de collaborations inédites pouvant associer les laboratoires de recherche du futur Campus (professeurs, étudiants) aux savoirs-faire des acteurs des quartiers limitrophes (habitants, OBNL, entreprises) autour de nouvelles activités à l'échelle d'un quartier ont en effet émergé. L'économie circulaire et les « mobilités actives » suggérées présentent un grand potentiel pour « inventer la ville durable grâce à la mise en place de nouvelles boucles de redesign ». Cette manière d'aborder la ville durable, sous l'angle de « ses rythmes vécus, styles de vie et gestes du quotidien, pourrait-elle constituer une voie de maillage originale » entre le Campus et les quartiers limitrophes ?



PENSER CRÉER L'URBAIN

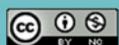


MARCHE EXPLORATOIRE

Carole Lévesque

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerurbain.ca/pdf/PCU_pdf_12-Marche_exploratoire.pdf
Pour citer cet article : Lévesque, Carole, « Marche exploratoire », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





Montage photographique de Carole Lévesque, 2016

«Est-il possible d'investir les zones en cours de requalification pour inventer, avec les acteurs locaux, les modalités d'un vivre-ensemble inclusif?». L'approche de cette grande question, au cœur du projet collaboratif, a été amorcée par une marche exploratoire où chercheurs, étudiants, acteurs locaux et citoyens se sont embarqués, une matinée durant, sur cinq trajets dans le quartier de Parc-Extension.

Ne faut-il pas d'abord connaître le contexte pour espérer un vivre-ensemble inclusif? Cinq équipes ont ainsi découvert cinq réalités bien différentes, comme cinq quartiers à l'intérieur d'un seul. Équipé d'un outil cartographique sur lequel devaient être indiquées des informations spécifiques, chaque membre de chaque équipe était responsable de colliger les données spécifiées et devait donc porter une attention particulière à certains éléments du quartier (verdure, mobilité, salubrité, espaces de rassemblement, usages, observations générales) selon différents indicateurs (par exemple pour la catégorie «verdure» le chiffrage des bacs à fleurs, arbres de la ville, potagers cultivés, végétation sauvage, etc.). Le regroupement de ces trente cartes a permis de dresser un portrait initial de ce qu'allait devenir notre terrain d'étude.

Mais pourquoi la marche et pourquoi documenter de la sorte? C'est pourtant bien simple: le rythme de la marche exige une attention particulière au corps dans l'espace et permet l'observation assidue du contexte. Doublée d'une carte à la main, la marche est un prétexte à l'arrêt, à la rencontre, à la discussion. Bien que plusieurs éléments devaient être cartographiés au cours de l'exercice, les dialogues engagés par les marcheurs avec les résidents curieux de connaître les raisons de leur présence ont permis de construire un lien avec le quartier beaucoup plus fort que ne l'auraient permis d'autres outils et d'autres rythmes. L'exercice de documentation permet de garder une trace des observations mais aussi de ces échanges, de la naissance d'une familiarité avec le contexte, de rencontres qui sont devenues emblématiques dans la reconnaissance de la diversité locale et d'une attention particulière au devoir de retourner, souvent, marcher vers les gens.

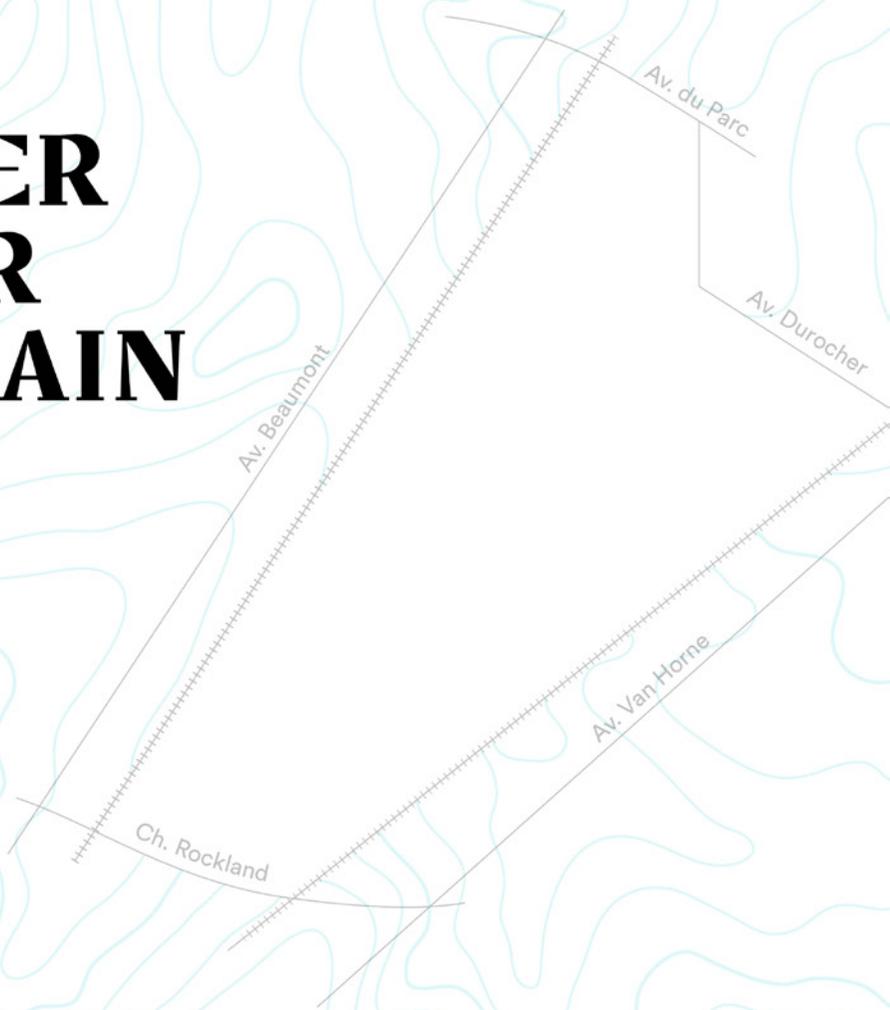
Carole Lévesque,
Professeure, École de Design
Université du Québec à Montréal, CÉLAT



Montage photographique de Carole Lévesque, 2016



PENSER CRÉER L'URBAIN

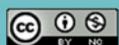


MARCHER POUR DOCUMENTER

Carolynn Cipriani, Martin Laferrière, Elise Marchal

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_13-Marcher_documenter.pdf
Pour citer cet article : Pour citer cet article : Cipriani, Carolynn, Laferrière, Martin, Marchal, Elise, « Marcher pour documenter », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





Ce projet a été réalisé dans le cadre de l'atelier interdisciplinaire à la maîtrise en design de l'environnement à l'UQÀM par Carolyn Cipriani, Martin Laferrière et Elise Marchal, dirigés par la professeure Carole Lévesque.

Nous avons cherché à porter une réflexion d'ensemble sur le devenir du quartier Parc-Extension en vue de l'arrivée du campus MIL de l'Université de Montréal, sur l'ancienne gare de triage d'Outremont. Ce quartier coloré, multiethnique, dense et central, est attractif pour les développeurs et subit déjà les conséquences de la venue prochaine du campus. Sans vision globale ni plan d'intervention, la communauté locale du quartier est vulnérable face à l'embourgeoisement du quartier.

Considérant les atouts et les enjeux du territoire, ce projet développe donc une réflexion sur l'ensemble du quartier pour d'abord le désenclaver depuis son cœur et pour ensuite réduire les effets causés par les limites physiques l'entourant. Ces propositions considèrent les enjeux relatifs à la demande de logement social et

abordable, de verdissement, d'emploi et de mobilité active qui ont été soulevés par différents acteurs du quartier. C'est ainsi par une vision globale et collective que nous essayons de créer un meilleur vivre-ensemble au sein du quartier.

Le document est composé de deux parties. La première partie du document est analytique et la seconde propose des aménagements à différentes échelles. Ces propositions montrent ce que pourraient devenir certains espaces délaissés du quartier si nous abordons le quartier dans son ensemble, comme un tout cohérent. Chaque proposition est ainsi reliée aux autres, permettant de lancer la discussion sur le devenir global du quartier. Pour le bien de la compréhension du lecteur, celles-ci sont séparées en trois catégories : le parc linéaire, le partage des mobilités et les projets particuliers.

Carolynn Cipriani

Maîtrise de Design, Université du Québec à Montréal

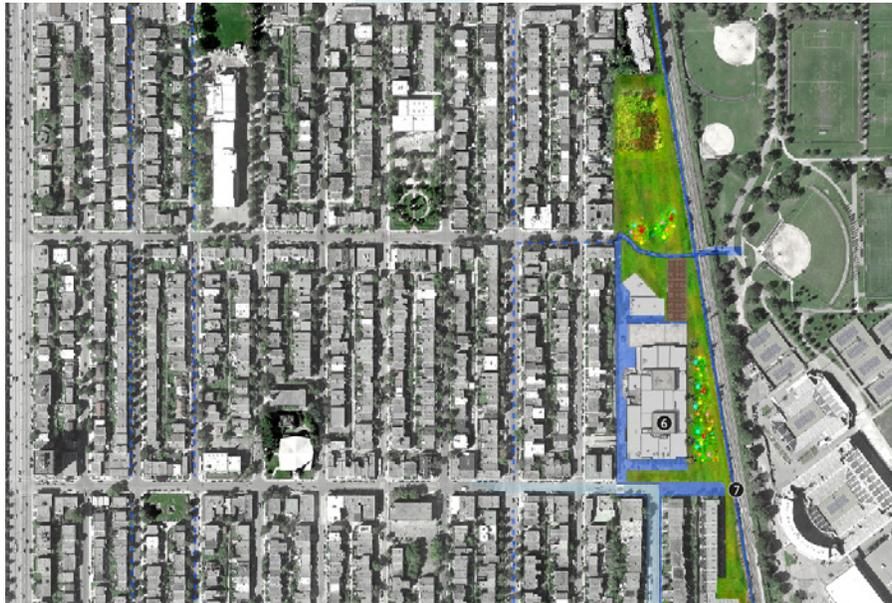
Martin Laferrière

Maîtrise de Design, Université du Québec à Montréal

Elise Marchal

Maîtrise de Design, Université du Québec à Montréal

[Pour voir la carte globale des propositions veuillez cliquer ici.](#)

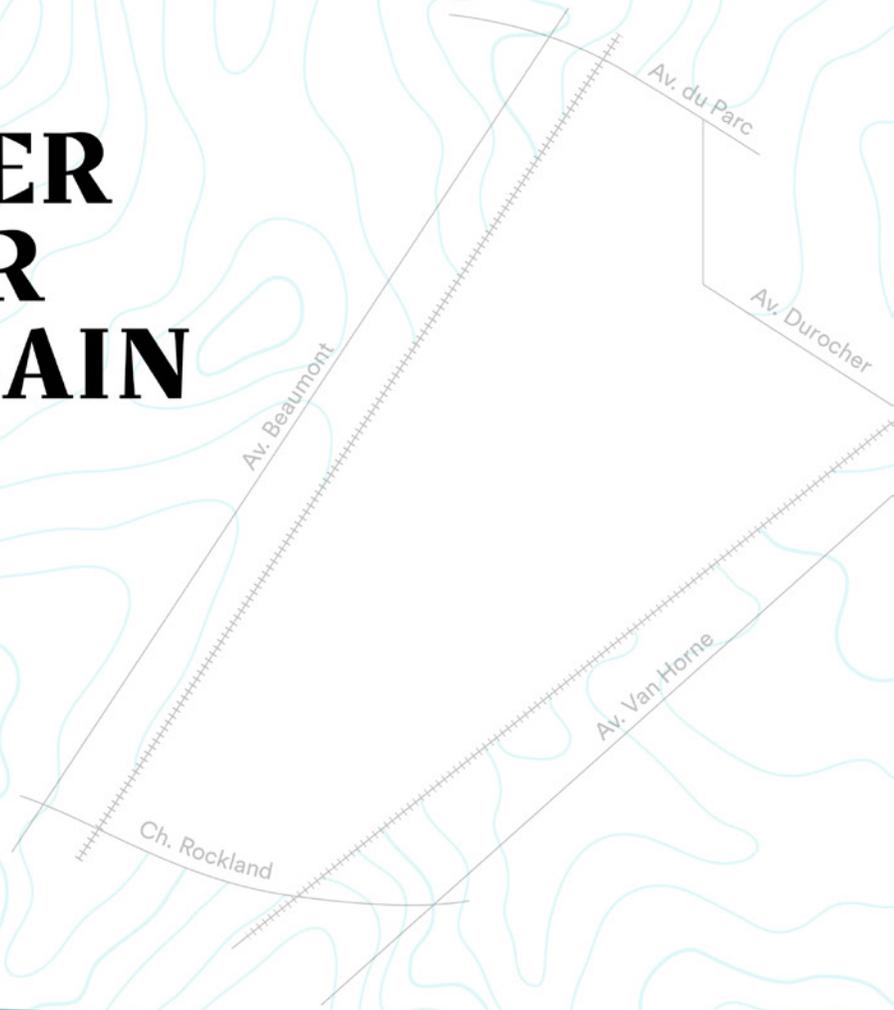


[Pour voir le document complet du projet veuillez cliquer ici.](#)





PENSER CRÉER L'URBAIN



Un quartier d'économie circulaire comme
scénario d'intégration du Campus MIL à la ville ?

UN ATELIER DE CO-DESIGN PROSPECTIF

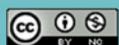
Christophe Abrassart, Nicolas Lavoie, Carolyne Cyr

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_14-atelier_co-design.pdf

Pour citer cet article : Abrassart, Christophe, Lavoie, Nicolas, Cyr, Carolyne, « Un quartier d'économie circulaire comme scénario d'intégration du Campus MIL à la ville ? Un atelier de co-design prospectif », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.

www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





La ville est souvent décrite comme un écosystème local d'acteurs associant sur un même territoire universités, entreprises, habitants, organismes communautaires, éco-quartiers. C'est en particulier cette perspective qui est adoptée dans le mythe rationnel d'un « campus urbain intégré » pour le projet du Campus MIL de l'Université de Montréal. Du discours à la pratique, ces coopérations n'ont cependant rien d'évident et doivent à chaque fois s'inventer et se préciser dans un projet de territoire singulier. Au-delà du slogan mobilisateur, par quelles voies procéder pour concrétiser cette vision d'un campus intégré à la ville? En quoi la prospective peut-elle permettre d'imaginer, de schématiser et de donner du sens à des scénarios d'intégration entre le Campus et la ville en s'appuyant sur des coopérations inédites?

La thématique de l'atelier: un quartier d'économie circulaire

Pour explorer ces potentiels, l'équipe du Lab Ville Prospective de l'Université de Montréal a animé un atelier de co-design prospectif d'une demi-journée visant à imaginer des scénarios permettant de relier en 2026 (à un horizon de 10 ans) les projets des acteurs du Campus MIL (laboratoires, professeurs, étudiants) et les projets des acteurs des quartiers limitrophes (habitants, OBNL, designers, artisans, entreprises). Dans ce but, une thématique a été choisie pour son potentiel d'innovation sociale et sa dimension fortement fédératrice et créatrice de nouveaux liens dans la ville: celle de l'économie circulaire appliquée

aux thèmes de l'alimentation et des textiles. Avec la question suivante: pourrait-on imaginer un quartier d'économie circulaire en 2026 comme scénario d'intégration du Campus MIL à la ville, avec ses tiers-lieux et ses boucles de coopération inédites?

Qu'il s'agisse de promouvoir le réemploi, le recyclage ou la location d'un service à la place de l'achat d'un produit, l'espoir est en effet très fort, du côté des villes, pour que, grâce à ces nouveaux systèmes d'acteurs très composites, l'économie circulaire puisse être un véritable gisement d'emplois plus inclusifs et moins délocalisables. De plus ces démarches de création de boucles circulaires locales (sur les vêtements, l'alimentation, les objets du quotidien) sont souvent génératrices de nouveaux tiers-lieux dans la ville (ex. les repair-cafés, les bibliothèques d'outils, les « ruelles circulaires »).

Qu'est-ce qu'un co-design prospectif?

Le co-design prospectif est l'une des quatre méthodes expérimentées au cours du projet pour tisser des liens entre le futur Campus et ses quartiers limitrophes. Cette méthode s'appuie sur plusieurs principes: la mobilisation de scénarios d'usages et de prototypes comme véhicules de découverte et d'exploration (la dimension « design »); une démarche de créativité collective avec des participants issus des communautés locales (la dimension co-lective; et l'approche prospective qui consiste à se projeter dans un futur possible (à plus 10 ans ou plus 20 ans) comme un

détour imaginaire. Comme le souligne De Certeau : «Le futur entre dans le présent sur le mode d'altérités. La confrontation avec d'autres est le principe de toute prospective» (De Certeau, 1993, p. 203).

Les scénarios déclencheurs

De manière pratique, deux «scénarios déclencheurs» (de débats et de discussions) ont été attribués aux participants répartis en quatre équipes (avec deux équipes pour chaque thème). Pour le thème du textile, le scénario déclencheur proposé portait sur la mise en place de «La Textilothèque», le hub des textiles circulaires qui consistait en un système de prêt, de collecte, d'innovation, de transformation et de redistribution des matières textiles en boucle locale. Dans le cas du thème alimentation, le scénario déclencheur était celui de la mise en place de «La table ronde», un incubateur-tiers-lieu en agroalimentaire circulaire à l'échelle du quartier (voir ici les planches d'inspiration et de prototypes «déclencheurs»).

[Pour lire les scénarios déclencheurs : page 6](#)

Les ateliers d'idéation

À partir de ces scénarios déclencheurs, les différentes équipes ont procédé à une idéation en exprimant des réactions et des propositions d'amélioration de ces scénarios. À l'issue de leur réflexions et discussions, elles ont rempli la «Une» de la gazette du quartier de 2026, en détaillant leurs idées phares avec un titre porteur, une mise en récit, des propositions d'aménagement de lieux, ainsi que les premières étapes pour la réalisation de leur idée. Il s'agit de la pratique du «back-casting» en prospective : comment le scénario en 2026 nous aide à imaginer un chemin entre aujourd'hui, donc l'état actuel des connaissances, des pratiques et des usages, et cet horizon du futur). Ces quatre «unes du journal» (Parc Text, P.E.A.U., Racines, et Déchets alimentaires circulaires) ont été ensuite présentées et mises en débat par chaque équipe lors d'une séance plénière clôturant l'après-midi (voir ici les images des posters réalisés et photos des activités).

[Pour lire les gazettes : page 12](#)





Les initiatives proposées par les participants comme résultats exploratoires

Qu'avons-nous appris à l'occasion de cet atelier? Le nouveau Campus MIL pourrait mieux penser son intégration aux quartiers limitrophes, en imaginant des rôles qui vont bien au-delà des passerelles pédagogiques. L'idée d'un quartier circulaire autour du futur Campus s'est avérée tout à fait pertinente pour connecter les projets des acteurs du Campus avec les projets des résidents limitrophes. Elle a permis d'imaginer un autre territoire, un « complément de projet » critique et innovant mettant en valeur les richesses sociales des artisans déjà implantés dans les quartiers adjacents en les reliant aux acteurs du Campus (étudiants, enseignants chercheurs).

En ce sens, l'économie circulaire semble propice pour penser des maillages territoriaux entre des acteurs très différents (université-habitants). Par exemple, l'initiative « Parc-Text » favoriserait une intensification de la dimension sociale des boucles circulaires, avec la construction de logements sociaux au tiers-lieu Parc-Text pour les couturières et stylistes-modélistes (qui sont les actrices les plus fragiles de la boucle du textile circulaire face à la gentrification du quartier). L'initiative « P.E.A.U. » insiste de son côté sur le principe que le développement d'une économie circulaire peut tirer profit, tant économique que social, voire urbanistique, des atouts des quartiers (comme par exemple la diversité culturelle à Parc-Extension: variété des styles et savoirs faire en cuisine et valorisation de la





filère alimentaires ou le volet entrepreneurial dans le Mile-Ex). L'initiative «Racines» propose la mise en place de serres souterraines sous les rails fonctionnant aussi comme des passerelles permettant de relier les quartiers, explore de manière critique la notion de passages, en l'envisageant aussi comme un tiers-lieu d'activités et un hub de vie. Enfin, l'initiative «Déchets alimentaires circulaires» imaginé dans un contexte prospectif de crise planétaire et de rationnement alimentaire généralisé, propose de tabler sur la mise en place d'un incubateur d'entrepreneuriat circulaire pour favoriser le maillage entre les étudiants en sciences et des entrepreneurs du quartier pour développer un écosystème innovant sur les savoirs faire en alimentation circulaire.

Christophe Abrassart

Professeur, École de Design, co-directeur du Lab Ville Prospective, Université de Montréal

Nicolas Lavoie

Doctorat en Aménagement, Université de Montréal
Lab Ville Prospective

Carolyne Cyr

Maîtrise en Urbanisme, Université de Montréal
Lab Ville Prospective

Bibliographie

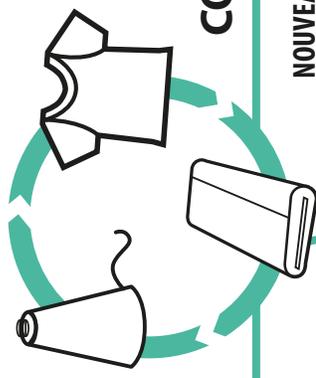
De Certeau, Michel (1993), *La culture au pluriel*, Paris, Seuil.



Les scénarios déclencheurs



La textilothèque, hub des textiles circulaires



PRODUCTION

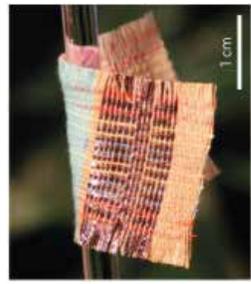
TEXTILES CIRCULAIRES INTELLIGENTS



Vêtements biométriques et intelligents
(Source : onsignal.com, hine.tech-services.co.uk)



Tissu photovoltaïque pour des futurs vêtements électrogènes
(Source : www.sciencesetavenir.fr)



Tissu récupérant l'énergie du soleil et des mouvements
(Source : www.nature.com)

FIBRES FAITES D'ALIMENTS PÉRIMÉS OU DE SOURCES LOCALES



Étoffes faites de protéines de lait impropre à la consommation
(Source : de.qmilk.eu)



Achetez une tuque, aidez les monarches!
Chaque achat de produits « Monarch Butterfly Wings » aide à protéger les papillons monarches.
Partagez l'information et inspirez les autres.
Proposé par Butterfly Conservation.

Textiles faits d'ascépiade
(Source : cwf-icf.org)

PRODUCTION

TEXTILES RECYCLABLES ET COMPOSTABLES



NOUVELLES TECHNOLOGIES DE DÉSASSEMBLAGE ET DE TRIAGE DES FIBRES POUR LE RECYCLAGE



Un fil d'assemblage soluble? Une trieuse optique à faible coût?
(Source image : www.leadermercerie.com)

CONSOMMATION

NOUVEAUX LIEUX DE CONSOMMATION ET DE TRANSFORMATION DES VÊTEMENTS



Friperie et atelier de couture D.I.Y.
(Source image : www.fripefabrique.com)

NOUVEAUX SERVICES DE PARTAGE, DE LOCATION ET D'ÉCHANGE DE VÊTEMENTS



Service de location de robes de soirée
(Source image : www.lapetiterobenoire.ca)

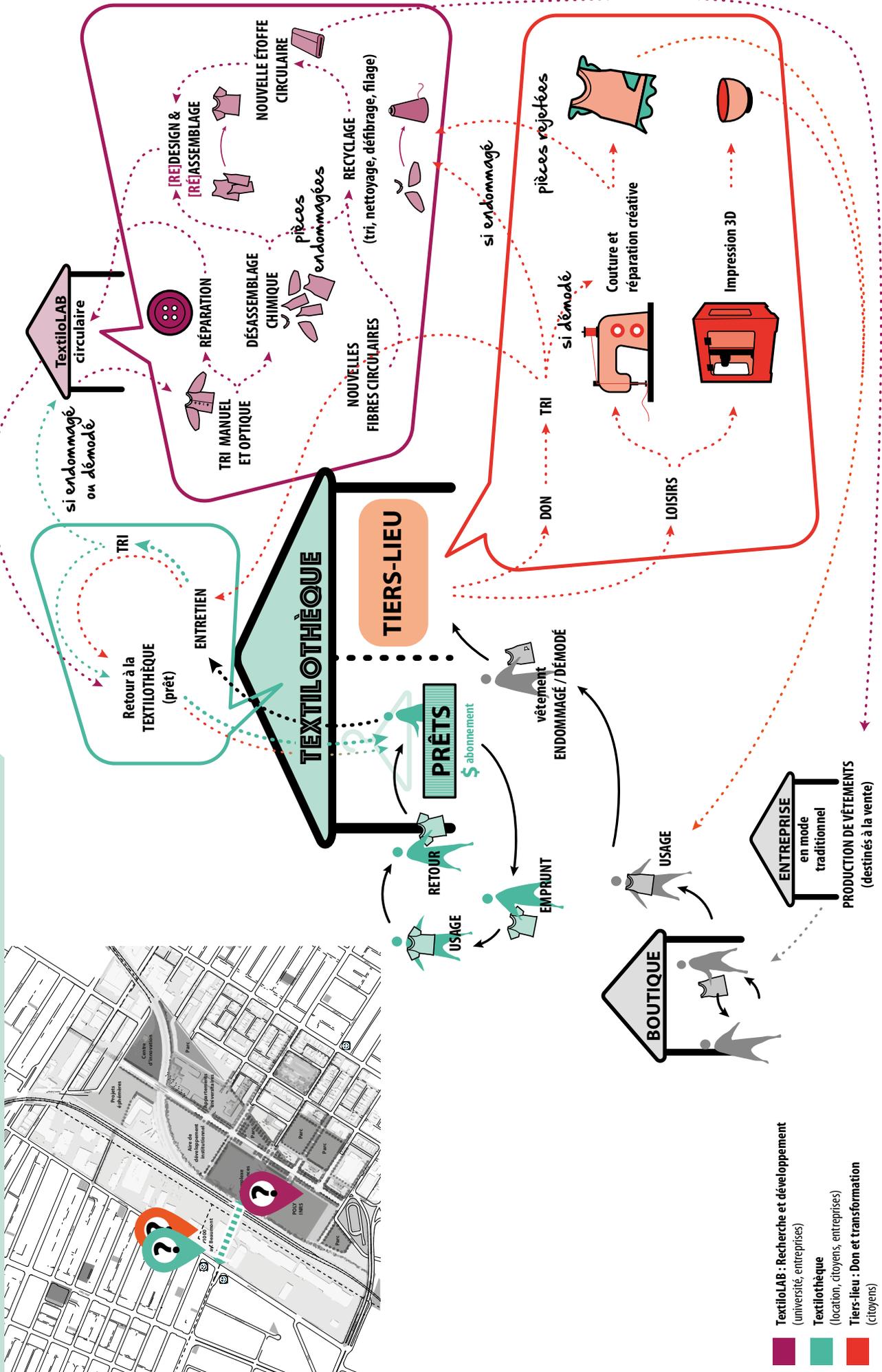


Location de jeans, économie de fonctionnalité
(Source image : www.mudjeans.eu)

La textilothèque, hub des textiles circulaires

Un système de prêt, de collecte, de transformation et de redistribution des matières textiles en réseau qui permet de passer à 50% d'achat et 50% de location en 2026.

Hypothèse : grâce au nouveau système circulaire, les vêtements et textiles ont une « vie utile » moyenne de 4 ans avant d'être rejetés au lieu de 2 ans en moyenne aujourd'hui.



- **TextiloLAB :** Recherche et développement (université, entreprises)
- **Textilothèque** (location, citoyens, entreprises)
- **Tiers-lieu :** Don et transformation (citoyens)



La table ronde, incubateur-tiers-lieu en agro-alimentaire circulaire

PARTAGE ET COLLABORATION

CENTRALE CULINAIRE



AGRICULTURE URBAINE ET MICRO-MÉTHANISATION



Aquaponie au marché Jean-Talon
(Source : connexite.sparkboard.com)



ENTOMO FARM

Élevage d'insectes comestibles
(Source : entomo.farm)



HomeBiogaz
(Source : homebiogaz.com)

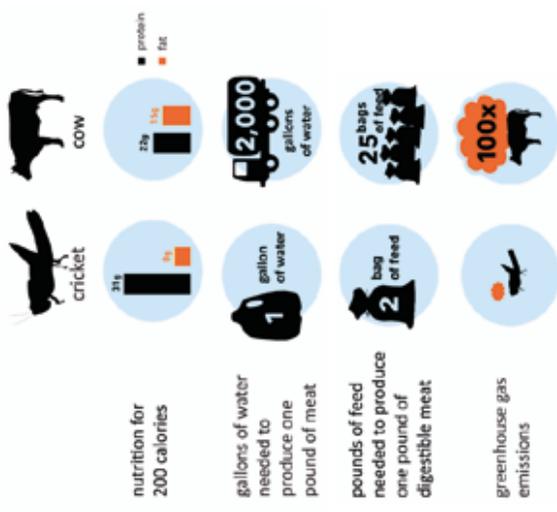
VALORISATION DES ALIMENTS EN FIN DE VIE (AU-DELÀ DE LA PÉREMPTION), LUTTE AU GASPILLAGE ET SÉCURITÉ ALIMENTAIRE



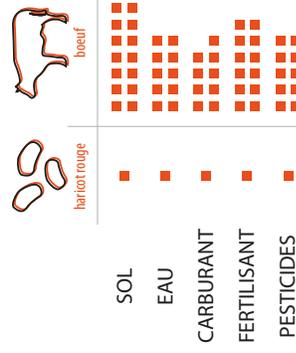
Jus LOOP faits de fruits et légumes destinés au site d'enfouissement



NOUVELLES HABITUDES ALIMENTAIRES À FAIBLE CONSOMMATION DE RESSOURCES



RESSOURCES CONSOMMÉES PAR KILO DE PROTÉINES PRODUIT



Source : Stanachampong K., Soret S., Harwath H., Wien M., Sabaté J. (Août 2015). The environmental cost of protein food choices. *Public Health Nutr.* 18(11):2067-73. doi: 10.1017/S1368989014002377.



Prototype

La table ronde, incubateur-tiers-lieu en agro-alimentaire circulaire



École secondaire Lucien-Pagé

Un projet pilote d'initiation à la cuisine circulaire, en partenariat avec l'association des étudiants en chimie du campus, vient enrichir l'offre d'activités parascolaires des étudiants.

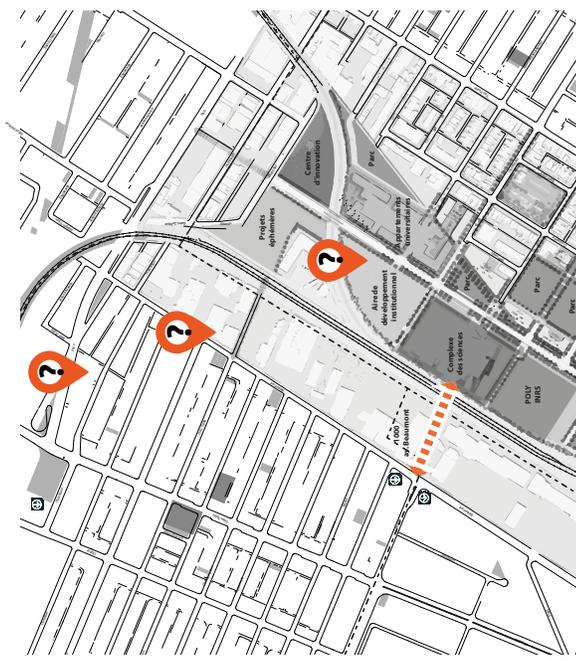


Services offerts

- Dégustations de produits sur place, service de traiteur et démonstrations dans les écoles;
- Soutien au montage de votre plan d'affaire et soutien financier;
- Accès à une cuisine de production partagée entièrement équipée;
- Conseils techniques de nutritionnistes et de chefs cuisiniers;
- Accès à des aliments cultivés et récupérés localement à des fins de recherche et développement de produits culinaires originaux;
- Événements de réseautage entre producteurs, transformateurs, distributeurs, épiciers et restaurateurs.

Accessoires FLY

Un collectif de jeunes designers qui travaillent à développer une gamme d'accessoires facilitant l'agriculture urbaine, dont l'élevage d'insectes destinés à la consommation à l'échelle domestique et industrielle.



Végélicieux Des restos rapides et restaurateurs

Suite à leur participation aux ateliers de cuisine de l'école Lucien-Pagé, des jeunes d'origine indienne et pakistanaise de Parc-Extension, dont 2 viennent de réussir leur Bac en biologie et géographie sur le campus, décident de créer un premier restaurant rapide dont le menu se démarque par une utilisation originale des légumineuses et insectes : pois chiches croustillants, burgers de grillons, mijotés, soupes et salades nourrissantes, desserts aux fèves rouges et insectes croquants, etc.

Cette cuisine unique, saine et efficace remporte un tel succès que de nouvelles sucursales sont ouvertes aux quatre coins de la ville.

Souçon d'été

Cette entreprise spécialisée dans la transformation d'insectes produit des farines et des huiles de grillons et collabore avec des chercheurs en biologie du campus. Elle distribue ses produits en vrac dans les épiceries circulaires et les vend également aux quelques entreprises de deuxième transformation qui ont vu le jour avec le soutien de la Table ronde.

L'Inclusive boulangerie, les beurres protéinés de la Tartinoiserie et les mets préparés Végéfestin

Trois exemples d'entreprises qui se démarquent par l'utilisation d'aliments circulaires dans la fabrication de leurs produits et qui ont su gagner le cœur des résidents de Parc-Extension, mais également celui des sportifs, des végétariens, des personnes allergiques un peu partout au Québec!



La table ronde, incubateur-tiers-lieu en agro-alimentaire circulaire

Prototype

Micro-méthanisation communautaire et agriculture de ruelles

Des ruelles pour produire et gérer nos aliments

La collecte des résidus organiques est remplacée par un réseau d'installations d'agriculture urbaine et de micro-méthanisation géré par une entreprise privée. Celui-ci permet de produire localement des aliments frais (fruits, légumes, etc.) tout en récupérant les déchets organiques qui serviront via le processus de micro-méthanisation à produire les fertilisants nécessaires à la production agricole. Chaque îlot est équipé d'une installation agricole et les résidents peuvent s'approvisionner en aliments frais et locaux à l'endroit où ils déposent leurs résidus organiques. Un contrôle de la qualité des résidus est effectué par l'employé responsable de l'accueil des citoyens

Un bon repas circulaire!

Fertilisant vendu à l'extérieur
13 tonnes / an à 30\$ / tonne
soit environ 390\$ / an

Déchets organiques résidentiels

Environ 25 tonnes par an dans une ruelle comptant 300 résidents

Le méthaniseur communautaire

Digestat

70 à 80% de la masse initiale⁽¹⁾
17,5 à 20 tonnes / an / ruelle

Biogaz

4 000 m³ / an / ruelle

Évapoconcentration

(décontamination du digestat en utilisant le biogaz produit par la méthanisation pour limiter les impacts, acidification et eutrophisation, liés à l'utilisation directe du digestat pour l'agriculture)

La ruelle agricole

49 tonnes de fruits et légumes

produits en serre et/ou en culture hydroponique

Usage sur place

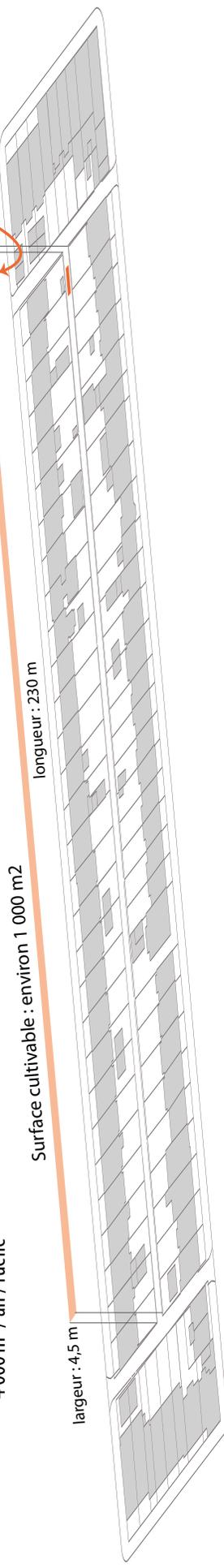
4-5 tonnes / an

Fertilisant

Environ 17 tonnes / an / ruelle

Méthaniseur

communautaire de 30m³ en sous-terrain





Les gazettes du quartier circulaire

Nouvelle 1
Etat de guerre! Rationnement alimentaire mis en place partout au pays

Nouvelle 2
Céline Dion est élue au pouvoir

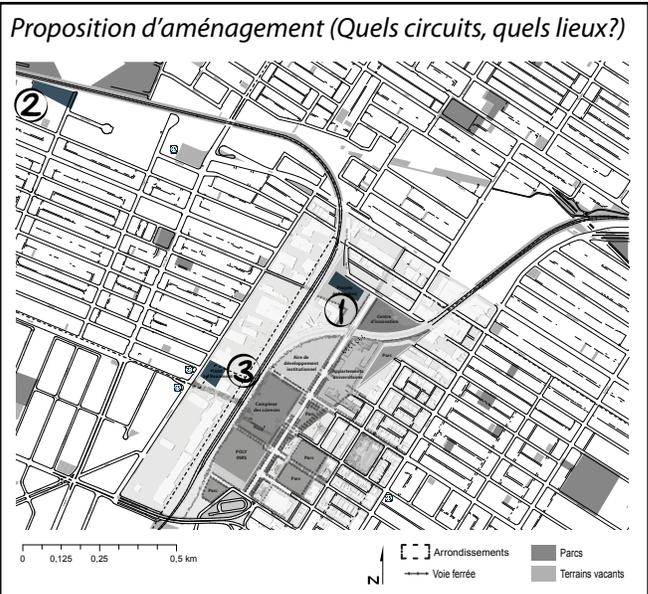
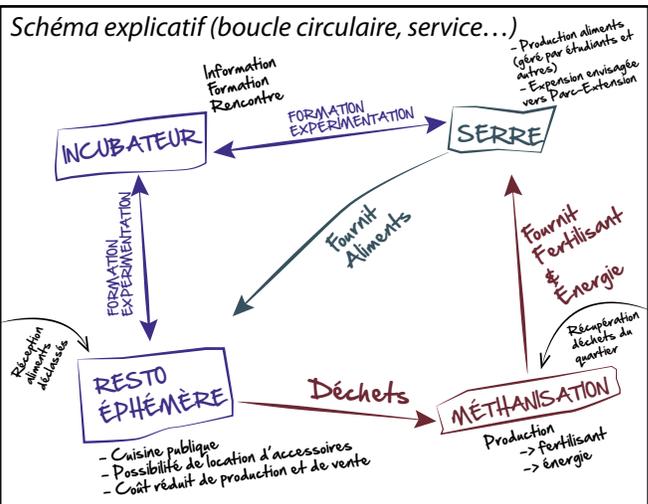
Titre de l'initiative: **Parc-Extension mange ses déchets! Et c'est délicieux!**

Récit des participants (campus + quartier)

Je m'appelle Fatima, j'ai 25 ans et j'ai décidé d'ouvrir mon restaurant. Je veux m'inspirer de la cuisine traditionnelle de mon pays, mais j'ai également un soucis environnemental. J'ai donc été interpellée par l'incubateur, d'autant plus qu'ils me fournissent les ressources nécessaires pour débiter mon projet. J'ai rencontré Rina, un étudiante impliquée dans l'incubateur, qui m'a aidé à monter mon menu, mais surtout à utiliser des produits provenant de la serre située sur le campus. J'étais heureuse de pouvoir concilier mes savoirs culinaires au savoirs du campus. J'ai appris l'importance de l'alimentation circulaire, à faire bon usage des déchets organiques de la consommation des étudiants et des habitants du quartier. Malgré le fait que mon entourage ne voyait pas le projet d'un bon oeil, ils ont été très surpris de s'apercevoir que j'avais été capable de fournir des plats à petit prix et très goûteux, comme à la maison. Mon projet en a inspiré d'autres!

Lien campus - quartier (choisir deux liens)

- Recherche (ex: partage de laboratoire en innovation ouverte)
- Enseignement (activités pédagogiques)
- Association étudiante (ex: café des sciences)
- Incubateur entrepreneurial du campus



Quels partenaires à rassembler?

- 1/ Université (biologie, chimie) + admin. volontaire
- 2/ PME MH (organisme communautaire)
- 3/ CIUSSS (Centre intégré universitaire de santé et de services sociaux)

Bénéfices pour le quartier ? Débats/controverses?

ENV Réduction des déchets compostables

SOCIAL Sentiment d'appartenance / collaboration entre Parc-Ext/Univ. et nouvelles activités dans le quartiers

ÉCON Création de nouveaux marchés / emplois, emprunt / échange de l'équipement de cuisine (ex: La Remise)

Par quoi on commence demain?

- 1/ Sonder la population
- 2/ Définir lieu pour incubateur
- 3/ Recruter les gens de l'université

Enjeux du passage à l'échelle (ex: pour 75 000 habitants)

- 1/ Participation / implication citoyenne
- 2/ Gestion, logistique doit être plus développée, implique nouveaux acteurs!
- 3/ Ouverture de nouveaux marchés liée à la vente

<p>Nouvelle 1 Les serres souterraines : Sous les rails, la vie bat son plein !</p>	<p>Nouvelle 2 Le meilleur PEX-burger est chez Maya's Café</p>
--	---

Titre de l'initiative :

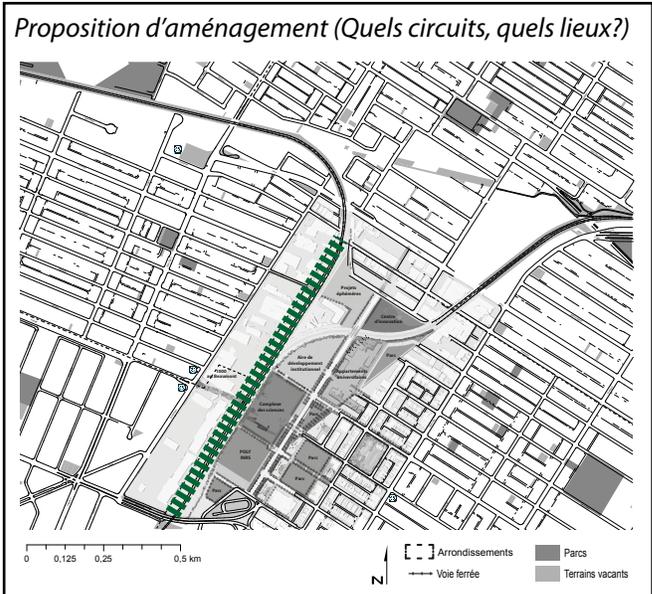
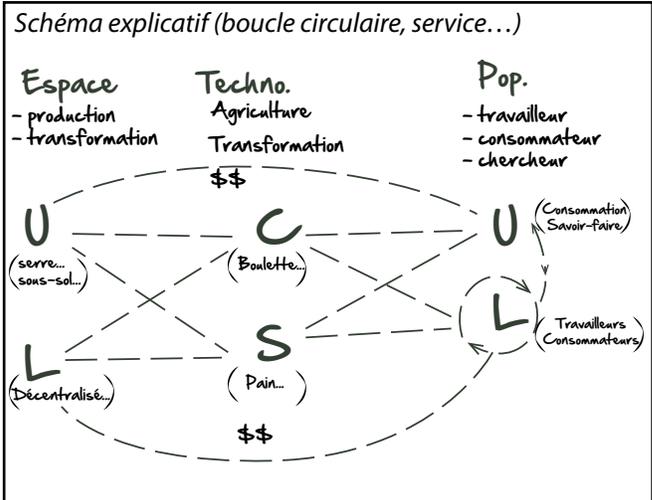
Les racines d'un quartier en santé

Récit des participants (campus + quartier)

Les chercheurs du campus Outremont produisent plus de 50 tonnes d'aliments cette année dans l'espace « sous les rails », zone de passage et de rencontre entre les quartiers et l'université. En mettant en jeu différents acteurs du quartier, tels les écoles, associations, organismes communautaires, cuisines collectives et cafés, les aliments traversent tout le circuit local. DE la farine de criquet en provenance du campus, en passant par les boulettes de lentilles et champignons cultivés sous les rails, le meilleur PEX burger est produit dans les cuisines collectives et savouré dans les écoles et sur le campus. L'emballage au chanvre développé par le textilolab va bientôt devenir le premier emballage compostable qui servira à fertiliser la prochaine récolte de 2027.

Lien campus - quartier (choisir deux liens)

- Recherche (ex: partage de laboratoire en innovation ouverte)
- Enseignement (activités pédagogiques)
- Association étudiante (ex: café des sciences)
- Incubateur entrepreneurial du campus



<p>Quels partenaires à rassembler?</p> <ol style="list-style-type: none"> 1/ Campus (associations étudiantes et groupes de recherche) 2/ Écoles de quartier et cuisines collectives 3/ CP (Ville et urbanisme) 	<p>Bénéfices pour le quartier ? Débats/controverses?</p> <p>ENV <u>Gérance des déchets</u></p> <p>SOCIAL <u>Ponts et passerelles intergénérationnels et interculturels</u></p> <p>ÉCON <u>Création d'emplois</u></p>
<p>Par quoi on commence demain?</p> <ol style="list-style-type: none"> 1/ CP (terrain et le matériel) 2/ Sensibilisation à l'économie circulaire et mobilisation des populations 3/ 	<p>Enjeux du passage à l'échelle (ex: pour 75 000 habitants)</p> <ol style="list-style-type: none"> 1/ 2/ 3/

La gazette du quartier circulaire

19 septembre 2026 no. 18, vol.3

www.gazettecirculaire.org

<p>Nouvelle 1 Première greffe de mémoire réussie à l'université de Montréal</p>	<p>Nouvelle 2 Tous les commerces du campus Outremont sont maintenant des coopératives étudiantes!</p>
---	---

Titre de l'initiative :

PARC-TEXT

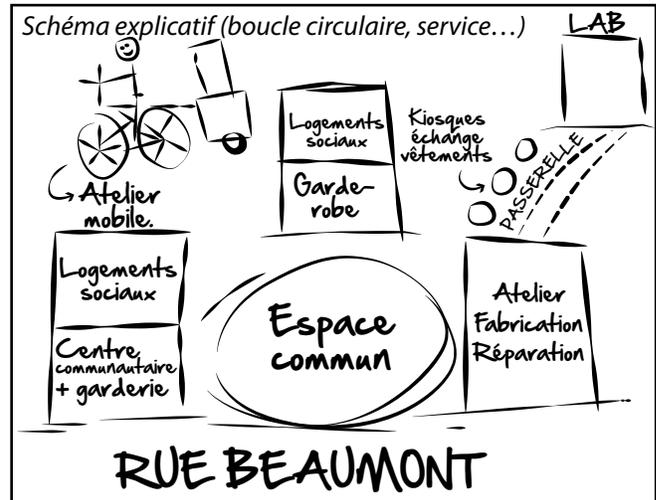
Récit des participants (campus + quartier)

Les travailleuses et les travailleurs de la coopérative textile PARC-TEXT sont fières de voir leur projet s'agrandir. Un nouveau kiosque d'échange de vêtements sera construit sur la rue Ogilvy. L'inauguration aura lieu ce jeudi 26 septembre 2026. Sont invitées les travailleuses et les travailleurs de la coop, les équipes de travail des blanchisseries en collaboration, les cyclo-animateurs des triporteurs, les chercheuses et chercheurs associées dans l'innovation textile, les citoyen-ne-s membres de l'ensemble du territoire ainsi que les étudiant-e-s des associations impliquées dans l'économie circulaire.

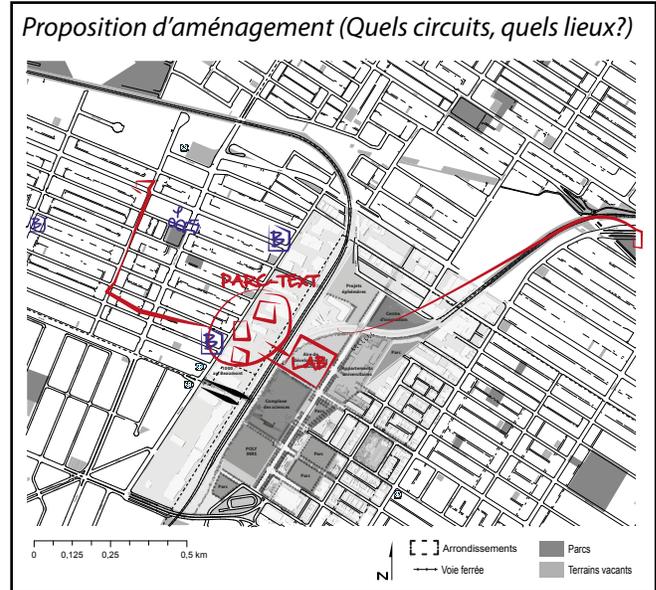
Lien campus - quartier (choisir deux liens)

- Recherche (ex: partage de laboratoire en innovation ouverte)
- Enseignement (activités pédagogiques)
- Association étudiante (ex: café des sciences)
- Incubateur entrepreneurial du campus

Schéma explicatif (boucle circulaire, service...)



Proposition d'aménagement (Quels circuits, quels lieux?)



Quels partenaires à rassembler?

- 1/ Travailleuses du milieu du textile (design, couture...)
- 2/ Chercheur-e-s en biologie, chimie (technique de tri, fil, nouveaux matériaux...)
- 3/ Citoyen-ne-s et étudiant-e-s, écoles (participant-e-s au système)

Par quoi on commence demain?

- 1/ Création des coops
- 2/ Comité de liaison avec les chercheur-e-s
- 3/ Événements de scénarisation et de mobilisation (théâtre Forum du vêtement)

Bénéfices pour le quartier ? Débats/controverses?

- ENV Récupération, réutilisation, écoconception
- SOCIAL Logement abordable, préservation et création d'emplois, amélioration de la qualité de vie, multiplier les occasions d'échanges.
- ÉCON

Enjeux du passage à l'échelle (ex: pour 75 000 habitants)

- 1/ Semaine de la mode circulaire / Fashion week
- 2/ Programmes scolaires
- 3/ Activités / ateliers familiales

<p>Nouvelle 1 Justin porte P.E.A.U</p>	<p>Nouvelle 2 Distribution des sari d'hiver aux nouveaux arrivants</p>
--	--

Titre de l'initiative :

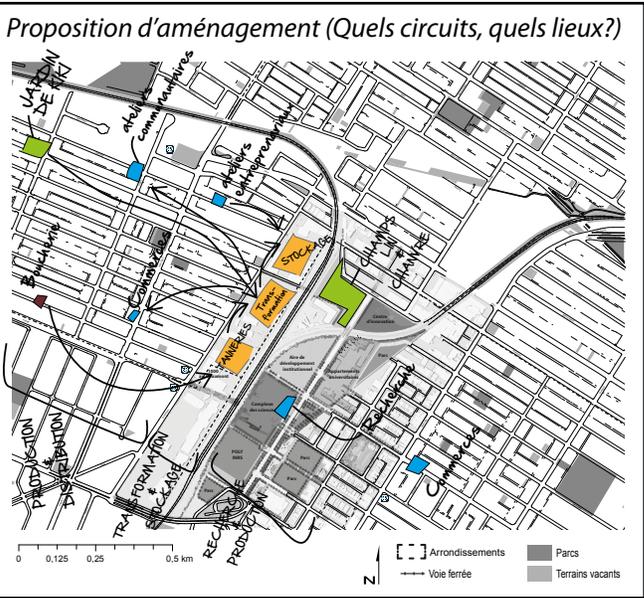
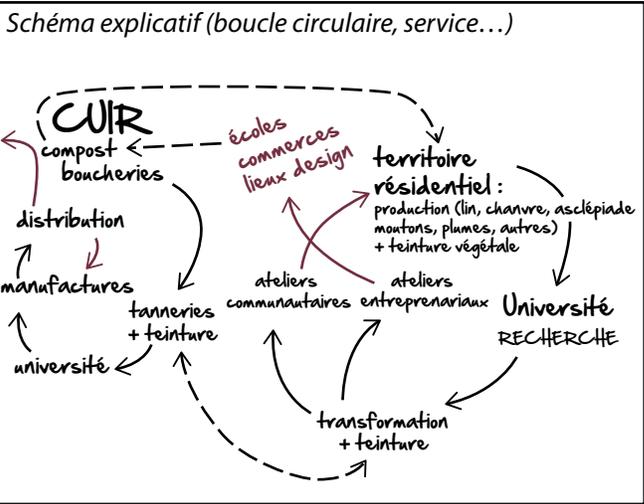
Lancement de P.E.A.U (Parc . Extension . Ateliers . Ufiber)

Récit des participants (campus + quartier)

PARC-EXTENSION - Depuis l'implantation des tanneries «Boucheries - Garde-robe» dans le quartier, les communautés se joignent aux efforts de l'industrie locale éco-responsable. Prenons la famille de Kiki, par exemple. Tous les matins, ils arrosent avec excitation leurs plants de lin et de plantes offrant des sources de teinture durable. Ces plantes, une fois transformées par les procédés innovateurs des chercheurs universitaires, deviendront des textiles malléables, chauds, durables, légers et entièrement biodégradables. Les initiatives ont été lancées suite au succès de ces tanneries réutilisant les peaux d'agneaux et de moutons des boucheries du coin afin de fournir des designers locaux en matériaux normalement jetés. L'université est devenue un exemple à suivre en sachant lier production, transformation et distribution à un niveau très local. Cette 2e phase de développement s'intéresse maintenant à la production d'un nouveau textile à la fois léger et isolant, fabriqué à la fois de matières végétales et de procédés technologiques. P.E.A.U fait maintenant partie de l'épiderme du quartier et peut se décliner en plusieurs styles, couleurs, etc.

Lien campus - quartier (choisir deux liens)

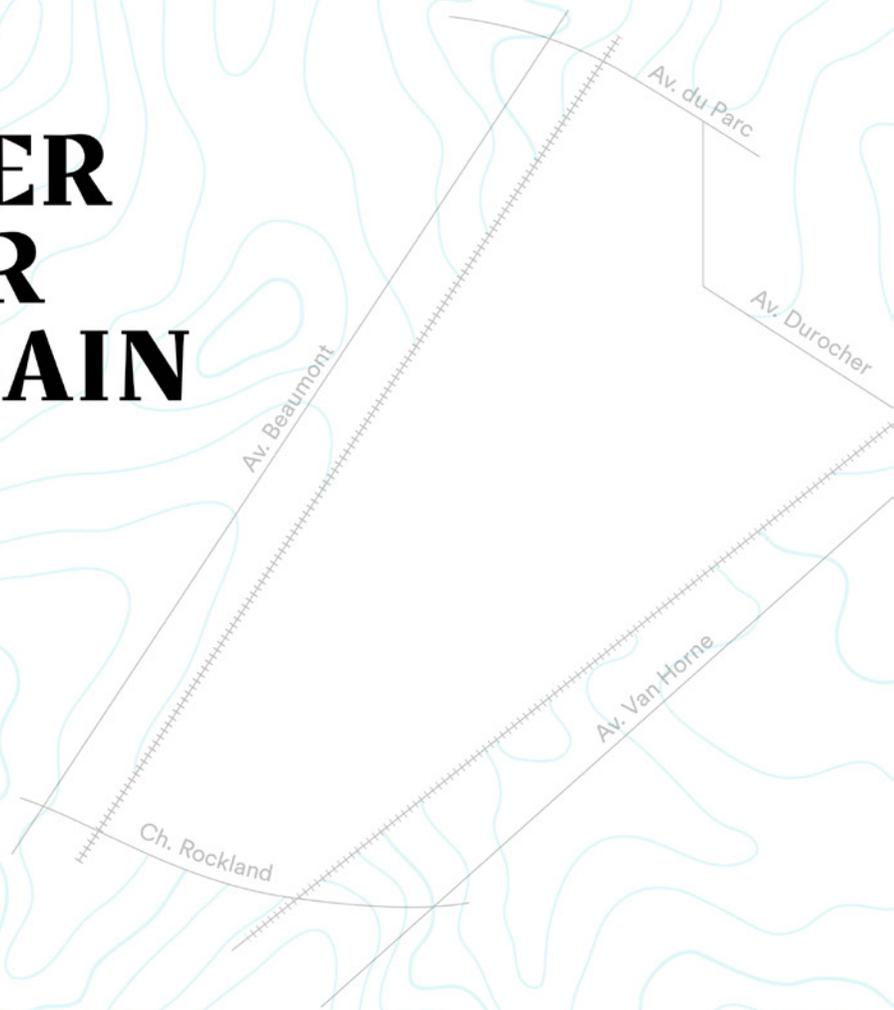
- Recherche (ex: partage de laboratoire en innovation ouverte)
- Enseignement (activités pédagogiques)
- Association étudiante (ex: café des sciences)
- Incubateur entrepreneurial du campus



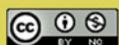
<p>Quels partenaires à rassembler?</p> <ol style="list-style-type: none"> 1/ Communautés locales (Designers locaux, anciens ouvriers, consommateurs) 2/ Boucheries / commerces 3/ Écoles · savoir-faire université 	<p>Bénéfices pour le quartier ? Débats/controverses?</p> <p>ENV Diminution des déchets, +++ compost, diminuer import/export textiles.</p> <p>SOCIAL Renforcent identité culturelle</p> <p>ÉCON Emploi, création d'un réseau</p>
<p>Par quoi on commence demain?</p> <ol style="list-style-type: none"> 1/ Réseau de boucheries 2/ Développer des procédés éco-responsables 3/ Aller chercher la communauté et l'intégrer 	<p>Enjeux du passage à l'échelle (ex: pour 75 000 habitants)</p> <ol style="list-style-type: none"> 1/ L'apport en ressources est devenu problématique. 2/ 3/



PENSER CRÉER L'URBAIN



CORPORÉITÉ ET NARRATIONS





Mobiliser le design prospectif comme méthode de connaissance et d'action

Les étudiants impliqués dans le projet et inscrits au cours de sociologie sur « Les démarches de recherche dans l'espace urbain », ont découvert et expérimenté des approches méthodologiques destinées à enclencher des processus à la fois réflexifs et créatifs. Pour leur contribution au projet, certains d'entre eux ont fait le choix de mettre l'accent sur une conception de la ville dans sa dimension vécue et incarnée. Dans cette perspective, ils ont exploré les quartiers en portant leur attention sur les mouvements quotidiens qui s'y déploient, tout en prenant en considération les contextes qui les forment (aménagement urbains, fonctions et usages effectifs de l'espace, frontières physiques et symboliques, etc.). Les propositions qui suivent tissent, à partir de là, un lien entre le corps et le récit dans l'espace urbain.

Avec pour objectif de mettre l'accent sur l'importance du lieu dans l'expérience du quotidien, mais aussi sur les réciprocity indéniables qui constituent tout territoire – notamment entre l'espace et ceux qui l'investissent –, Laurence Jutras présente ici la méthode de l'« entrevue marchée ». Ces entrevues, réalisées sur le site et en mouvement, permettent, à travers la mise en récit des expériences ordinaires d'un quartier, de dégager « les attitudes, les savoirs, les émotions, les souvenirs, les anticipations qui informent ces pratiques et l'expérience générale qui est faite de ce contexte ».

Cette proposition entre en dialogue avec l'esquisse de production d'un outil créatif de recherche mise en œuvre en binôme par Laurence Jutras et Noé Klein.

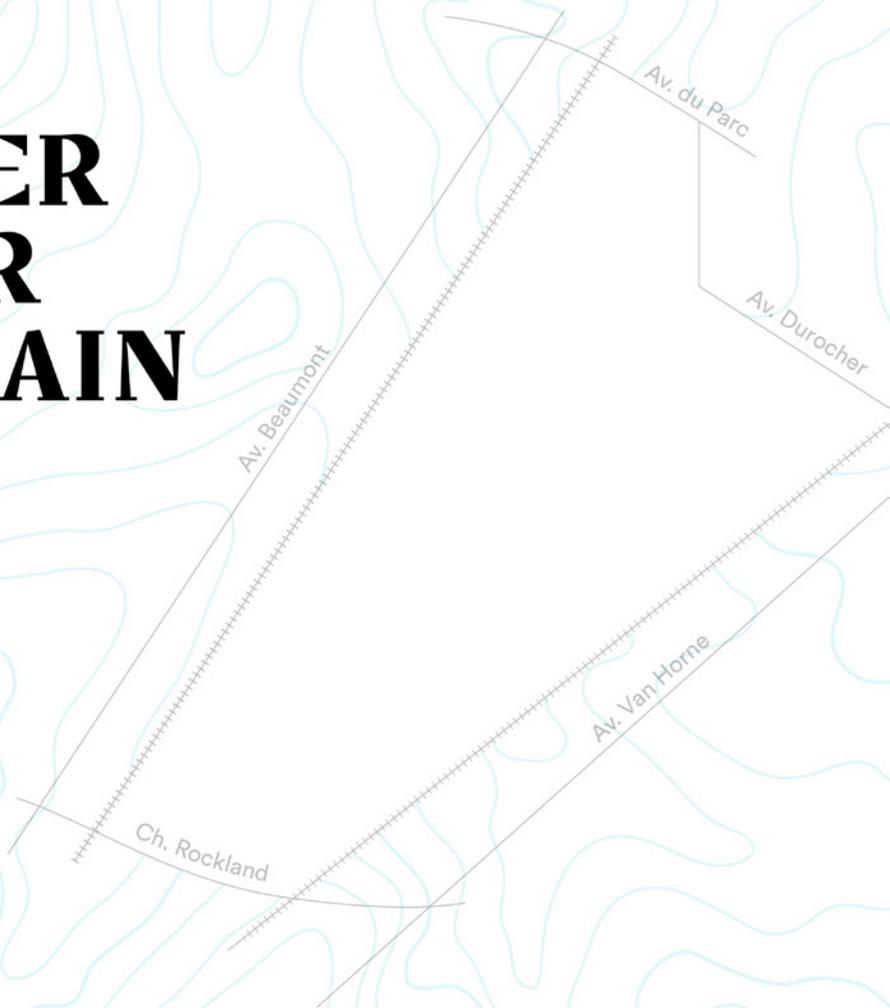
Sensibles aux inquiétudes des intervenants lors des événements du Forum et du Symposium quant aux impacts socioéconomiques de l'implantation du futur Campus dans le quartier de Parc-Extension, les deux étudiants se sont en effet questionnés sur la dimension affective de la vie dans le quartier. Ils posent ici la question de savoir si le sentiment d'appartenance peut être cartographié.

Julie Deslandes Leduc et Valérie Rioux ont, quant à elles, conçu un outil créatif de recherche capable de saisir la « chorégraphie quotidienne des mouvements et des usages » d'un espace public donné. L'arrivée du futur Campus va en effet restructurer certains paramètres caractéristiques des quartiers limitrophes à l'ancienne gare de triage d'Outremont, dont Parc-Extension. La recherche des deux étudiantes s'est concentrée sur les environs de la station de métro Acadie – puisque cette dernière constitue actuellement le seul passage prévu, à travers une passerelle, reliant le futur campus au quartier de Parc-Extension.

Cette perspective phénoménologique du corps dans la ville en pleine gentrification constitue également le point de départ de la recherche postdoctorale de Sofia Eliza Bouratsis qui propose d'examiner les rapports charnels, ressentis, perceptifs à l'architecture, à l'urbanisme et à la planification. Elle s'intéresse plus précisément aux frontières symboliques et affectives qui s'instituent dans l'environnement urbain. Elle propose ainsi un questionnement sur la notion de frontière urbaine, à la fois comme lieu de confrontations et comme lieu qui peut être habité – notamment par la réactivation de performances artistiques.



PENSER CRÉER L'URBAIN

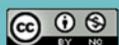


LES ENTREVUES MARCHÉES

Laurence Jutras

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerurbain.ca/pdf/PCU_pdf_16-entrevues_marchees.pdf
Pour citer cet article : Jutras, Laurence, « Les entrevues marchées », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CELAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL.





Dans ce court texte, nous présentons une méthode d'entrevue qui requiert des chercheur.e.s et des répondant.e.s qu'ils se mettent en mouvement et s'exposent aux multiples stimulations sensorielles de l'environnement parcouru : l'entrevue marchée.

Le principe de l'entrevue marchée est simple : le-la chercheur.e interviewe un.e répondant.e tout en marchant avec lui ou elle dans un environnement qui est familier à ce.tte dernier.ère. Généralement, les chercheur.e.s qui ont recours à cette méthode désirent mettre en lumière le rôle des lieux dans les expériences du quotidien que vivent les membres d'une communauté, et illustrer la manière dont ces expériences façonnent à leur tour l'environnement (Carpiano, 2009 ; et Kusenbach, 2003). L'entrevue marchée se présente sous plusieurs formats. Elle peut être peu ou pas structurée (Carpiano, 2009) ou encore dirigée (Evans et Jones, 2011). Le-la chercheur.e peut planifier une marche passant par des endroits prédéterminés de sorte à s'assurer que les thèmes centraux de son projet de recherche soient couverts par l'entrevue (Evans et Jones, 2011). Le-la répondant.e peut aussi décider de l'itinéraire. Dans ce cas, le-la chercheur.e accompagne le-la répondant.e lors de ses sorties quotidiennes (Kusenbach, 2003) ou encore lui demande de choisir un parcours traversant des lieux qui revêtent une certaine importance à ses yeux. Nous nous concentrerons ici sur cette forme plus libre de l'entrevue marchée.

Sur le plan théorique, les spécialistes des entrevues marchées refusent toute «ontology of distinct "place"

and "people"» (Scheller et Urry, 2006) et considèrent que les lieux et les gens qui les investissent sont dans une relation de «co-construction». Dans cette perspective, le lieu est à la fois un médium qui structure nos actions et l'un des résultats de ces actions (Anderson, 2004). Plusieurs des spécialistes de la marche-entrevue s'appuient sur les écrits du philosophe Edward S. Casey. Cet auteur, qui allie certains enseignements de la philosophie – plus précisément de la phénoménologie – à la géographie, avance que le rapport qui nous lie à nos milieux de vie est un rapport de «consubstantialité constitutive» (Casey, 2001). Ce qui nous connecte si intimement à nos lieux de vie, c'est le corps (Casey, 2001). Le corps va constamment à la rencontre de lieux et ainsi il les modifie. Les lieux rencontrés, quant à eux, laissent des traces, des impressions dans le corps. Avec le temps, ces impressions se déposent en lui et forment des strates de sens qui orientent le sujet dans ses expériences ultérieures, elles-mêmes situées et génératrices de nouvelles significations. Si l'on mesure bien les implications d'une telle idée, on se rend vite compte que la marche est plus qu'un simple mode de déplacement dans l'espace. Elle est «une activité d'ancrage» pratique, social, perceptif et affectif aux lieux (Thomas, 2007).

Les chercheur.e.s préconisant la méthode de l'entrevue marchée cherchent à tirer parti de cet ancrage que la marche et l'immersion in situ procurent au-la répondant.e pour accéder aux significations et aux pratiques que ce-cette dernier.ère associe à certains lieux. Une telle méthode a donc le potentiel de produire des

données très riches sur la question de la relation des répondant.e.s à leur environnement. Ceux-ci et celles-ci étant stimulé.e.s par les lieux rencontrés durant la marche, ils et elles ont plus de facilité à s'exprimer et à développer sur les différents aspects de leurs expériences que s'ils et elles étaient stationnaires. Cela est valable à un tel point que les propos des répondant.e.s devancent bien souvent les questions des chercheur.e.s (Evans et Jones, 2011).

L'entrevue marchée peut éclairer certains aspects de l'expérience vécue que l'observation ou l'entrevue conventionnelle laissent dans l'ombre parce qu'ils sont visuellement insaisissables ou de nature pré-réflexive (Kusenbach, 2003). Dans son article «Street phenomenology: the "Go-Along" as ethnographic research tool», la sociologue Margarethe Kusenbach



perception que les répondant.e.s ont de leur propre localisation dans cet ordre; (5) les «domaines sociaux», soit les patterns d'interaction propres à certains lieux, les effets structurants des lieux sur les formes parfois très subtiles de l'interaction.

En outre, la «promenade-entrevue», est susceptible de subvertir les relations de pouvoir qui s'instituent habituellement entre l'intervieweur.e et l'interviewé.e. Le fait que l'entretien soit situé dans un terrain bien connu du-de la répondant.e crée les conditions favorables afin que s'établissent entre celui-ci ou celle-ci et le-la chercheur.e des interactions plus fluides, qui s'apparentent plus à un dialogue qu'à un interrogatoire (Brown et Durrheim, 2009). Le-la répondant.e devient alors un.e participant.e actif.ve à l'entrevue, il-elle n'est plus un simple sujet duquel le-la spécialiste soutire des informations. Le climat de réciprocité qui s'installe lors de l'entrevue marchée peut contribuer à réduire la pression de «devoir» donner de «bonnes» réponses que le-la répondant.e ressent parfois lors d'entrevues non mobiles et plus formelles (Evans et Jones, 2011). Cette méthode peut aussi générer de l'empowerment ou une certaine fierté chez le-la répondant.e en lui donnant l'occasion de prendre le rôle de guide du-de la chercheur.e. Elle peut s'avérer particulièrement intéressante pour les chercheur.e-s qui travaillent avec des populations marginalisées, qui, trop souvent, sont réduites à de simples objets d'étude sans grand pouvoir d'action sur le cours des recherches (Carpiano, 2009).

Nous en venons maintenant aux limites de l'entrevue marchée. D'abord, ce type d'entrevue exclut ou contraint grandement la participation des personnes à mobilité réduite (Evans et Jones, 2011). Ensuite, cette méthode est beaucoup plus sensible à certains éléments que l'entrevue conventionnelle (Carpiano, 2009). En effet, des conditions météorologiques défavorables



(2003) identifie cinq perspectives que cette méthode est plus à même de dévoiler que l'entrevue conventionnelle ou l'observation: (1) le cadre perceptuel des répondant.e.s, soit les sensibilités, les émotions, les valeurs, les goûts, les savoirs, les expériences du passé qui conditionnent la perception qu'ils ou elles ont de l'environnement; (2) les pratiques spatiales, soit le type, l'intensité et la charge symbolique caractérisant l'engagement des répondant.e.s dans leur milieu; (3) les biographies ou, plus précisément, les liens entre les lieux et les histoires de vie; (4) l'architecture sociale d'une communauté, soit l'ordre des connexions et des hiérarchies qui lient les membres de cette communauté, la matérialisation de cet ordre dans l'espace et la



(pluie, froid, neige, vent, etc.) risquent d'écourter ou d'altérer le déroulement de l'entrevue marchée. Aussi, l'heure à laquelle a lieu la marche-entrevue influe sensiblement sur le cours de celle-ci, le niveau d'animation d'un quartier n'étant pas le même à tous les moments du jour et de la nuit. En outre, conduire des entrevues mobiles et extérieures suscite tout un lot de défis techniques, car il n'est pas aisé pour le-la chercheur.e de simultanément porter attention à l'environnement, entretenir la conversation, rester à l'écoute du-de la répondant.e, marcher et consigner ou enregistrer les informations transmises lors de l'entrevue. Pour terminer, la méthode de l'entrevue marchée ou en mouvement ne sied pas à tous les terrains. Par exemple, elle n'est pas adaptée à l'étude d'activités stationnaires ou encore d'activités qui rendent difficile ou impossible la conversation (des sports physiquement exigeants ou des rituels silencieux, par exemple) (Kusenbach, 2003).

Pour conclure, la technique de l'entrevue marchée mériterait plus d'attention en sciences sociales puisqu'elle permet à la fois d'étudier in situ des pratiques enchâssées dans un contexte géographique donné et de lever le voile sur les attitudes, les savoirs, les émotions, les souvenirs, les anticipations qui informent ces pratiques et l'expérience générale qui est faite de ce contexte.

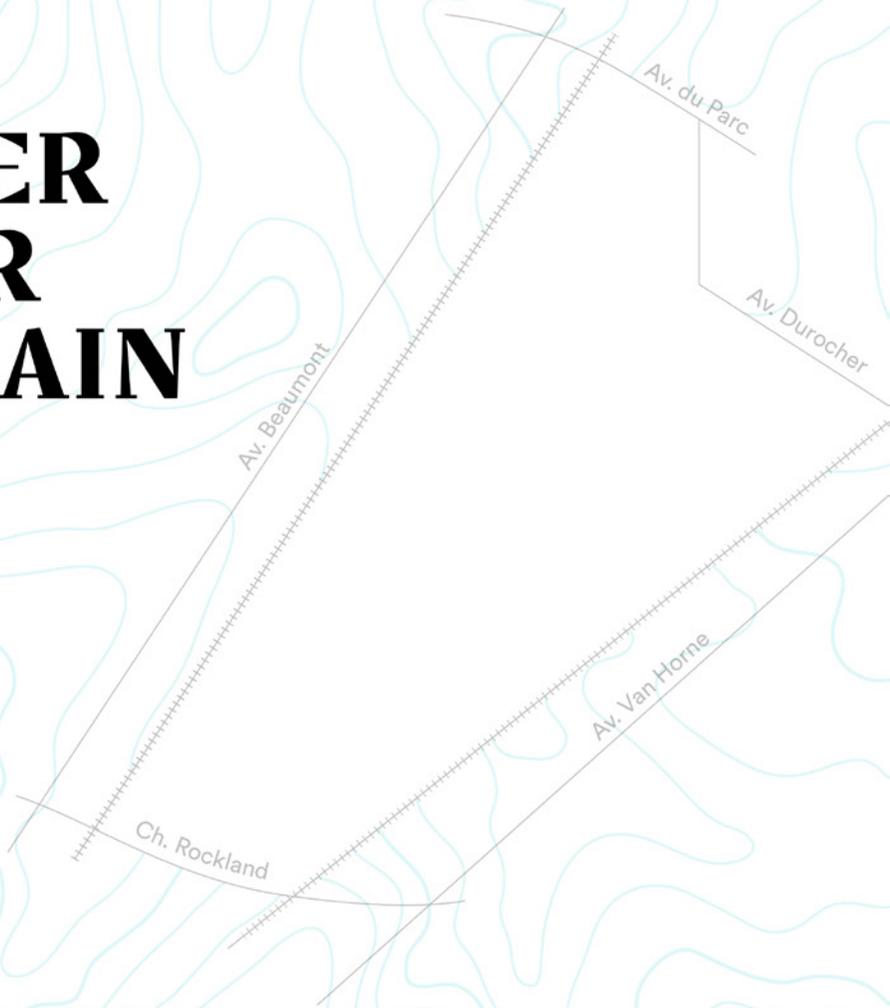
Laurence Jutras
Maîtrise de Sociologie
Université du Québec à Montréal, CÉLAT

Bibliographie

- Anderson, Jon (2004), «Talking Whilst Walking A Geographical Archaeology of Knowledge», *Area*, vol. 36, no. 3, p.254-261.
- Brown, Lyndsay et Kevin Durrheim (2009), «Different Kinds of Knowing: Generating Qualitative Data Through Mobile Interviewing», *Qualitative Inquiry*, vol. 15, no. 5, p.911-930.
- Casey, Edward S. (2001), «Between Geography and Philosophy: What Does It Mean to Be in the Place-World?», *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 91, no. 4, p.683-693.
- Carpiano, Richard M. (2009), «Come take a walk with me: The "Go-Along" interview as a novel method for studying the implications of place for health and well-being», *Health & Place*, vol. 15, p.263-272.
- Evans, James et Phil Jones (2011), «The walking interview: Methodology, mobility and place», *Applied Geography*, no. 31, p.849-858.
- Hall, Tom (2009), «Footwork: moving and knowinf in local space(s)», *Qualitative Research*, vol. 9, no.5, p.571-585.
- Kusenbach, Margarethe (2003), «Street phenomenology: the go-along as ethnographic research tool», *Ethnography*, vol. 4, no. 3, p.455-485.
- Thomas, Rachel (2007), «La marche en ville. Une histoire de sens», *L'Espace géographique*, tome 36, p.15-26.
- Scheller, Mimi et John Urry (2006), «The new mobilities paradigm», *Environment and Planning*, vol. 38, p.207-226.



PENSER CRÉER L'URBAIN



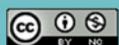
PEUT-ON CARTOGRAPHIER DES SENTIMENTS?

Retour critique sur une tentative de cartographie
du sentiment d'appartenance

Laurence Jutras, Noé Klein

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_17-cartographier_sentiments.pdf
Pour citer cet article : Jutras, Laurence, Klein, Noé, « Peut-on cartographier des sentiments ? Retour critique sur une tentative de cartographie du sentiment d'appartenance », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





Souhaitant contribuer aux discussions et débats portant sur les impacts de la construction du futur campus MIL sur le tissu urbain environnant, nous nous sommes intéressé.e.s – dans le cadre d'un cours de méthodologie de recherche dans l'espace urbain – au quartier de Parc-Extension et à la manière dont ses résident.e.s s'y attachent émotionnellement. En effet, à la suite du Forum citoyen «Du terrain vague au campus urbain intégré», il se trouvait que la plupart des préoccupations des acteur.rice.s et intervenant.e.s se sont orientées autour des impacts qu'aurait l'implantation du Campus sur ce quartier à différents niveaux, tels que l'emploi, le logement, l'accès physique et économique au Campus, etc. Ces impacts possibles sur le quartier laissaient penser que les résident.e.s se trouvaient, d'une certaine manière, dépossédés de «leur» quartier. Pour ces raisons, nous avons décidé de nous intéresser à ce *qui liait* les résident.e.s à leur quartier. Cette thématique présente dans les réflexions et préoccupations des participant.e.s lors du Forum, ne fut pas abordée frontalement. Nous nous sommes alors questionnés sur la dimension affective de la vie dans ce quartier.

Comment cerner l'affectif ?

Notre projet s'est alors vu confronté au problème de l'étude de la dimension affective du lien entre les résident.e.s et leur quartier. Afin de clarifier cette dimension dans notre recherche, nous avons convenu d'une compréhension de l'affectif comme étant la relation individualisée et personnifiée avec le quartier, affectant alors la manière dont celui-ci est perçu par le résident.e. Pour spécifier notre objet d'étude, nous comptons saisir cette dimension affective à travers la notion de «sentiment d'appartenance».

Le sentiment d'appartenance au quartier

La notion de sentiment d'appartenance au quartier est comprise ici comme une caractérisation particulière du lien affectif entre un résident et son quartier. Nous avons défini le sentiment d'appartenance en nous basant d'une part sur la conception d'Antonsich



(Antonsich, 2010, p. 644-659), le comprenant comme le sentiment intime et personnel d'être «chez soi» dans un quartier. Afin de rendre ce concept plus opérationnel, nous avons établi trois aspects différents se rapportant au sentiment d'appartenance à partir des distinctions émises par Jean et Lewicka (Jean, 2016, p. 1-17; Lewicka, 2011, p. 207-230).

D'abord la dimension physique qui renvoie aux connexions émotionnelles avec le quartier, suscitées par l'aménagement particulier de l'environnement physique et spatial. Ensuite la dimension sociale qui se rapporte aux sociabilités de proximité qui se déploient dans le quartier, notamment le positionnement des résident.e.s dans le réseau des relations sociales qui sont ancrées dans le quartier. Et enfin, la dimension symbolique qui fait référence aux attaches intangibles au quartier, telles que des sensations, des ambiances, des atmosphères, des souvenirs, des images éveillées par certains lieux.

Projet de cartographie

L'objectif de notre recherche étant de mettre en évidence le quartier Parc-Extension tel qu'il est perçu, ressenti et vécu par ses résident.e.s et de révéler les lieux qui revêtent pour elles et eux d'une importance particulière au niveau affectif grâce à une cartographie des expressions de leur sentiment d'appartenance. En

présentant le sentiment d'appartenance sur une carte, nous espérons contraster l'image intérieure et subjective que les résident.e.s se font de leur quartier avec une représentation dite objective et rationnelle de celui-ci, matérialisée par la carte officielle.

Nous avons prévu de croiser deux méthodes de collecte de données: l'entrevue marchée et la documentation visuelle. D'abord, nous voulions demander aux participant.e.s de nous guider, lors d'une courte marche, vers un lieu du quartier auquel ils-elles se sentent attaché.e.s et, chemin faisant, de les interroger sur la signification particulière de ce lieu. Nous postulions que la marche, en plus de rendre l'entrevue plus décontractée, allait offrir un ancrage spatial facilitant l'expression des affects enracinés dans les lieux visités. Ensuite, pour faciliter la restitution des informations collectées et pour les rendre accessibles à autrui en un coup d'œil, nous avons prévu d'accompagner les récits des personnes rencontrées de photographies (prises par nous-mêmes) des lieux qu'elles nous auraient fait visiter et de ceux qui nous auraient marqué en tant que chercheurs.

Difficultés rencontrées lors du terrain

Toutes les personnes que nous avons sollicitées ayant décliné notre proposition, nous n'avons pas réussi à réaliser d'entrevues marchées sur notre terrain. Nous



avons alors décidé de réaliser des entrevues « stationnaires » et spontanées avec des personnes croisées aléatoirement dans les rues de Parc-Extension. Les questions que nous leur posions s'apparentaient à celle-ci : « À quel lieu du quartier vous sentez-vous attaché ? »

Nous partions sur le terrain avec l'idée d'interroger des personnes au hasard, mais nous les sélectionnions en réalité selon des critères implicites, qui auraient dû être mis au clair dès le départ. Par exemple, nous avons évité d'interroger les personnes portant des sacs de provisions ou étant accompagnées par des enfants, car nous supposons qu'elles étaient trop prises par leurs courses ou leurs activités familiales pour prendre le temps de nous parler.

Nous avons prévu de n'interroger que les résident.e.s du quartier. Une fois sur le terrain, nous avons décidé d'intégrer à notre échantillon les témoignages de trois personnes qui n'habitaient plus dans le quartier, mais qui y ont résidé longtemps, qui y reviennent souvent et qui ont accepté de nous parler.

Nous avons souvent dû répéter nos « bonjours » et nous rapprocher significativement des personnes croisées afin qu'elles comprennent que nous nous adressions à elles. Il se peut donc que notre manière de « saluer » les gens ne fût pas assez affirmative. Parfois, nous avons senti que les individus que nous rencontrions étaient un peu suspicieux ou interrogatifs à notre égard. Nous n'avions peut-être pas une approche qui mettait d'emblée les gens en confiance. De plus, nos caractères n'étant pas des plus extravertis, nous n'étions pas à l'aise pour interpeller qui que ce soit dans la rue.

La plupart des entrevues effectuées se sont déroulées en anglais. Comme ce n'est pas une langue que nous parlons avec facilité, nous avons été quelque peu limités dans notre capacité à poser des questions pertinentes, à nous faire comprendre et à discuter avec les répondant.e.s.

Enfin, nous avons eu tendance à focaliser nos entrevues autour de l'identification d'un lieu qui serait important pour le-la résident.e. Il aurait peut-être fallu que nous insistions moins sur cet aspect pour nous adapter davantage à la narration de l'interrogé.e.



Limites méthodologiques et théoriques

Lors de la production de la cartographie, nous avons pris conscience de quelques autres limites de notre projet, qui signalaient une certaine inadéquation entre notre objectif de recherche, nos méthodes et le médium choisi pour rendre compte de nos résultats.

La carte que nous avons mise au point peut être visionnée à cette adresse: https://prezi.com/im9wcnbcgn-bc_/zoom-sur-parc-extension/

Le format des entrevues, très brèves comparativement aux entrevues marchées prévues initialement, a eu un impact sur la nature des données collectées. Le caractère expéditif et inattendu des entrevues n'a pas permis d'instaurer des conditions dans lesquelles les répondant.e.s se seraient senti.e.s à l'aise pour nous faire part de leur engagement émotif envers le quartier. Pour parvenir à transmettre visuellement un sentiment, il nous aurait fallu récolter plus d'informations sensibles que celles obtenues par ces entrevues-éclair.

Une fois élaborée, notre cartographie du sentiment d'appartenance au quartier s'est montrée plus adaptée à montrer le lien entre ce que disait la personne interrogée et sa situation géographique, qu'à rendre compte de manière nuancée de ses attaches émotionnelles au quartier. La codification du sentiment d'appartenance par de petits triangles de couleurs nous a semblé réduire de manière excessive la complexité des discours

des résident.e.s et la diversité de leurs perspectives sur le quartier. De plus notre carte ne parvenait pas à rendre compte du degré d'attachement au quartier des personnes rencontrées. Cela nous a questionnés quant à la pertinence et à la faisabilité de la transposition de récits (et d'affects) sur quelque chose d'aussi froid et désincarné qu'une carte géographique.

Laurence Jutras

Maîtrise de Sociologie
Université du Québec à Montréal, CÉLAT

Noé Klein

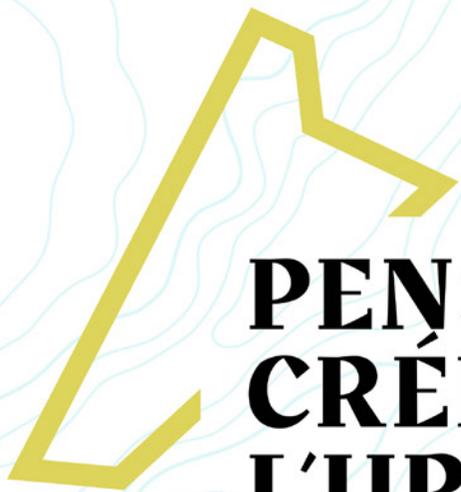
Maîtrise de Sociologie
Université du Québec à Montréal

Bibliographie

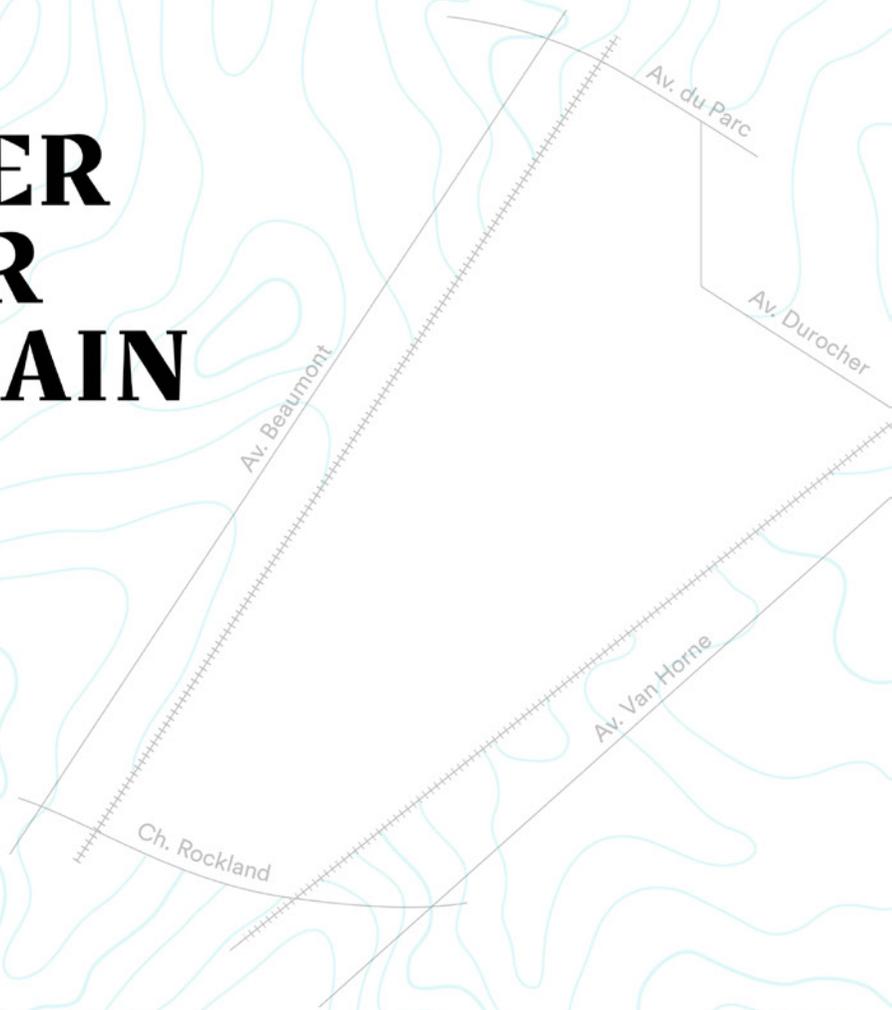
Antonsich, Marco (2010), « Searching for Belonging – An Analytical Framework », *Geography Compass*, vol. 4, no.6, p.644-659.

Jean, Sandrine (2016), « Neighbourhood attachment revisited : Middle-class families in the Montreal metropolitan region », *Urban Studies*, 2016, vol. 53, no. 12, p.1-17.

Lewicka, Maria (2011), « Place attachment : How far have we come in the last 40 years ? », *Journal of Environmental Psychology*, vol. 31, p. 207-230.



PENSER CRÉER L'URBAIN



Observation du métro Acadie à Parc-Extension

MOUVEMENTS ET FRÉQUENTATIONS D'UNE STATION DE MÉTRO

Julie Deslandes Leduc, Valérie Rioux

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_18-Cartographie_usages.pdf

Pour citer cet article : Deslandes Leduc, Julie, Rioux, Valérie, « Cartographie des usages de la station Acadie », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.

www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL



L'ancienne gare de triage, située au sud du quartier de Parc-Extension et au nord d'Outremont, deviendra, d'ici 2019, le lieu d'études de plusieurs milliers d'étudiant.e.s en raison de l'implantation du nouveau campus MIL de l'Université de Montréal qui entend faire de ce présent terrain vague son nouveau «Complexe des sciences», arguant un manque de place criant au campus de la Montagne. Selon les informations mises à disposition de ceux et celles qui souhaitent en apprendre davantage sur le projet et ses objectifs, le développement du campus urbain MIL, mieux connu sous le nom de «campus Outremont», est pensé en trois axes, soit : l'«harmonie avec le milieu», «l'engagement pour le développement durable» ainsi que «l'excellence en recherche et en enseignement».

Si les axes portant sur le développement durable et l'excellence en recherche nous apparaissent plus évidents en fonction de la nature scientifique des activités qui se dérouleront sur le campus, la matérialisation de la collaboration avec les quartiers avoisinants, plus précisément celui de Parc-Extension qui sera lié au campus par le biais d'une passerelle survolant les rails du Canadien Pacifique, demeure floue. En effet, comment est-ce que des valeurs telles l'innovation et l'excellence peuvent-elles s'arrimer à celle d'une harmonie avec le milieu d'implantation alors que très peu d'attention semble avoir été accordée à ce dernier ?

Certes, la proximité du quartier de Parc-Extension par rapport à la future communauté scientifique du campus stimule l'imaginaire et laisse miroiter l'idée que le rapprochement géographique engendrera forcément des retombées positives pour les résident.e.s. S'imposant comme la figure du progrès, l'Université de Montréal souhaite tendre la main à ceux et celles voulant bien la prendre afin de leur offrir un avenir meilleur. C'est d'ailleurs l'idée qui accompagne la construction d'une passerelle qui va connecter les communautés et permettre une ouverture vers Parc-Extension.

Toutefois, selon cette vision, la relation unissant les acteur.rice.s du campus Outremont et les résident.e.s de Parc-Extension est unidirectionnelle, rendant ainsi les communautés du quartier bénéficiaires des savoirs qui seront générés dans l'enceinte universitaire, mais également d'une mémoire collective ancrée dans les sciences et les nouvelles technologies. Mais qu'en est-il des savoirs des communautés ? Comment envisager un rapport d'enrichissement mutuel pouvant apaiser la relation hiérarchique unissant les deux entités ? Quelles dynamismes préexistent à l'arrivée du futur campus urbain et en quoi l'«harmonie avec le milieu» est-elle dépendante de la prise en compte de ceux-ci ?

Par le biais d'observations faites à la station de métro Acadie, nous avons voulu saisir la chorégraphie quotidienne des corps s'y déroulant afin d'en faire un portrait global et de proposer une catégorisation des usages, des mouvements et des personnes fréquentant le lieu. Le mot portrait prend ici tout son sens ; il ne s'agit pas de postuler outre mesure les bienfaits et méfaits de l'arrivée du campus sur l'occupation de la station de métro Acadie, non plus d'arriver à une analyse sociodémographique des usagers et usagères de la station. Il s'agit plutôt de proposer une image, un portrait, une photographie des usages au quotidien. Notre portrait prend l'allure d'une carte, alliant observations, photographies et sons ambiants, afin de texturer ce quotidien, de définir ce qui le compose, d'observer ce terrain qui sera sous peu investi d'une passerelle et de quelques milliers d'étudiant.e.s et centaines de chercheurs et chercheuses.

Si la station Acadie revêt ici plusieurs identités basées sur l'usage qu'en font les résident.e.s, c'est le caractère quotidien, habituel, routinier qui nous importe. Sous peu, ce lieu changera de visage en changeant d'usagers et d'usagères, et il est possible que les différentes identités qui s'y trouvent demeurent les mêmes ou évoluent. C'est en effet lorsque confrontés aux changements que nous pouvons voir apparaître ce qui se terre dans le quotidien, c'est-à-dire que c'est lorsqu'un événement spécial a lieu que le groupe, pour citer Maurice Halbwachs, prend «conscience avec plus d'intensité de ce qu'il était depuis longtemps [...], que les liens qui le rattachaient au lieu lui [apparaissent] avec plus de netteté au moment où ils allaient se briser».

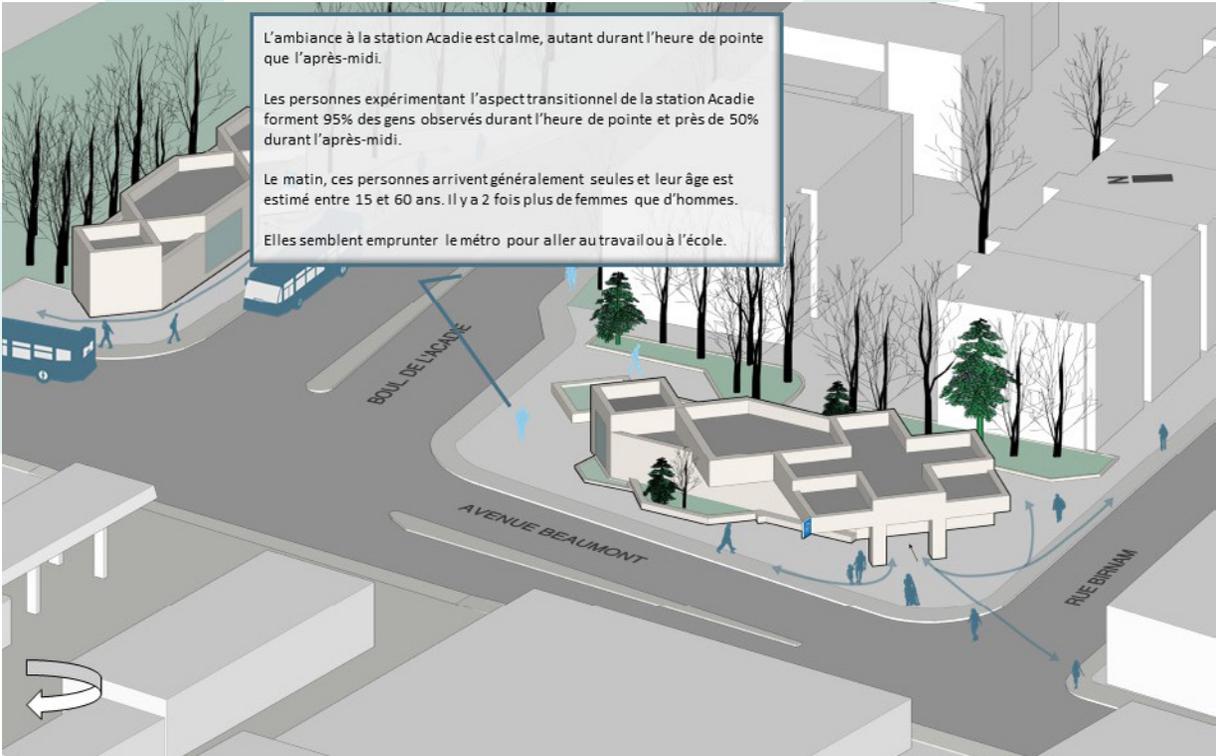
Par les catégories proposées, nous voulons donner à voir la nature des liens existants entre les résident.e.s et la station Acadie, et ce avant l'«événement spécial» décrit par Halbwachs – soit la construction de la passerelle et l'ouverture du futur campus scientifique de l'Université de Montréal.

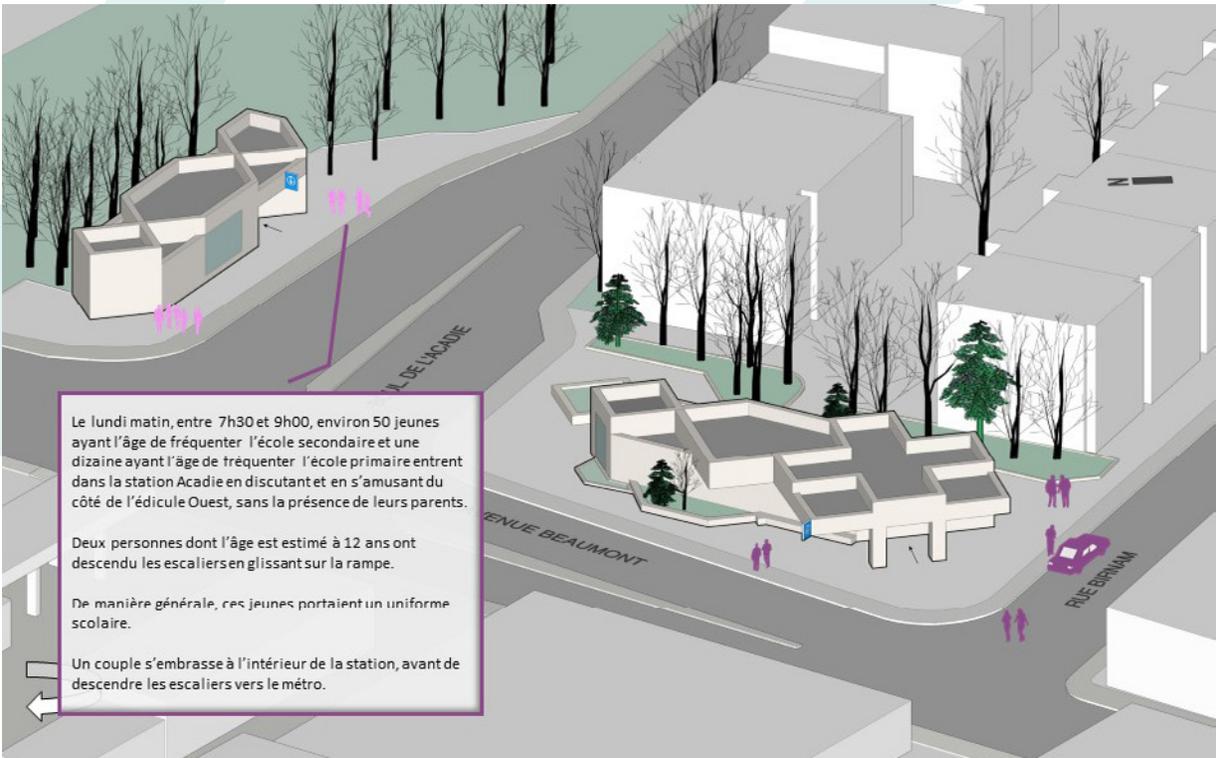
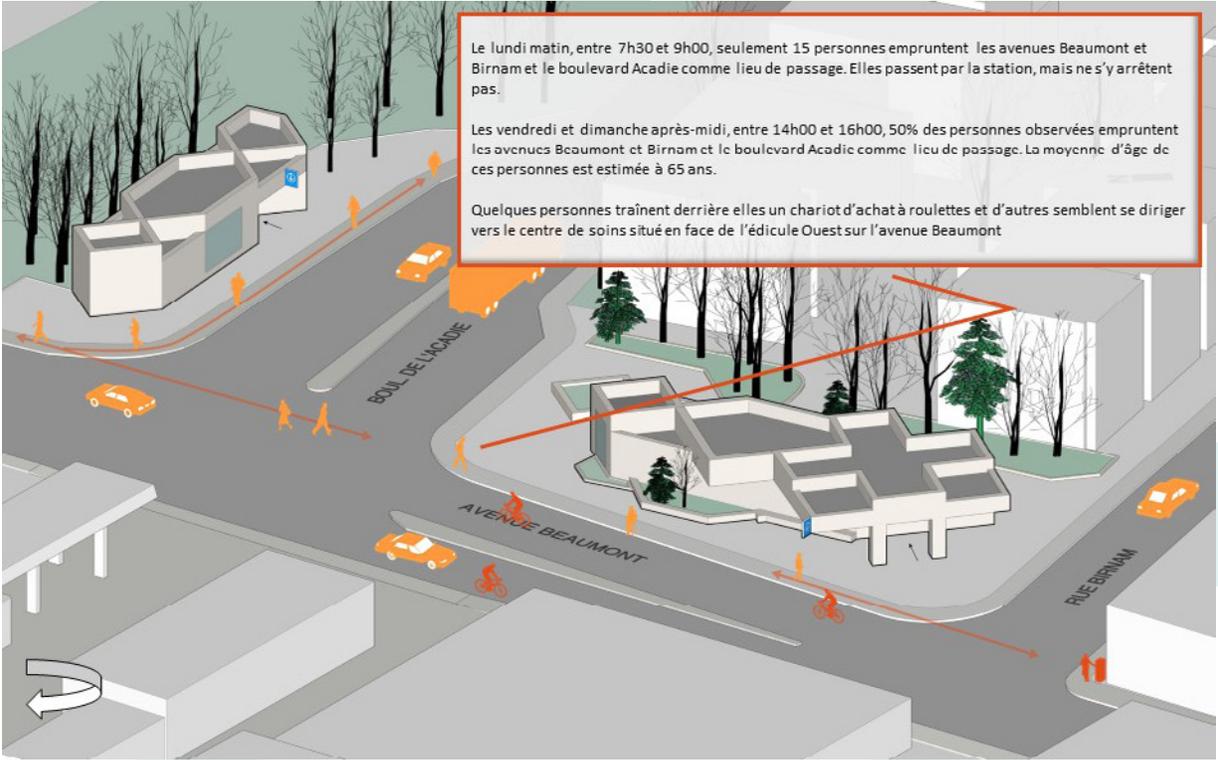
Julie Deslandes Leduc

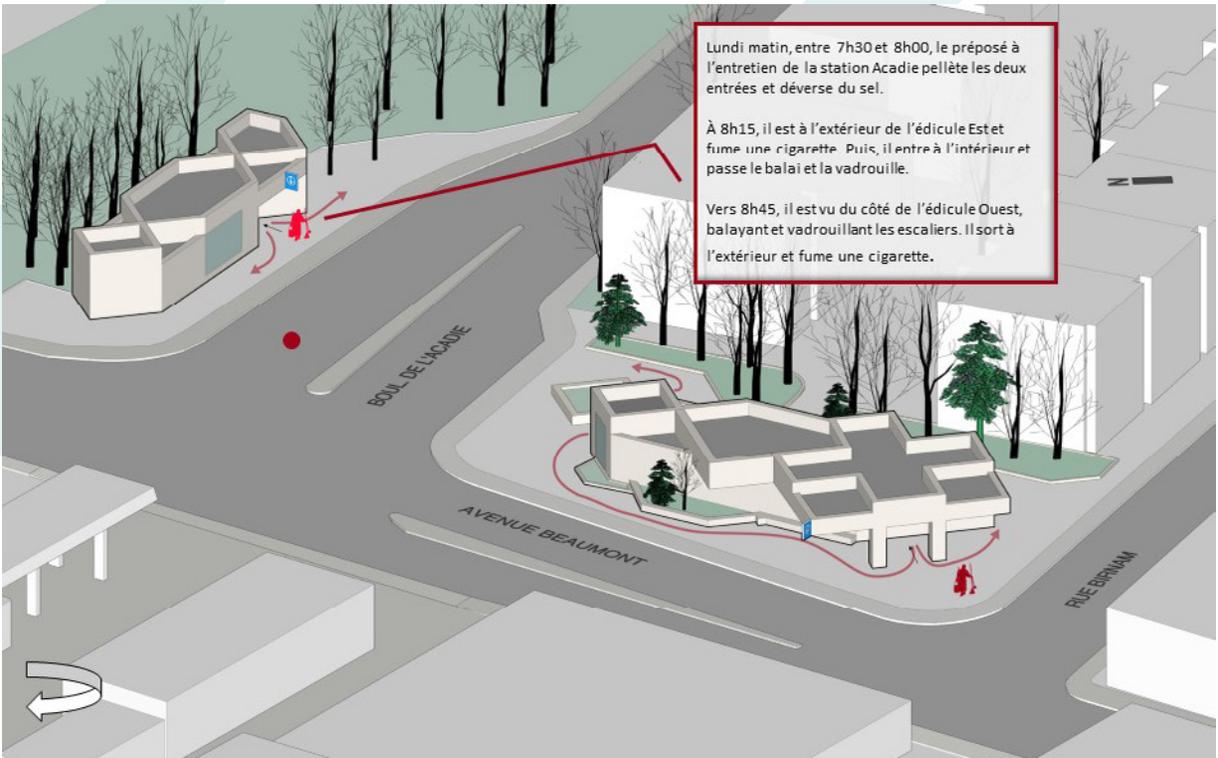
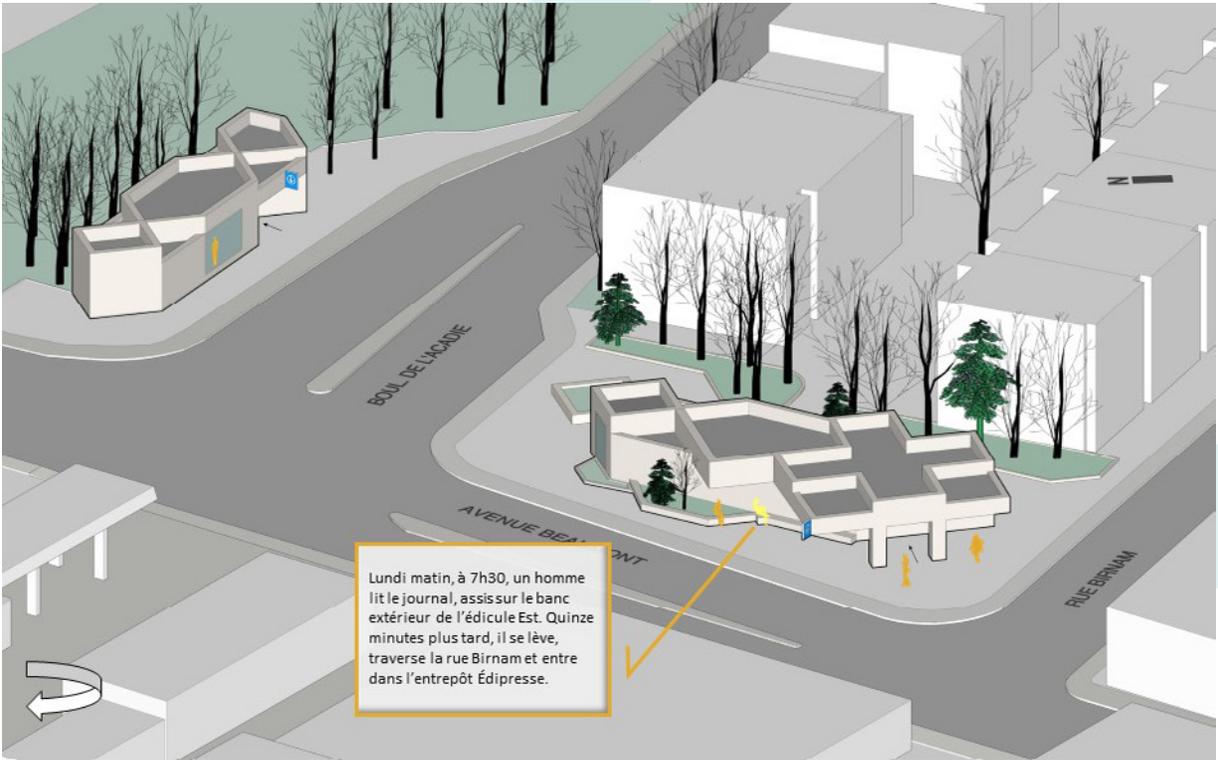
Maîtrise de Sociologie
Université du Québec à Montréal

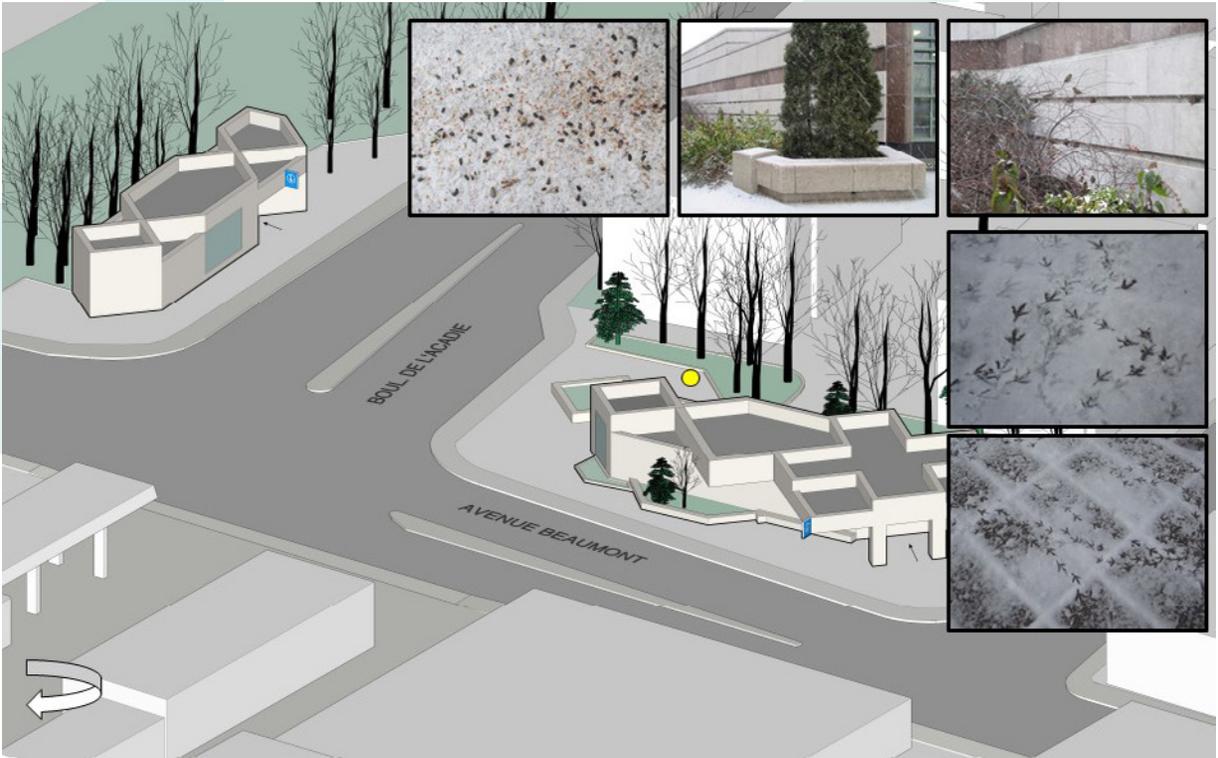
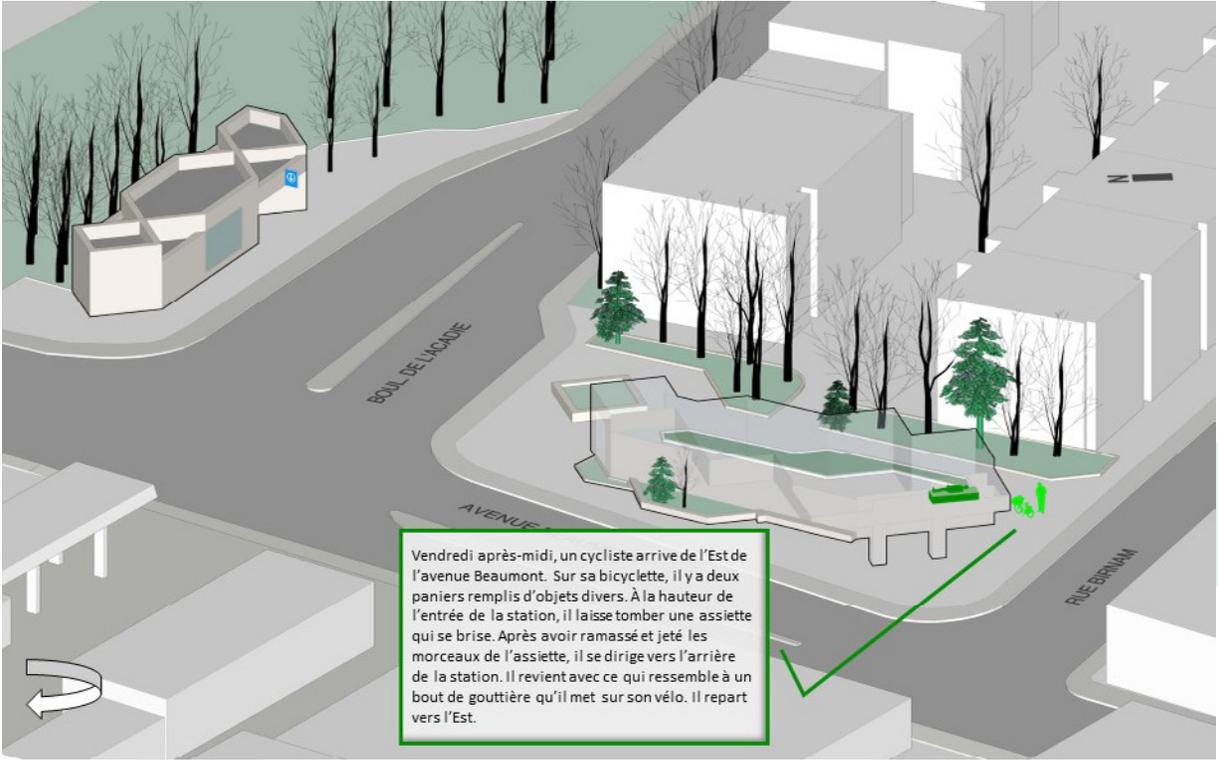
Valérie Rioux

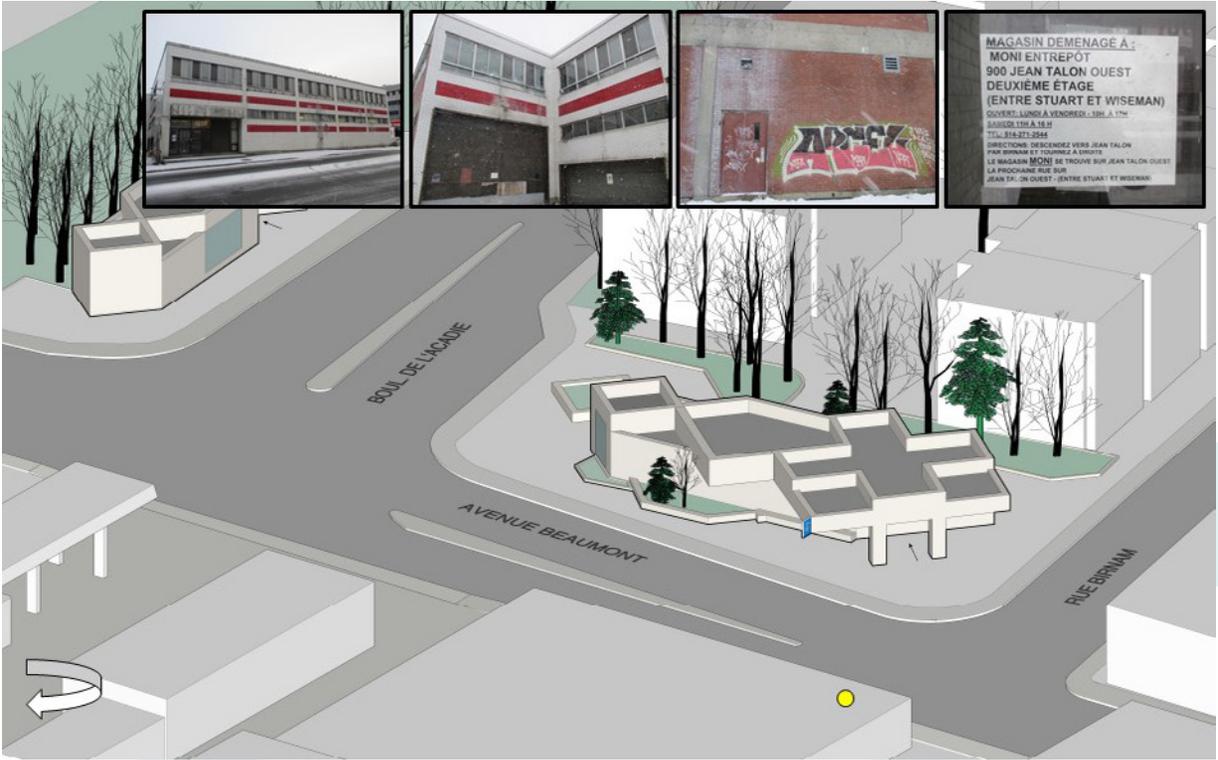
Maîtrise de Sociologie
Université du Québec à Montréal





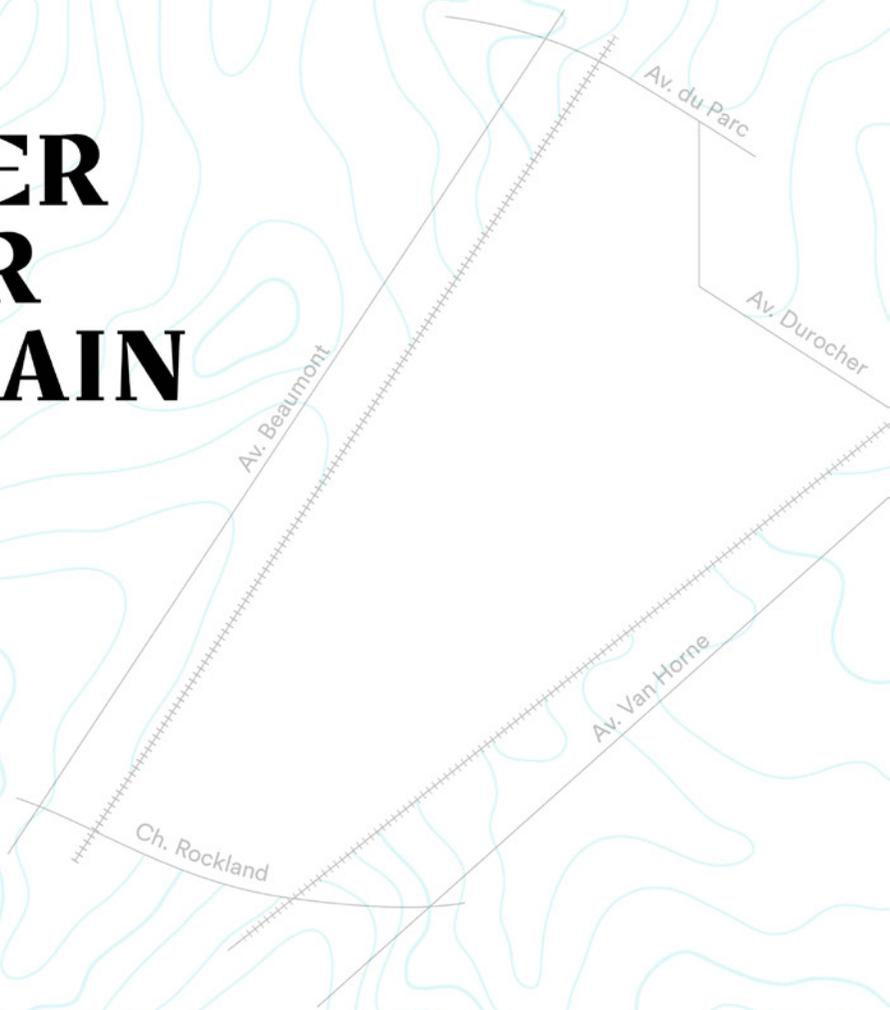








PENSER CRÉER L'URBAIN



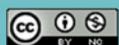
ESTHÉTIQUES DES TRANSFORMATIONS URBAINES

Corporéité et narration

Sofia Eliza Bouratsis

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_19-Corporeite_narration.pdf
Pour citer cet article : Bouratsis, Sofia Eliza (dir.), « Esthétiques des transformations urbaines. Corporéité et narration », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





Dans le cadre du projet «Du terrain vague au campus urbain intégré», j'ai proposé de contribuer à l'élaboration d'une *esthétique sociologique* de l'expérience urbaine en transformation à partir de recherches théoriques et de la réactivation sur le terrain en question de performances artistiques participatives – qui engagent les habitants des quartiers concernés par l'implantation du futur campus MIL. Il s'agit plus précisément d'évoquer ici *le vécu esthétique des altérations de l'espace public à travers sa gentrification*.

Point de départ : un lieu en transition

Le terrain de l'ancienne gare de triage est aujourd'hui un lieu *en transition*, entre la friche urbaine abandonnée – la zone vague et libre, vouée à être détruite – et la vision idéale d'une société inclusive et créative qui va la remplacer à travers le futur campus. Or, cette «zone sauvage» a des histoires et, comme tout espace vague ou libre, elle suscite aussi des imaginaires. C'est *en partie* à partir de ces mémoires et de ces imaginaires que les habitants des quartiers limitrophes du futur campus vont créer de nouveaux modes d'être et d'habiter – ou pas – cet espace futur. Il y a donc implicitement dans ce projet la coexistence de deux anticipations: le deuil d'un espace vide jamais légalement utilisé par les résidents des quartiers limitrophes et le fantasme d'un avenir.

Les villes sont en effet avant tout des *lieux de vie*, des *horizons de sens* (temporel, culturel, politique, etc.)

qui sont toujours investis de manière émotionnelle, imaginaire et fantasmagique. En effet, elles ne sont pas seulement des découpages et des constructions dans l'espace, mais elles sont aussi et surtout des «mondes vécus» au sein desquels les *formes urbaines* sont investies de *formes symboliques* et de projections, tant dans le passé que dans le futur. Une ville doit en effet être considérée avec ses doubles (Brohm, 2003-2004) : comme lieu de mémoire (Freud, 1971) – source de l'*inconscient urbain* – et comme lieu de projection vers l'avenir – à l'origine des fantasmes, des rêves et des *projets urbains*. Elle existe ainsi dans la tension entre son passé – son histoire – dont elle porte les traces, et son *devenir constant*, vers le futur – constitué aussi bien par les horizons imaginaires et fantasmagiques, voir fantastiques ou utopiques, que par les projets en cours de réalisation effective.



La ligne : séparation et lien

Le terrain sur lequel a lieu la construction du futur campus MIL se trouve donc à l'interface qui à la fois sépare et unit trois quartiers: Outremont, Rosemont–La Petite-Patrie et Parc-Extension. Or, l'ancien terrain vague n'est pas le seul lieu qui sera modifié par l'arrivée du futur campus. Les recherches et avis d'experts publiés dans le cadre de *penser créer l'urbain* le confirment à plusieurs niveaux: la gentrification du quartier de Parc-Extension est déjà en cours. Des habitants vont devoir quitter leur quartier en raison de la hausse des prix des loyers, ils seront *déplacés* et une tranche de l'histoire du quartier va progressivement être effacée.



Mais aussi, l'implication et le rapport des habitants des quartiers limitrophes au futur campus dépend également des formes architecturales, urbanistiques – et donc politiques – que va prendre le campus (ouvertures, liens et séparations): parce que l'architecture d'un lieu a un impact réel sur ses usages possibles et parce que tout projet architectural et urbanistique correspond à une vision du monde et des manières de l'habiter, de l'occuper et de le vivre. Or, le projet urbanistique du futur campus dans son état actuel est ouvert vers les quartiers d'Outremont et de Rosemont–La Petite-Patrie; alors qu'il conserve, sans réellement la traverser, la frontière déjà existante entre le terrain et Parc-Extension: les rails du train. Une seule passerelle (étroite) reliera en effet le campus à la station de métro d'Acadie, située dans le quartier de Parc-Extension, mais ce lien est direct vers le métro et non pas vers le quartier.

L'ambitieux projet du nouveau campus est donc en train de naître à l'intersection complexe du nouveau et de l'ancien, du monde universitaire et de la vie quotidienne – qui se déploie déjà dans toute sa complexité dans les quartiers voisins, mais aussi à l'interface de réalités sociologiques très distinctes et dont tout porte à croire qu'elles ne se croiseront pas.

Entre esthétique et sociologie : le cadre théorique

Le vivre-ensemble implique en effet la présence simultanée de dynamiques et de temporalités diverses. Ici: entre le campus et son intégration dans un milieu urbain qui n'est pas étudiant. Cela implique une *superposition de temporalités* (par exemple le rapport entre le travail salarié classique et la formation) et différents *rapports au temps* et donc la *coordination des différentes temporalités* (transports, accès, rythmes). Les temps sociaux sont en effet multiples (Gurvitch, 1969) et entraînent différents rythmes (Lefebvre, 1992, 1996). Ma contribution au projet est ainsi également une *approche esthétique des rythmes urbains*. Le projet de transformation de l'espace urbain, comme transformation permanente et déracinement puis enracinement dans un nouvel espace-temps, implique la création – dans l'idéal harmonieuse – de nouvelles temporalités urbaines et par conséquent de nouvelles narrations de la ville. Ma proposition se situe ainsi à l'interface de ces réalités parallèles et multiples – entre la mémoire du passé et l'attente du futur; entre les temporalités anciennes et les temporalités nouvelles qui vont devoir coexister.

Ma proposition se situe enfin dans le cadre des travaux fondateurs en sciences humaines sur la ville et l'urbain. Deux auteurs classiques ont en effet ouvert, dans des directions différentes, les premières pistes de réflexion qui ont ensuite inspiré la recherche sociologique

concernant les univers urbains: Max Weber (1864-1920), sociologue, et Georg Simmel (1858-1918), philosophe. La ville peut donc être conçue comme organisation politique, économique et administrative (Max Weber, 2014); mais elle peut également être conçue comme imaginaire social et mode de vie (Simmel, 1990, 2013). Mon approche s'inspire de Simmel pour étudier la « sociologie des sens » dans la ville. Dans une perspective esthétique, je cherche en effet à donner toute son importance à la dimension sensorielle des interactions (socialité) et à la fabrication intersubjective des sensorialités en milieu urbain.

J'aborde également les métaphorisations corporelles de la ville. La ville est en effet un organisme vivant qui grandit, change, se modifie en fonction des moments historiques et des interactions sociales, politiques, culturelles, etc. Plusieurs organes de l'anatomie humaine sont ainsi employés pour décrire la ville – son « cœur », son « centre névralgique », ses « artères » et ses « poumons » pour évoquer les parcs, jardins et espaces verts, ou le marché, qui devient Le Ventre de Paris d'après le titre du roman d'Émile Zola. Roland Barthes (1994) et Italo Calvino (2013) ont par ailleurs relevé cette conception de la ville comme être vivant. Dans cette perspective, la métropole postmoderne apparaît comme un univers dépersonnalisé (Simmel, 2013) ou un espace déshumanisé, un lieu dépourvu d'affectivité, qui a perdu sa signification anthropologique, ce qui est à l'origine du terme de « non-lieu » (Marc Augé, 1992).

Enfin, la corporéité dans la ville – le vécu sensible et incarné de la ville – constitue aussi la modalité première des déplacements, des marches quotidiennes ou des « dérives urbaines », des localisations préférentielles et des lieux de rencontre sous toutes leurs formes. Il est donc essentiel de concevoir la ville sous l'angle de l'expérience corporelle (Richard Sennett, 2001), non seulement comme une continuité de sensations physiques dans l'espace urbain, mais aussi comme vécu incarné, sensible, affectif de l'urbain. D'où la nécessité d'examiner les rapports charnels, ressentis, perceptifs à l'architecture, à l'urbanisme et à la planification; mais aussi les frontières symboliques et affectives qui s'inscrivent dans l'environnement urbain dans une perspective phénoménologique du corps dans la ville. La ville comme centralité, comme espace vivant et comme lieu de vie ne pourrait en effet exister sans le mouvement des passants, des habitants, des voyageurs, de tous ces corps en chair et en os qui vivent et font vivre cette

ville – qui incarnent son existence et qui constituent la condition même de toute ville: sans êtres humains la ville devient une ville-fantôme.

L'esthétique et le vivre-ensemble – méthode de recherche

Pour instituer un vivre-ensemble harmonieux et créatif autour et dans le campus d'Outremont, il faut imaginer et *créer des liens, des éléments communs*, des mots, des images – en réalité l'engagement à travers des projets – qui puissent *faire société* et ceci à l'interface du monde universitaire et de la vie quotidienne qui se déroule dans les quartiers limitrophes. La possibilité de construction de ces passerelles-passages et liens a été interrogée à l'occasion des ateliers créatifs mis en place par le Forum des 16 et 17 septembre dont ressort une série de propositions et de suggestions publiées



sur ce site. Les Forum et Symposium organisés par le CELAT, ont en effet été l'occasion de produire une connaissance précise, spécifique, qui peut ensuite être généralisée, tant sur le vécu des mutations urbaines que sur les modalités pratiques et théoriques du vivre-ensemble autour des nouveaux campus universitaires qui se veulent intégrés au tissu urbain. Ma proposition s'inspire des connaissances acquises dans ce cadre.

L'action performative

À travers la réflexion théorique, l'expérience esthétique de la marche *in situ* et des entretiens avec les habitants des trois quartiers, mon projet (actuellement en cours de réalisation) consiste à voir s'il est possible de concevoir les différences comme des seuils communs; les frontières qui séparent les différentes réalités amenées à coexister comme des lignes qui certes tracent des séparations mais peuvent aussi lier et relier, voire, être habitées – par des performances artistiques.

Ce projet est aussi encadré par des échanges théoriques sur leurs sujets de recherche avec quatre professeures dont trois sont directement impliquées dans le projet «Du terrain vague au campus urbain intégré» dès son origine: Magali Uhl (Professeure, Sociologie, Université du Québec à Montréal, Directrice du CÉLAT-UQAM) à propos de la question de l'image comme mode de connaissance; Ève Lamoureux (Professeure, Histoire de l'art, Université du Québec à Montréal, CÉLAT) à propos de l'art engagé et de la création artistique comme acte politique; Carole Levesque (Professeure, École de Design, Université du Québec à Montréal, CÉLAT) à propos des terrains vagues et de la marche comme méthode de recherche; et Constanza Camelo-Suarez (artiste, commissaire indépendante et Professeure en arts interdisciplinaires à l'Université du Québec à Chicoutimi, CELAT) sur la performance comme pratique et sur la notion de «déplacement circonstanciel».

En réalisant des performances dans le cadre d'une recherche universitaire qui se veut ouverte à la société il y a un risque: celui d'instrumentaliser l'art à des fins théoriques ou sociales. Or, il n'est pas question ici d'*aliéner le travail des artistes* en leur demandant de «s'inspirer» de la problématique étudiée pour créer des œuvres qui ont quelque chose à dire sur le projet, il ne s'agit pas non plus de mobiliser l'art pour illustrer un problème social. Ce sont ces raisons qui expliquent ma position de choisir dans les collections de musées et d'institutions culturelles des œuvres protocolaires qui concernent les questions évoquées ci-dessus et de les réactiver. Des performances ou des exercices artistiques, qui sont déjà insérés dans l'histoire de l'art, qui demandaient la participation du public dès leur conception et qui ont été conçus de manière à pouvoir être réactivées en plusieurs lieux.



Il s'agit donc de réactiver certaines performances dans l'espace public, à l'aide d'artistes et avec la participation des résidents des quartiers sur le terrain en transition – maintenant devenu chantier – et sur ses frontières et de les photographier. Un petit livre sera créé à la fin de ce projet, restitution des échanges avec les quatre chercheuses impliquées dans cette recherche postdoctorale, ainsi qu'avec les habitants des quartiers; mais aussi récit photographique de cette expérience d'*habitation symbolique par l'art de l'espace en transition qu'est le chantier et des frontières qui à la fois l'unissent et le séparent de ses voisins*.

Sofia Eliza Bouratsis

Post-doctorante, Université du Québec à Montréal, CÉLAT
PhD en Arts et Sciences de l'Art, mention esthétique
Université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne

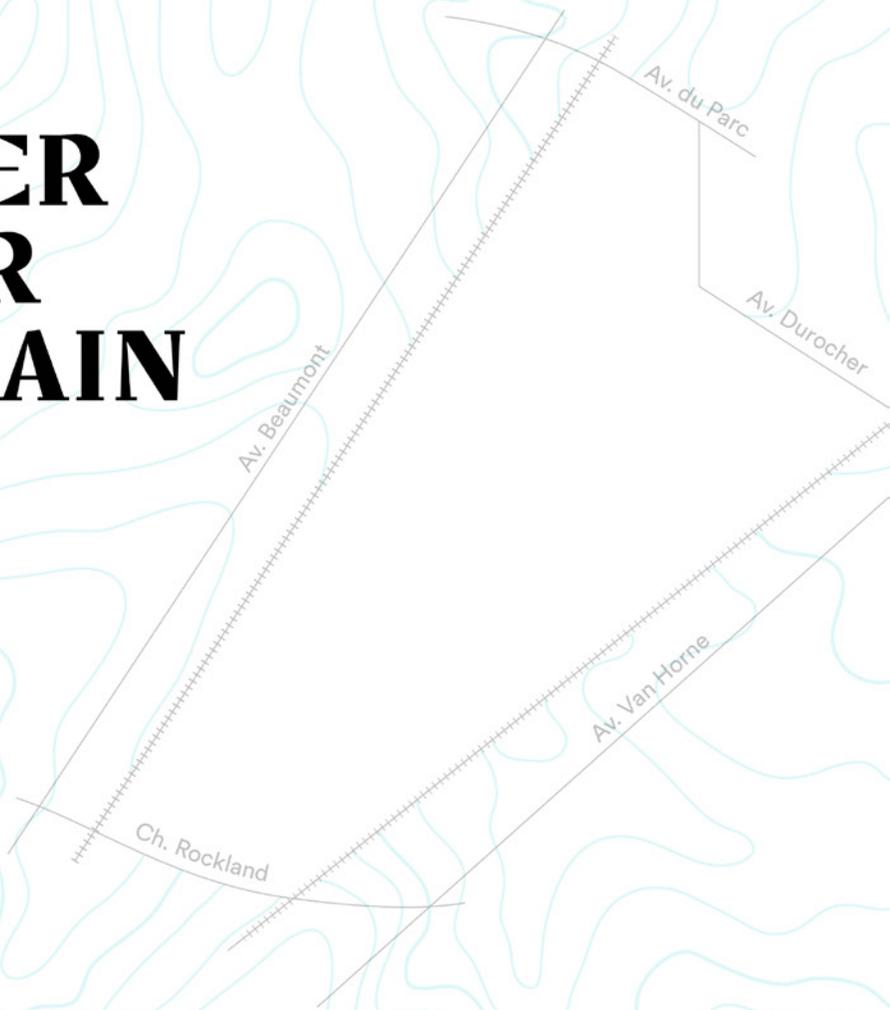


Bibliographie

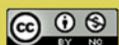
- Augé, Marc (1992), *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Éditions du Seuil, 1992.
- Barthes, Roland (1994), « Sémiologie et urbanisme », in Roland Barthes, *Œuvres complètes*, t. II (1966-1973). Paris : Seuil.
- Brohm, Jean-Marie (2003-2004), « L'invisible des villes et les villes invisibles », Paris : *Présentaine*, n° 16/17 (« Villes »).
- Calvino, Italo (2013), *Les villes invisibles*. Paris : Gallimard, « Folio ».
- Freud, Sigmund (1971), *Malaise dans la civilisation*. Paris : PUF, « Bibliothèque de psychanalyse ».
- Gurvitch, Georges (1969), « La multiplicité des temps sociaux », in *La vocation actuelle de la sociologie*, tome II : Antécédents et perspectives. Paris : PUF.
- Lamoureux, Ève (2009), *Art et Politique : Nouvelles Formes d'engagement artistique au Québec*. Montréal : Éditions Écosociété.
- Lefebvre, Henri (1992), *Éléments de Rythmanalyse : Introduction à la connaissance des Rythmes*. Paris : Syllepse.
- Lefebvre, Henri, Eleonore Kofman, and Elizabeth Lebas (1996), *Writings on Cities*. Cambridge, Mass, USA : Blackwell Publishers.
- Levesque, Carole (à venir), *Because there should always be enough room to walk with, to go where you don't need to be, or to detour through a vague urban*. Zurich : Verlag Scheidegger & Spiess AG.
- Richard Sennett (2001), *La Chair et la pierre le corps et la ville dans la civilisation occidentale*. Paris : Éditions de la Passion.
- Simmel, Georg (1990), *Philosophie de la modernité II*. Paris : Payot, « Critique de la politique ».
- Simmel, Georg (2013), *Les grandes villes et la vie de l'esprit. Suivi de Sociologie des sens*
- Uhl, Magali (2016), « La narration visuelle, une pensée en présence. Propositions pour une introduction alternative des images en sociologie », in *Revue des sciences sociales*, n° 54/2015.
- Weber Max (2014), *La ville*. Paris : La Découverte, « Politique et sociétés ».



PENSER CRÉER L'URBAIN



EXPÉRIMENTATIONS VISUELLES





Mobiliser l'image comme méthode de connaissance et d'action

Une sélection d'images de la recherche en train de se faire, notamment lors des événements du Forum citoyen et du Symposium interdisciplinaire et international, mais aussi la mise en images des réflexions générées par les différentes méthodes de recherche qui ont présidées à l'écriture du projet de recherche et ont été développées auprès des étudiants lors des cours-ateliers, sont présentées ici comme autant de mises en récit possibles. Ces interprétations visuelles des problématiques centrales du projet sont, comme toute image, ouvertes à l'interprétation. Il n'a donc pas seulement été question d'élaborer un savoir sur les images du chantier et de ses quartiers limitrophes, mais, aussi, de produire un savoir qui puisse compter avec les images, les rendant ainsi partenaires de la recherche en cours et productrices de formes de connaissance spécifiques.

Né à l'interface de la médiation culturelle, du design social, de l'architecture et de l'urbanisme; et mobilisant à la fois des méthodes de recherche-création et des études théoriques, le projet «Du terrain vague au

campus urbain intégré» a abouti aussi bien à l'élaboration de réflexions critiques et prospectives qu'à la création d'images de types divers. Portraits filmés ou dessinés des résidents des quartiers limitrophes au futur campus, propositions de cartographies possibles, photographie documentaire ou artistique, films ou stop-motion, etc., les propositions visuelles présentées ci-dessous ont en effet été conçues et réalisées dans le cadre de ce projet de recherche pluridisciplinaire et créatif.

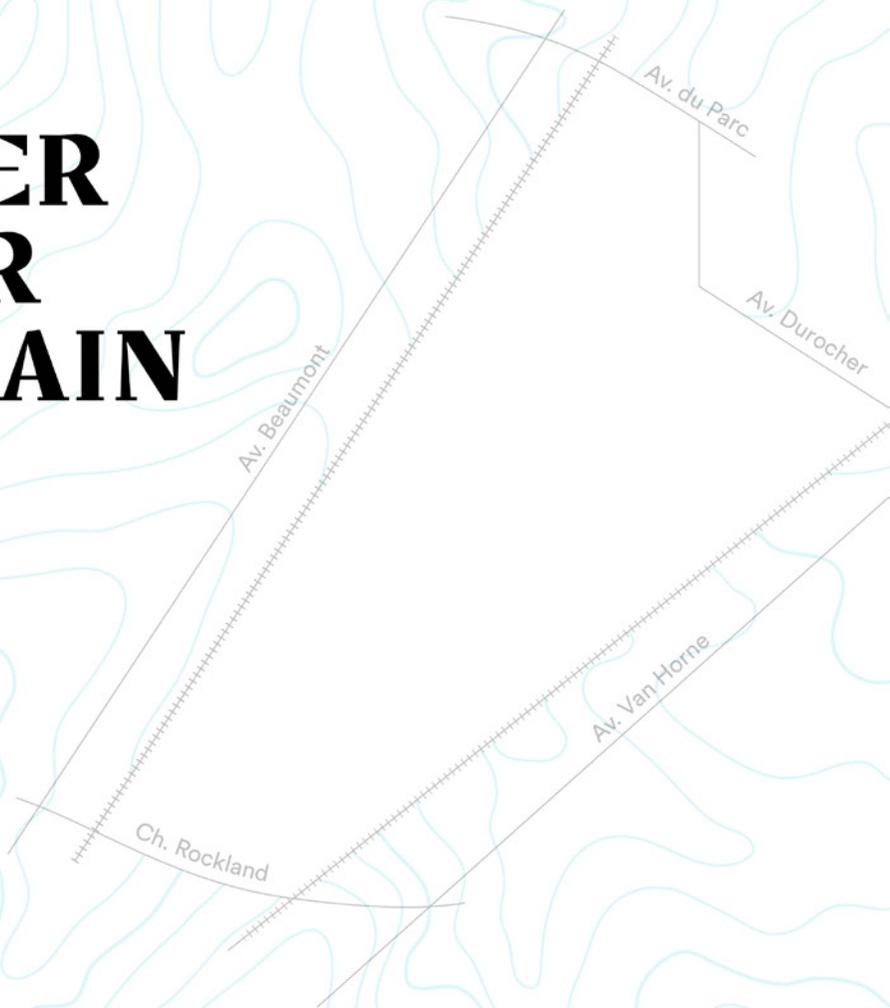
Pour commencer Magali Uhl, dans son texte sur Les démarches visuelles évoque l'utilisation des images dans les sciences sociales contemporaines et pose la question de savoir «ce que penser visuellement veut dire». Elle propose l'idée selon laquelle la narration visuelle, autrement-dit, la saisie du monde par l'image et son agencement dans des récits photographiques ou filmiques, est bien une méthode dont devrait s'emparer les chercheurs pour capter et restituer l'épaisseur du social et l'expérience de ses acteurs.

Dans cette perspective, Serge-Olivier Rondeau et Stéfanie Vermeersch présentent leur recherche sous forme de film. Tourné en février 2017 à Outremont et à Parc-Extension, Les riverains est un documentaire, une série d'entretiens filmés avec les habitants du quartier. Les deux auteurs du film ont voulu obtenir des informations sur la manière dont les différentes personnes rencontrées habitent leur quartier et conçoivent son avenir. Ils transmettent les réflexions recueillies en paroles et en images.

Suivent quelques photographies du chantier du futur Campus prises entre le printemps 2016 et l'hiver 2017 par Serge-Olivier Rondeau; des portraits dessinés des résidentes du quartier de Parc-Extension par Véronique Granger et Véronica Gomez à l'occasion d'entretiens réalisés auprès de femmes dans différents organismes du Centre William-Hingston, notamment «Afrique au féminin» et un cours de francisation réservé aux femmes; des vues imaginaires du Parc-Extension rêvés par les designers Carolyann Cipriani, Martin Laferrière et Elise Marchal; un film Stop motion du Forum et du symposium qui restitue les événements liés au projet «Du terrain vague au campus urbain intégré» par Sofia Eliza Bouratsis et Serge-Olivier Rondeau.



PENSER CRÉER L'URBAIN



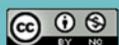
LES DÉMARCHES VISUELLES

Explorer le social par l'image

Magali Uhl

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_21-demarches_visuelles.pdf
Pour citer cet article : Uhl, Magali (dir.), « Les démarches visuelles. Explorer le social par l'image », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





Dans la sociologie contemporaine de plus en plus de chercheur.e.s travaillent avec des images. Ils enregistrent ou analysent le social à partir de données visuelles, essentiellement photographiques ou filmiques. Dans la continuité des premiers sociologues visuels issus du courant de l'École de Chicago du début du 20^{ème} siècle et qui œuvraient pour une sociologie plus active, critique, en phase directe avec la société, toute une nouvelle génération de sociologues signe des contributions originales en marge de la discipline et la renouvelant. C'est dans cette nouvelle mouvance des démarches visuelles à la fois créatives et engagées, que les jeunes chercheur.e.s inscrits dans le projet de réflexions autour du futur Campus MIL, ont réalisé les images et les projets présentés ici.

Une sociologie avec et sur l'image

Pour situer leurs propositions, on peut dire qu'historiquement deux voies se sont tracées et départagent, aujourd'hui encore, les recherches dans le domaine des images. D'un côté, une sociologie avec les images dans laquelle le chercheur est à la source de la pro-



duction d'images: il filme, photographie la réalité sociale (par exemple ici le quartier de Parc-Extension et ses habitants, le chantier du futur Campus MIL et son inscription spatiale, les riverain.e.s d'Outremont et leur habitat, etc.). De l'autre une sociologie sur les images qui analyse les représentations véhiculées par les artefacts visuels. Cette seconde approche, culturelle, questionne le potentiel idéologique, esthétique, performatif des images produites par la société (par exemple, les documents visuels du projet et les plans des architectes; ceux produits par l'Université de Montréal sur le futur campus; les flyers des événements éphémères conduits sur le site par l'UdeM et ses partenaires locaux, mais aussi, les publicités de vente de condominiums sur l'avenue Beaumont, etc.). Comme l'a souligné Douglas Harper (1988) et, à sa suite, de nombreux sociologues (Meyer, 2008; Vander Gucht, 2013) l'image peut être aussi bien instrument de recherche qu'objet d'étude.

Une méthode à la croisée des deux perspectives

C'est cette première voie que nous avons suivie ici: l'image comme méthode d'enquête à laquelle nous avons associé un parti pris créatif. Ainsi, des photographies des événements du Forum et du Symposium montées en stop-motion, à l'élaboration d'un zine présentant des portraits dessinés de femmes de



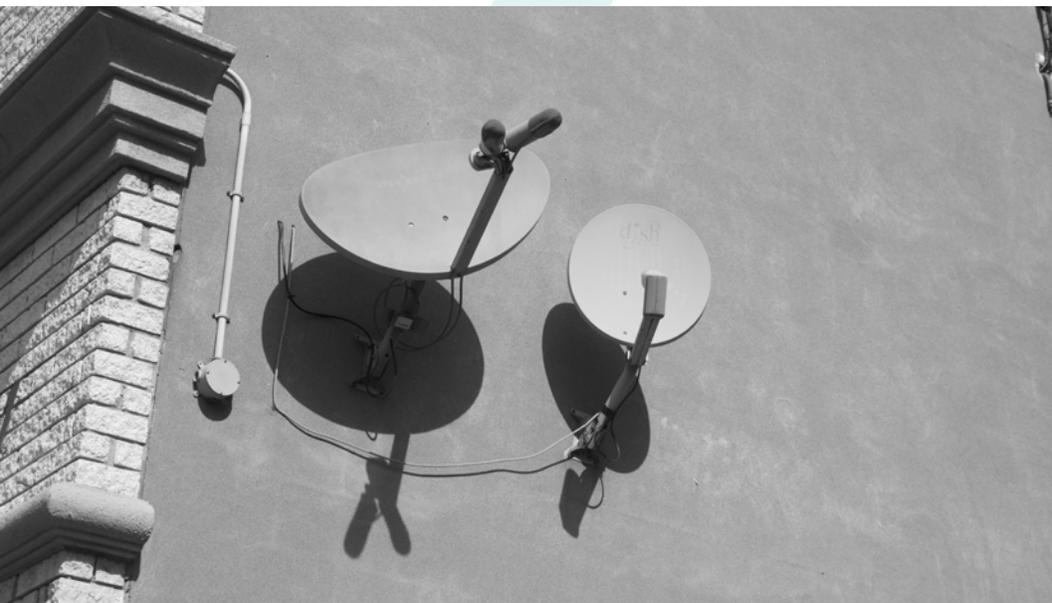
Parc-Extension, en passant par un court-métrage documentaire sur les riverain.e.s des quartiers avoisinants le chantier de construction, ou encore par l'archive photographique d'une performance artistique sur le site, un décalage créatif a toujours été recherché par les jeunes chercheur.e.s qui ont réalisé ces documents visuels.

En effet, si, d'un point de vue épistémologique, ce partage entre une approche sur et avec les images reste pertinent pour dresser une cartographie du redéploiement des travaux visuels en sciences humaines de ces

dix dernières années, il n'en demeure pas moins que l'on voit actuellement apparaître de plus en plus de recherches et de pratiques qui se situent au croisement des deux perspectives classiques pour « parler de la société » (Becker, 2009) selon d'autres modes d'expression. C'est pour cette raison que les chercheur.e.s ont produit des documents en regardant, selon les objectifs que nous leur avons fixé, non plus ces deux démarches dans leur disjonction, mais plutôt toutes les passerelles qui les lient et les réinventent, en insistant sur la question du montage, autrement dit sur l'agencement des données iconologiques, donc sur l'écriture en tant que telle et sur sa visualisation. La perspective était bien, à travers les expérimentations visuelles qu'ils ont proposé, de réfléchir à « ce que penser visuellement veut dire », donc de questionner directement l'apport de l'écriture visuelle en sciences humaines et plus largement dans la compréhension de réalités sociales telles que celles recensées et étudiées dans le projet « Du terrain vague au campus urbain intégré » qui touchaient aussi bien les dynamiques de gentrification urbaine, avec leurs effets d'inclusion et d'exclusion, que les perceptions contrastées des divers acteurs en présence au sein de ce processus.

L'agir des images

En se plaçant ainsi au cœur de la narration visuelle, les propositions créatives présentées ici s'inscrivent dans le contexte du « tournant iconique » dans les études vi-



suelles (Moxey, 2008) qui vise à réfléchir les « effets de présence » des images (Gumbrecht, 2004), c'est-à-dire leur capacité à venir à notre rencontre pour présenter une réalité sensible, faire percevoir une situation sociale ou un vécu singulier. Il s'agit donc d'observer « l'agir » des images, leur potentiel d'évocation, leur résonance. Ainsi l'image a-t-elle une capacité de monstration. Autrement dit, la re-présentation dont il est question ici, ne concerne plus seulement la façon dont l'image montre autre chose, se substitue à quelque chose, présente l'absence : bien au contraire, son pouvoir est corrélatif à son intensité. C'est ce que le philosophe Louis Marin a appelé « l'efficace de l'image » (Marin, 1993). Les images ne sont donc pas comprises, dans les montages proposés, comme de simples réceptacles des projections sociales du chantier du Campus MIL ou des quartiers avoisinants qu'elles ré-

fléchiraient, tel un miroir ; affectées par elles, elles en sont transformées et nous transforment en retour en favorisant l'éveil d'une conscience, d'une critique, ou du moins en ouvrant un potentiel réflexif. Les expérimentations visuelles réalisées in situ par les jeunes chercheur.e.s en témoignent donc : les images, par-delà les messages qu'elles peuvent contenir, sont aussi et surtout actives.

La saisie du monde par l'image est bien une méthode pour les sciences humaines et comble un manque dans l'éventail des possibilités méthodologiques qui y sont offertes. Les différents outils créatifs présentés dans le site web sont tous redevables d'un mode de connaissance de la réalité sociale qui, à l'orée du texte, explore d'autres formes du savoir et par d'autres voies. Ainsi, les démarches visuelles ont un potentiel de transfor-

mation du rapport de connaissance lequel passe également par l'expérience que le sujet fait avec et par les images. Car les images ont à la fois cette capacité de monstration et un agir qui leur est propre, lequel s'exprime dans la co-présence de la représentation et de l'affect qui les traversent. Ces expérimentations visuelles, à la croisée des sciences humaines et de la création, émancipées des canons académiques de restitution des résultats, permettent des expériences alternatives dans la saisie de la réalité spatiale et sociale de cette zone urbaine en phase de transformation accélérée située aux frontières du chantier de construction du futur campus de l'Université de Montréal.

Magali Uhl

Professeure, Sociologie
Université du Québec à Montréal
Directrice du CÉLAT-UQAM
Responsable du projet « Du terrain vague au campus urbain intégré »

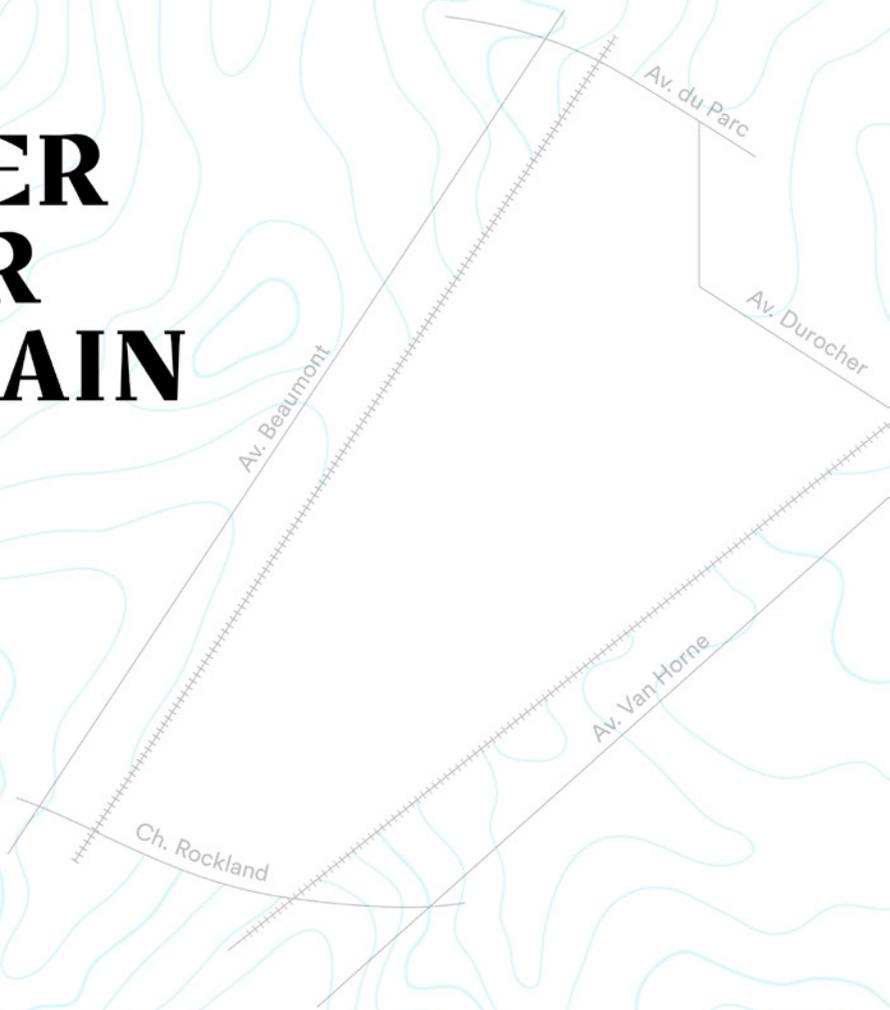
Pour aller plus loin sur la démarche visuelle: Uhl, M. (2015). « La narration visuelle, une pensée en présence. Propositions pour une introduction alternative des images en sociologie », in Revue des Sciences Sociales, INSHS-CNRS, no 54, p.161-171.

Bibliographie

- Becker, H.S. (2009), *Comment parler de la société. Artistes, écrivains, chercheurs et représentations sociales*, Paris, la Découverte, 2009, p. 197-215.
- Didi-Huberman, G. (1990), *Devant l'image. Questions posées aux fins d'une histoire de l'art*, Paris, Minuit.
- Gumbrecht, H.-U. (2004), *Production of Presence: What Meaning Cannot Convey*, Stanford, Stanford University Press.
- Harper, D. (1988), « Visual Sociology: Expanding Sociological Vision », *The American Sociologist*, Vol. 19, 1, Spring, p. 54-70.
- Marin, L. (1993), *Des pouvoirs de l'image, gloses*, Paris, Seuil.
- Meyer, M. (2008), « La sociologie visuelle pour enquêter visuellement. L'image comme objet, travail et culture de l'enquête qualitative », *m@gm@*, v.6, no 2 (en ligne).
- Mitchell, W.J.T. (2005), *What Do Pictures Want?*, Chicago, University of Chicago Press.
- Moxey, K. (2008), « Visual Studies and the Iconic Turn », *Journal of Visual Culture*, vol. 7-2, p. 131-146.
- Vander Gucht, D. (ed.) (2013), *La sociologie par l'image*, *Revue de l'institut de sociologie, Université Libre de Bruxelles, Bruxelles, La Lettre volée*, 2010-2011.
- Warburg, A (2010), *Atlas Mnemosyne [1924]*, Madrid, Akal/Arte y estética.



PENSER CRÉER L'URBAIN

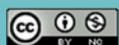


LES RIVERAINS

Serge-Olivier Rondeau, Stéfanie Vermeersch

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_22-riverains.pdf
Pour citer cet article : Rondeau, Serge-Olivier, Vermeersch Stéfanie, « Les riverains », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





Les riverains a été tourné en février 2017 à Outremont et Parc-Extension autour de l’avenue Beaumont et Du-charme, deux voies de circulation qui marquent la li-mite entre ces quartiers et le futur campus MIL de l’Uni-versité de Montréal. Nous avons fait trois tournages pour interviewer des personnes qui résident dans l’un ou l’autre de ces secteurs. Dans chacun des entretiens, nous avons cherché à obtenir des informations sur la manière dont ces gens habitent leur quartier ainsi que sur les impacts ou les changements qu’aura le futur campus sur leur milieu de vie. Contrairement aux partici-pants que nous avons filmés à Outremont qui avaient eu accès à des renseignements à propos des diffé-rentes étapes de la construction et de l’implantation de l’Université dans leur quartier, les personnes vivant à Parc-Extension ne semblaient pas en avoir été avisées. À cet égard, nous avons constaté la présence de pan-neaux informatifs et d’une plateforme qui permet de voir l’ensemble du chantier à Outremont, mais aucun dispositif de ce genre à Parc-Extension. En définitive, aucun des participants ne s’oppose à l’implantation du Campus dans son quartier et la plupart d’entre eux en-visagent des retombées positives.

[POUR VOIR LE FILM : CLIQUER ICI OU SUR LES IMAGES](#)

Serge-Olivier Rondeau

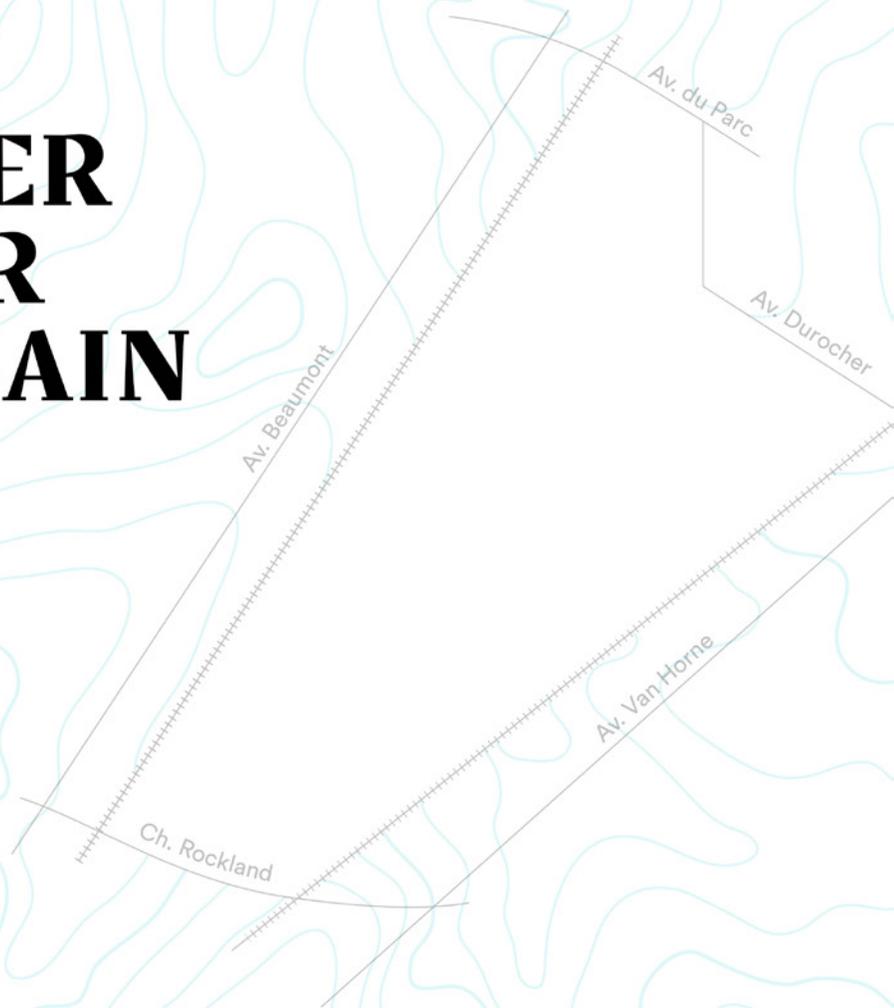
Artiste visuel, Maîtrise de Sociologie
Université du Québec à Montréal, CÉLAT

Stéphanie Vermeersch

Designer graphique

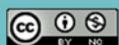


PENSER CRÉER L'URBAIN

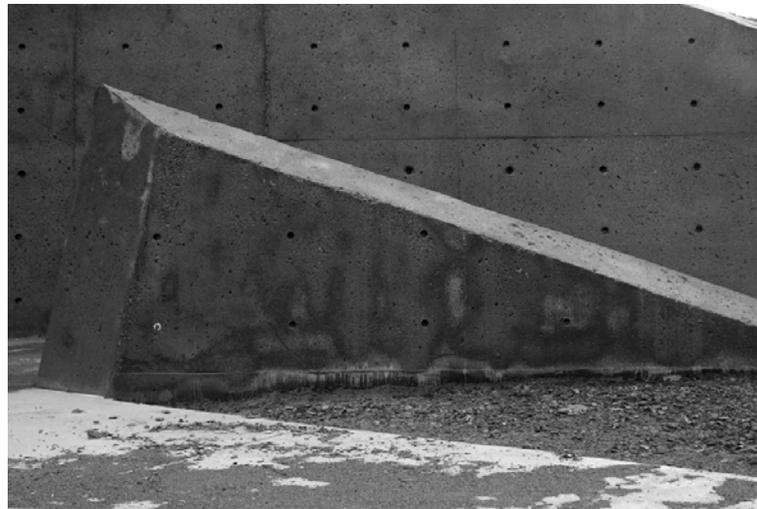
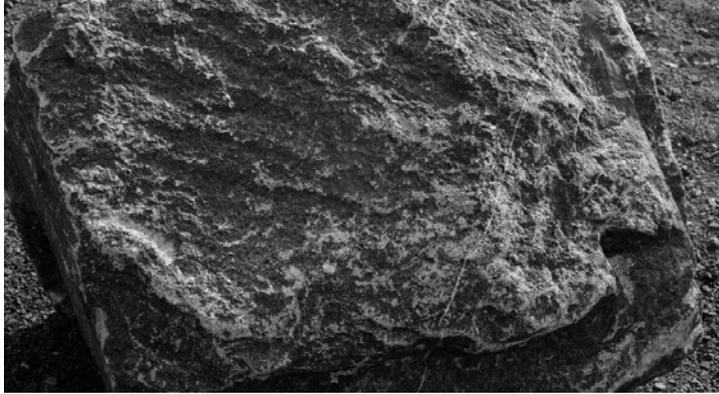


PHOTOGRAPHIES DU CHANTIER

Serge-Olivier Rondeau



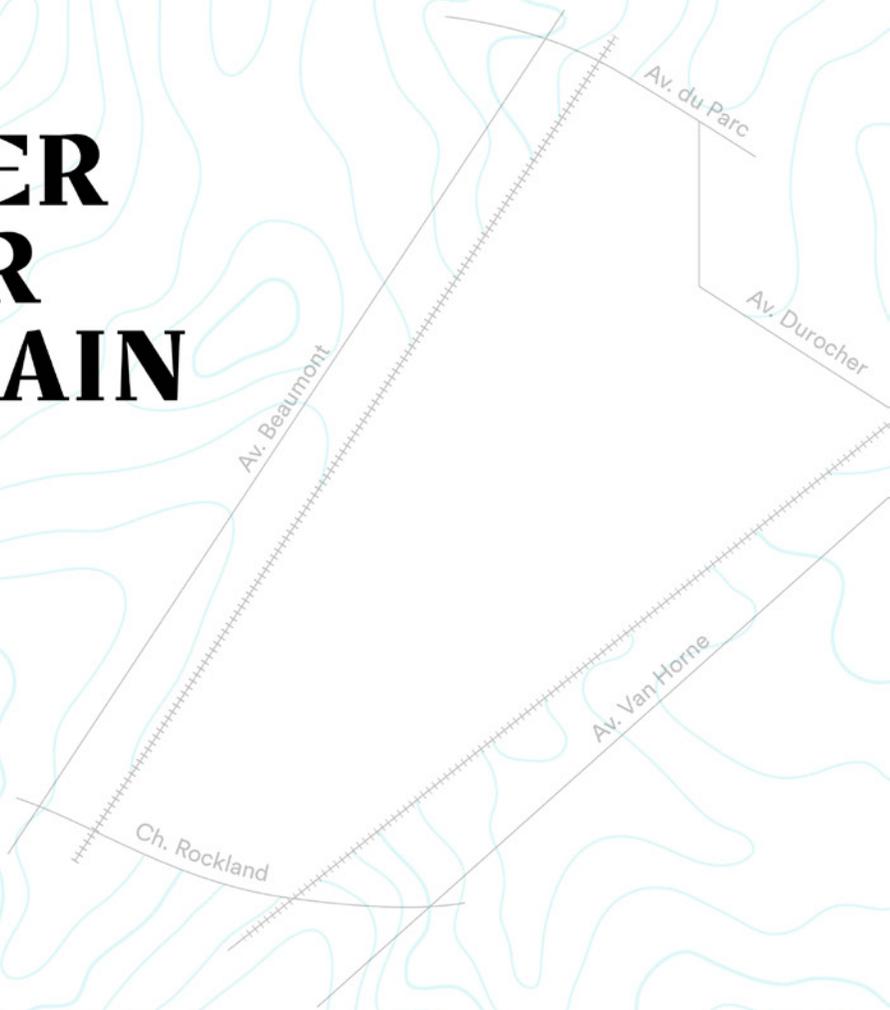
CELAT





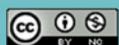


PENSER CRÉER L'URBAIN



PORTRAITS DE RÉSIDENTES DE PARC-EXTENSION

Véronique Granger, Véronica Gomez





NK



Syrine



BEBE



Ouga

Sarah



Ambe



Aicha



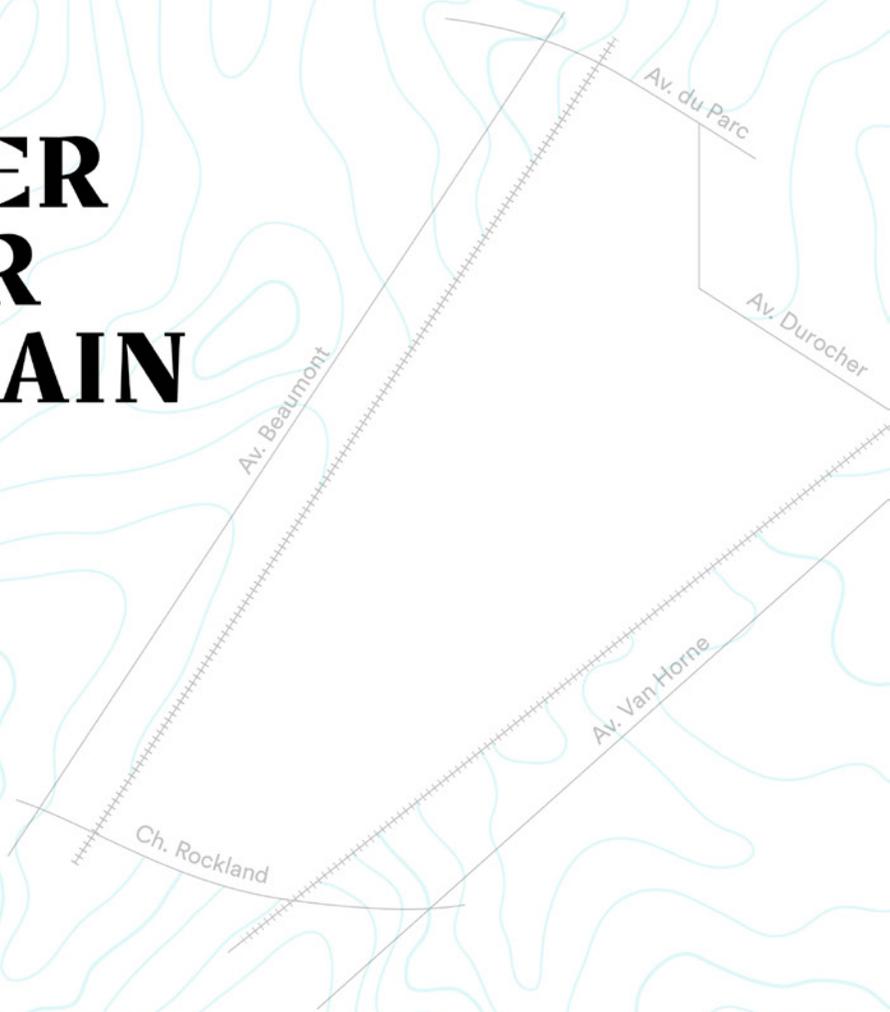
FARHANA



Genevieve



PENSER CRÉER L'URBAIN



Photographies prises lors de l'atelier
« Marcher pour Documenter »

CARTOGRAPHIER

Serge-Olivier Rondeau, Sofia Eliza Bouratsis, Magali Uhl

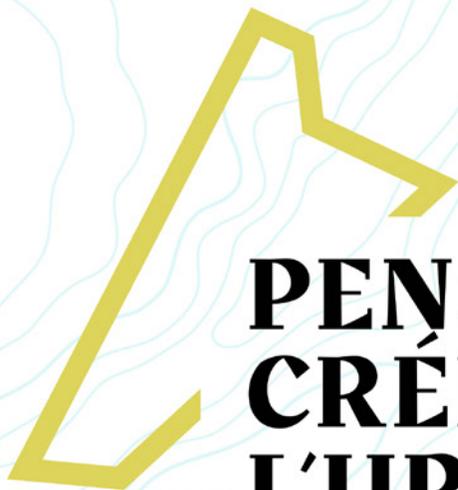




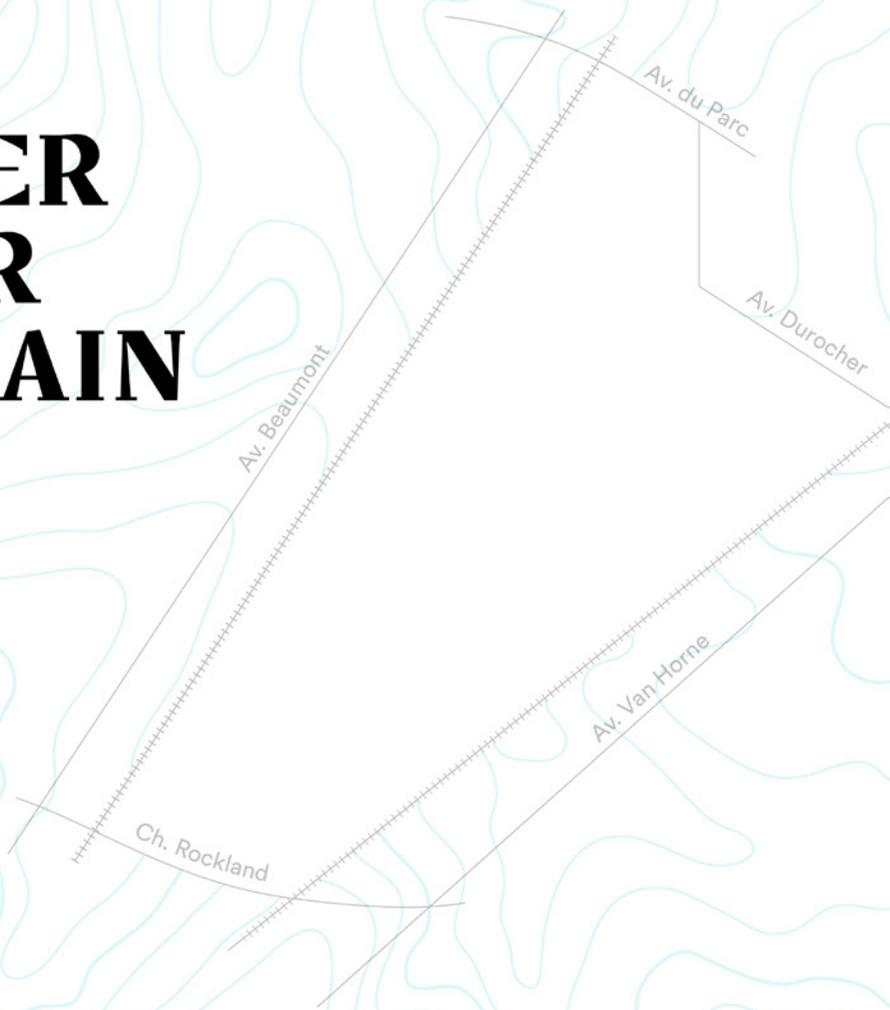


A large, abstract yellow graphic composed of several thick, parallel lines that form a large, irregular shape, possibly a stylized letter or a geometric form, extending from the top left towards the bottom right of the page.

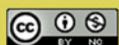
INVITER LES SAVOIRS SITUÉS ET LES EXPERTISES INTERNATIONALES



PENSER CRÉER L'URBAIN



RÉFLEXIONS SUR LE CAMPUS MIL





Le futur campus, propositions d'aménagement autour du chantier actuel et réflexions situées à l'échelle du quartier

Lors du Symposium, les présentations d'initiatives et de réflexions autour du futur Campus MIL ont été précédées par l'introduction de l'un des principaux acteurs du projet de Campus, Alain Boilard, qui a exposé la vision qui anime l'Université de Montréal dans l'entreprise de ce grand projet. Il montre notamment l'évolution du projet, de l'achat initial du terrain pour combler le déficit d'espace généré par «l'importante croissance de la clientèle étudiante des dernières années», au développement d'un nouveau Campus à l'horizon 2019.

Dans une perspective à la fois écologique, sociale et esthétique, Vrac environnement avait, dès 2011, envisagé la revitalisation de la zone industrielle qui constitue l'une des «frontières» physiques du futur campus: l'avenue Beaumont. Simon Racine, le directeur de l'organisme, présente ici la démarche, la méthode et les étapes de réalisation de ce projet de lutte contre les îlots de chaleur, mené en coopération avec des entreprises privées situées sur cette voie de transit, à travers son verdissement, autrement dit l'introduction de plantes, arbres et arbustes dans un environnement jusqu'à lors essentiellement bétonné.

Nicole Valois introduit ensuite un choix de propositions issues de l'atelier «Espace urbain» qu'elle a enseigné en 2013 aux étudiants en architecture de paysage de l'UdeM. Cet atelier souhaitait imaginer l'aménagement des espaces publics du secteur de l'avenue Beaumont. Dominées par la «volonté de faciliter le passage au-dessus de la voie ferrée pour désenclaver le secteur et connecter le futur Campus au secteur de Parc-Extension», les suggestions des étudiants invitent à donner

vie aux lieux, mettre en valeur le patrimoine paysager et bâti des alentours du futur campus et programmer des «activités pour cimenter la communauté».

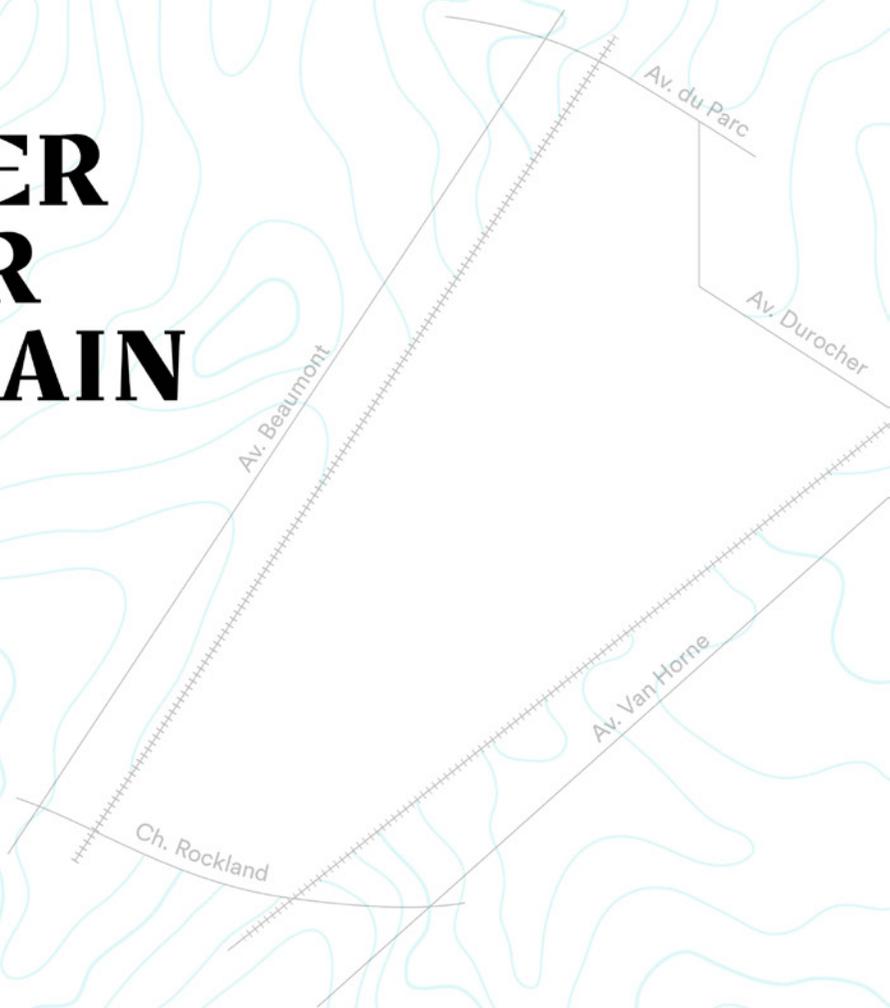
Dans «Quelques observations sur l'aménagement du campus MIL» qui prolonge et actualise la restitution de l'atelier, Nicole Valois considère ensuite que le chantier actuel en construction est une occasion à saisir afin de créer de nouveaux paysages, de favoriser les formes de dialogue entre les quartiers concernés et le campus; et de s'inspirer de l'hétérogénéité des lieux pour tester des usages inédits des lieux publics – significatifs à la fois culturellement et socialement.

C'est une interrogation similaire qui se trouve à l'origine du document audiovisuel réalisé par Simon Harel et Cynthia Noury, Dans les ruines de l'université de demain. Ce film s'intéresse ainsi au «potentiel de refondation de l'Université de Montréal à travers ce chantier majeur, ainsi qu'aux effets symboliques pour la communauté environnante». Le dialogue entre les deux chercheurs-créateurs accompagne les «tableaux visuels» du terrain et évolue dans les ruines de l'ancienne gare de triage ferroviaire désaffectée en voie de devenir Campus de pointe.

Proposant, pour finir, une ouverture théorique sur la figure de l'étranger, la sociologue Carolyne Grimard évoque les bouleversements suscités par l'arrivée de «l'inhabituel dans un quartier, dans un village ou dans une ville». En prolongeant le geste conceptuel initié par Alfred Schütz, elle précise qu'ici, l'étranger qui va avoir un impact non-négligeable sur les dynamiques des quartiers environnants est le futur Campus MIL lui-même. Dès lors l'«Outsider, qui techniquement serait contraint de s'adapter à la culture locale pour se faire accepter [...], détient du capital culturel, symbolique et économique que certains quartiers, comme Parc-Extension, ne détiennent pas de manière égale».



PENSER CRÉER L'URBAIN

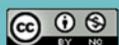


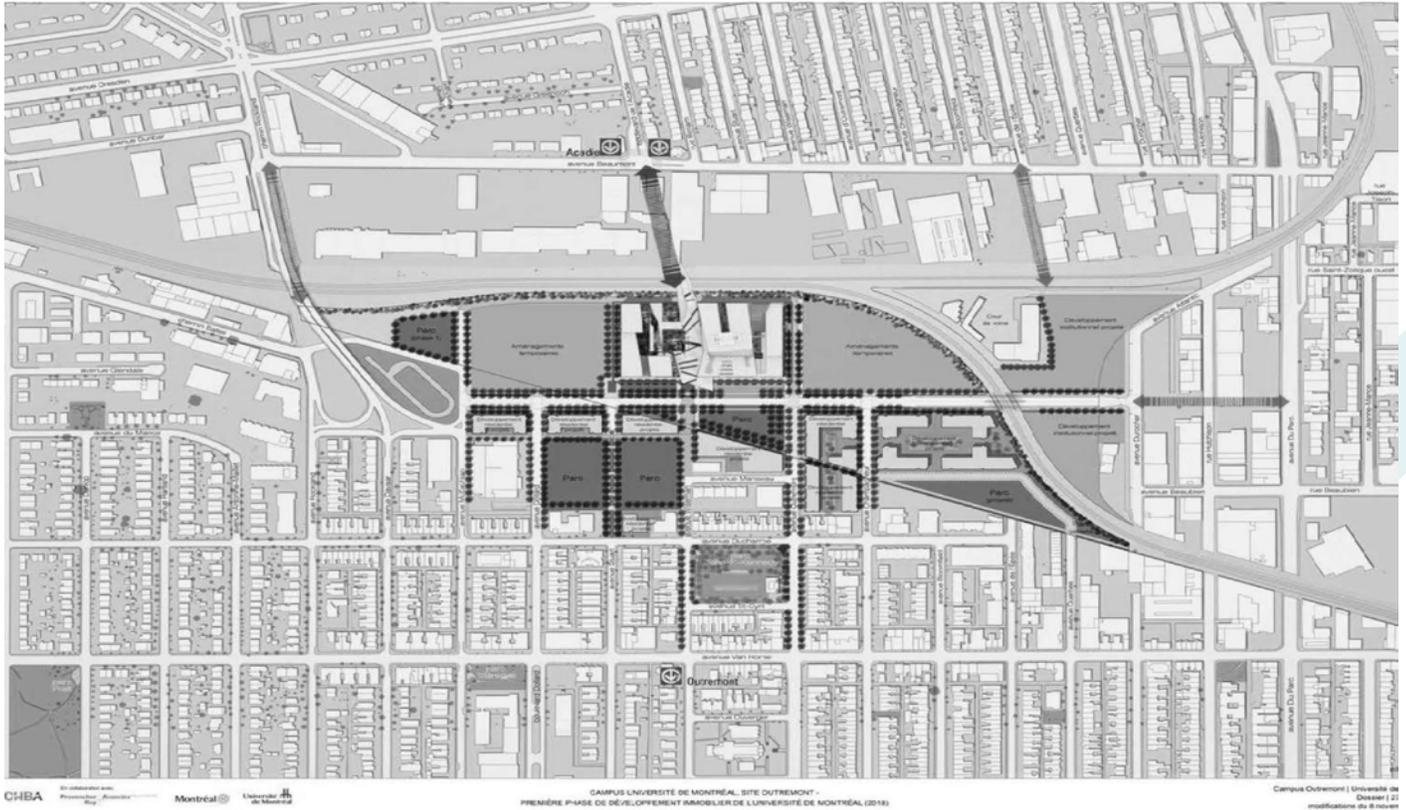
UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL – CAMPUS MIL

Alain Boilard

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_29-Campus_MIL.pdf
Pour citer cet article : Boilard, Alain, « Université de Montréal – Campus MIL », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





L'importante croissance de la clientèle étudiante des dernières années a poussé l'Université de Montréal dans ses derniers retranchements en termes de solution immobilière. Comme l'Institution s'est aussi engagée à protéger les flancs du Mont-Royal, il n'y avait d'autre solution que de trouver un site de construction à l'extérieur du campus principal. C'est dans cette optique que l'Université de Montréal a fait l'acquisition de l'ancienne gare de triage du Canadien Pacifique, à l'extrémité nord-est de l'arrondissement d'Outremont.

À l'origine, l'idée qui gouvernait le projet était de combler le déficit d'espace afin d'accueillir le surplus d'étudiants. Au fur et à mesure de l'évolution du projet, l'Université comprit qu'elle avait entre les mains tous les éléments lui permettant de dépasser son cadre habituel d'activités d'enseignement et de recherche.

C'est ainsi que le projet a évolué de la construction de nouveaux pavillons (Complexe des sciences), qui accueilleront en 2019 quatre départements – chimie, physique, géographie et sciences biologiques –, vers le développement d'un nouveau campus et même

d'un nouveau quartier. Le bureau de projet institué par l'Université pour mener à bien la construction des pavillons s'est transformé en bureau de programme. Cette nouvelle orientation insuffle une nouvelle vision du projet global.

Bien entendu, « la brique et le béton » ont toujours leur place dans le projet. Les étudiants, les chercheurs, le personnel de soutien évolueront dans des pavillons à la fine pointe de la technologie et favoriseront l'interdisciplinarité. Les universités sont de véritables moteurs de développement économique et social. Ce nouvel actif consolidera la place de l'Université de Montréal en tant que chef de file en recherche. Le Campus MIL est également une opportunité pour recomposer le territoire et créer un nouveau milieu de vie à travers les six composantes suivantes qui vont cohabiter : apprendre, chercher, créer/innover, vivre, travailler et se divertir, au sens culturel. L'Université de Montréal travaille donc en étroite collaboration avec ses principaux partenaires, la Ville de Montréal et les arrondissements situés aux abords du site afin d'intégrer à son campus les meilleures pratiques en vigueur.



Toute la « programmation » du Complexe des sciences a été pensée en fonction de l'interdisciplinarité et de la mixité. Les quatre départements qui constitueront le nouveau Complexe partageront beaucoup d'espaces communs ainsi que plusieurs laboratoires. Chacun des départements occupera des espaces sur plusieurs étages. Cette proximité physique permettra de faire de la science selon les standards du XXI^e siècle. Les rencontres, les échanges, l'innovation seront favorisés par ce lieu sans frontières.

À la manière d'une fractale, cette mixité à l'intérieur même du Complexe des sciences de l'Université de Montréal sera aussi reproduite à une autre échelle, avec d'autres institutions qui viendront s'installer dans son voisinage immédiat, dont le département de génie physique de Polytechnique Montréal. À une échelle encore plus grande, on trouvera un nouveau secteur résidentiel, quelques commerces de proximité, une grande place publique, des projets d'aménagements et d'art urbain. La Ville de Montréal, les arrondissements qui jouxtent ce nouveau développement, et l'Université de Montréal collaboreront à animer ce nouveau quar-

tier par la programmation d'activités. Bien que le nouveau Complexe des sciences sera inauguré à l'automne 2019 (60.000 mètres carrés de bâtiments à construire), l'Université de Montréal offre depuis quelques années des activités d'animation sur son site : pour susciter l'appropriation d'un espace, il faut le faire vivre dès maintenant. C'est ainsi que les projets éphémères sont nés à l'été 2015. Principalement orientée vers l'agriculture urbaine avec un volet scientifique, cette initiative s'est vue décerner le premier prix dans la catégorie « Entreprises et institutions » lors du Gala « Reconnaissance de l'environnement et du développement durable » de Montréal au printemps 2016.

Grâce à ce succès, l'Université de Montréal a renouvelé l'expérience l'année suivante, avec plus de partenaires. Parmi lesquels le projet du « Catalyseur d'imaginaires urbains » dirigé par M. Simon Harel, professeur à l'Université de Montréal.

Des projets éphémères occupent la portion nord-est du Campus MIL. Ils suscitent l'intérêt de plusieurs organismes ancrés dans les milieux intéressés par ces



lieux d'échanges et de rencontres souvent fortuits et offrent des opportunités de maillage et d'expériences diverses, ce qui fait du Campus MIL un véritable laboratoire d'innovation sociale. Le site des projets éphémères, animé plusieurs mois par année depuis deux ans, est en plein développement. Ces projets permettent aussi à l'Université d'engager un dialogue avec les différentes communautés, qu'elles soient internes ou externes au Campus.

En terminant, je soulignerai que la vision qui anime l'Université de Montréal pour le développement du Complexe et du Site est fortement appuyée par la Ville de Montréal. Ce projet de créer un nouveau milieu de vie durable, de redynamiser des morceaux de ville, de créer des liens et de susciter des rencontres, se traduit par des gestes urbanistiques et architecturaux.

Alain Boilard

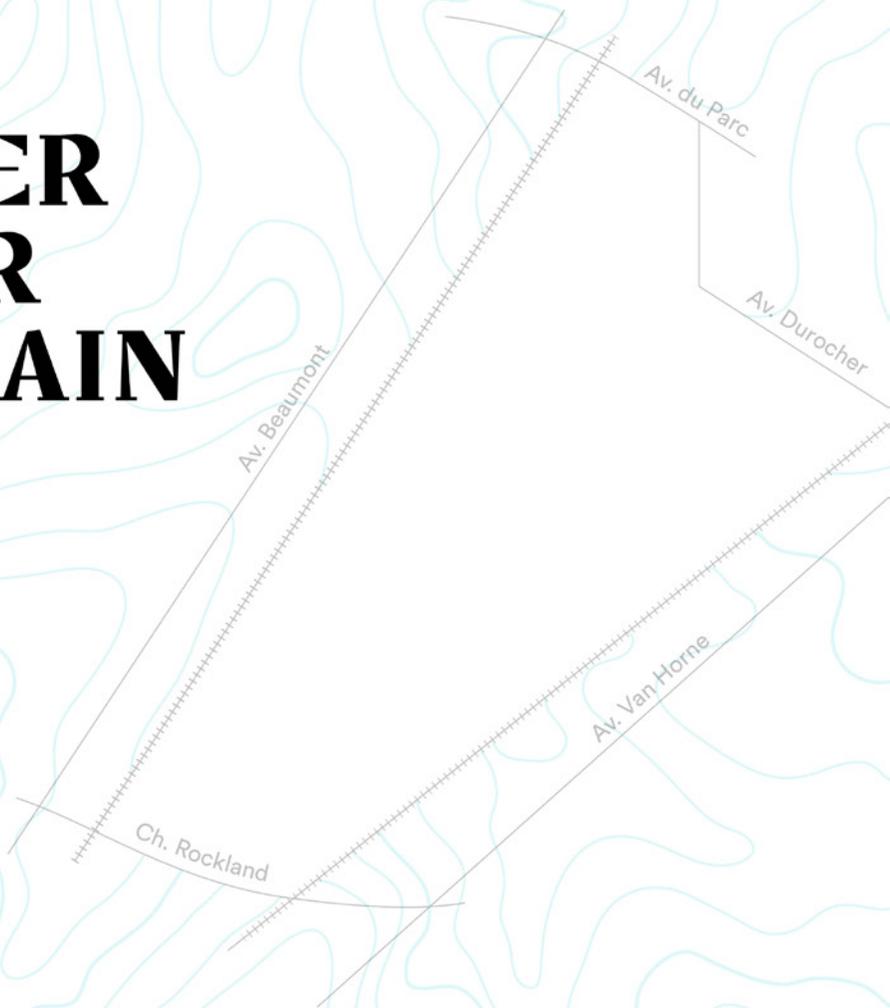
Université de Montréal

Directeur général - Développement Campus MIL

campusmil.umontreal.ca



PENSER CRÉER L'URBAIN



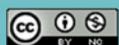
REVITALISATION INDUSTRIELLE PAR LE VERDISSEMENT

et la lutte contre les îlots de chaleur urbains

Simon Racine

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerurbain.ca/pdf/PCU_pdf_30-Revitalisation_industrielle.pdf
Pour citer cet article : Racine, Simon, « Revitalisation industrielle par le verdissement et la lutte contre les îlots de chaleur urbains », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





Projet de verdissement de l'avenue Beaumont

Le présent projet s'inscrit dans la lutte contre les îlots de chaleur par le verdissement de l'avenue Beaumont dans le secteur industriel du quartier Parc-Extension. L'avenue Beaumont est l'une des frontières du futur Campus MIL, située au nord-ouest du Site Outremont et délimitée par une voie ferrée qui voit circuler, chaque jour, des trains de marchandises. L'objectif principal du projet est de réduire l'effet négatif des îlots de chaleur urbains – très nombreux dans cette zone particulièrement dénudée de végétation – par une plantation massive d'arbres indigènes ainsi que d'arbustes et de vignes sur le domaine privé des entreprises de l'avenue Beaumont. Le projet aura également pour effet d'améliorer la qualité de l'air, de diminuer le ruissellement des eaux de pluie, d'atténuer le bruit associé à l'achalandage de véhicules motorisés, d'embellir la zone Beaumont et de contribuer au bien-être des résidents et des travailleurs de ce secteur.

L'avenue Beaumont

Nous observons le long de cette artère un paysage caractéristique des zones industrielles : une voie de transit très fréquentée reliant le boulevard d'Acadie (qui rejoint l'autoroute métropolitaine) et l'avenue du Parc, bordée de petites et moyennes entreprises, ainsi que des zones de stationnement asphaltées. Le zonage du côté nord de l'avenue Beaumont a été modifié en 2007 pour permettre l'usage résidentiel. Depuis, un projet de condominiums a été complété. Le couvert végétal sur cette artère est très pauvre, ce qui lui donne un caractère très gris et cause un important effet d'îlot de chaleur.



Les problématiques dans la zone Beaumont

- Îlots de chaleur urbains ;
 - Qualité de l'air : épisodes de smog intenses ;
 - Bruit dû à l'achalandage de véhicules lourds ;
 - Problèmes de santé publique reliés à la chaleur et à la mauvaise qualité de l'air ;
 - Ruissellement des eaux de pluie vers le système d'aqueduc municipal ;
 - Caractère inesthétique d'une zone dénuée de végétation.
- Objectifs du projet
- Lutter contre l'effet des îlots de chaleur urbains en augmentant le couvert végétal ;
 - Diminuer les concentrations de contaminants atmosphériques ;
 - Diminuer le ruissellement des eaux de pluie ;
 - Réduire le bruit associé à l'achalandage des véhicules motorisés ;
 - Améliorer les conditions sanitaires des résidents et travailleurs ;
 - Embellir le secteur Beaumont.



Démarche et méthodologie d'intervention du projet

Selon les conditions de participation au projet, les entrepreneurs devaient contribuer (au moins) à hauteur de 40% des coûts des végétaux; la balance était assurée par le financement de Vrac environnement. Le recrutement des entreprises participantes s'est avéré moins difficile que ce qui avait été initialement anticipé. Les entrepreneurs, de diverses origines (québécoise, haïtienne, juive, libanaise), se sont montrés sensibles aux enjeux environnementaux que représentent les îlots de chaleur et le verdissement en milieu urbain. Les raisons évoquées par les entreprises n'ayant pas participé au projet sont: le manque d'intérêt du propriétaire, une spéculation active des bâtiments et le manque de fonds pour financer le projet.

Avec le désir de réduire l'effet des îlots de chaleur et d'embellir le secteur Beaumont, les entreprises participantes ont travaillé en collaboration avec l'organisme promoteur du projet, Vrac environnement, afin de remplacer l'asphalte et le béton par la plantation d'arbres, d'arbustes et de vignes là où l'espace le permettait.

Tout au long du projet, Vrac environnement a donné l'opportunité aux entrepreneurs de modifier les plans de verdissement selon leurs contraintes et préférences. En général, les entreprises ont été assez satisfaites des résultats. Certains entrepreneurs ont cependant moins apprécié le choix de certains végétaux ou ont critiqué le taux de survie de quelques espèces végétales choisies. Il demeure toutefois, que le projet a suscité un engouement évident dans le milieu. Parmi les vingt-six entreprises présentes sur la rue, et des neuf



entreprises finalement approchées, six ont participé au projet, dont deux dans le cadre de deux phases. Trente-trois personnes ont également été mobilisées, dont cinq employés d'entreprises participantes ainsi que des résidents du quartier Parc-Extension.

Suite à trois phases de plantations sur l'avenue Beaumont – le résultat des efforts conjoints de Vrac environnement, des entreprises privés, de l'arrondissement et d'autres partenaires – le projet de verdissement de l'avenue Beaumont a été réalisé.

Échéancier

La première phase du projet a été complétée en juin 2011. Elle a permis l'excavation de soixante-sept mètres carrés de fosse de plantation (trente-deux en terrain minéralisé et trente-cinq en terrain gazonné) et la plantation de quatre-vingt végétaux, dont sept arbres,



sur le terrain privé de quatre entreprises. Durant cette même phase, des guides d'entretien ont été distribués à chaque entreprise participante, des visites de terrain et des rencontres ont été organisées avec les propriétaires des entreprises afin de les aider pour l'entretien des végétaux.

La deuxième phase de plantation a eu lieu en octobre 2011. Avec la participation de quatre entreprises, 176,70 mètres carrés de fosse de plantation ont été excavés, dont 102,70 en terrain minéralisé et 109 en terrain gazonné. Plus de soixante arbres et arbustes ont alors été plantés.

Au début du mois de juin 2012, grâce à la collaboration de l'arrondissement Villeray – Saint-Michel – Parc-Extension, une troisième phase a été réalisée, cette fois-ci sur le terrain public situé au croisement des avenues Beaumont et Parc. L'arrondissement y a planté treize grands arbres.

Suite aux trois phases du projet, les résultats atteints ont même surpassé les objectifs de verdissement de l'avenue Beaumont. Au total: cent quarante-deux mètres carrés ont été déminéralisés et cent treize mètres carrés de terrain gazonné ont été verdis, pour un verdissement total de deux cent cinquante-cinq mètres carrés de terrain et la plantation de quarante et un arbres, soixante-quatre arbustes, douze vignes et soixante-cinq vivaces.

Finalement le projet a eu un effet boule de neige puisqu'en 2013 certains propriétaires, dont «Montréal Pita» et «Entreposage Beaumont», ont réalisé des aménagements supplémentaires sur leurs propriétés.

Nous avons même pu observer que quelques entreprises ont effectué des petits aménagements supplémentaires sur la rue Beaumont.

Enfin, un immense terrain, situé sur la rue de l'Épée, a été récemment acheté par la ville de Montréal pour être, à terme, transformé en espace vert public; et une réglementation municipale a vu le jour côté nord pour assurer le verdissement des nouvelles constructions.

Ce projet a été réalisé avec le soutien financier du Gouvernement du Canada agissant par l'entremise du Ministère de l'Environnement. D'autres partenaires financiers incluent la CDÉC Centre-Nord, le CSSS de la Montagne et les entreprises participantes. L'arrondissement Villeray – Saint-Michel – Parc-Extension, le Conseil régional de l'environnement de Montréal et le Centre d'écologie urbaine ont également collaboré au projet pour assurer son succès et maximiser son impact. Si la frontière nord-ouest du Campus MIL demeure largement industrielle, elle bénéficie, aujourd'hui déjà, des efforts consentis par les partenaires de ce projet pour lutter, par le verdissement, contre les îlots de chaleur et favoriser l'amélioration des conditions de vie des résidents.

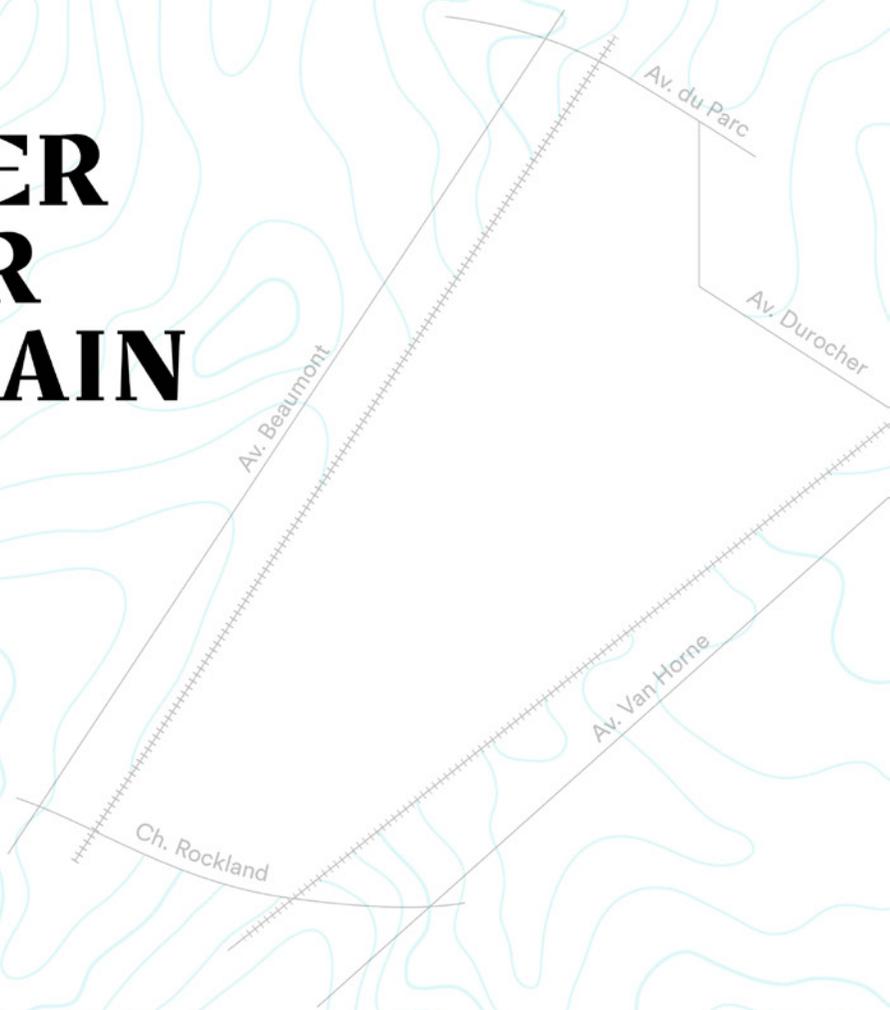
Simon Racine

Directeur général, Vrac environnement

vracenvironnement.org



PENSER CRÉER L'URBAIN



UN PROJET D'ATELIER URBAIN

Réaménager l'avenue Beaumont

suivi de:

Quelques observations sur l'aménagement du Campus MIL

Nicole Valois

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_31-atelier_urbain.pdf

Pour citer cet article : Valois, Nicole, «Un projet d'atelier urbain. Réaménager l'avenue Beaumont. Suivi de :

Quelques observations sur l'aménagement du Campus MIL», in «Du terrain vague au campus urbain intégré», 2017.
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





Atelier urbain : réaménagement de l'avenue Beaumont_2013
 Expérience de collaboration - Bureau des communications et relations publiques
 de l'Université de Montréal, VRAC environnement, Arrondissement Villeray-Saint-
 Michel-Parc-Extension.
 50 étudiants_25 idées

Introduction

L'enseignement par le projet est la pierre angulaire des programmes professionnels de baccalauréat et de maîtrise en architecture de paysage de l'Université de Montréal. Enseignés dans les ateliers, les projets sont l'occasion de simuler des situations réelles et d'amener les étudiants à résoudre des problématiques susceptibles d'être rencontrées dans leur pratique professionnelle. Ainsi, l'atelier «Espace urbain» de 2013 avait comme objectif d'amener les étudiants à imaginer l'aménagement des espaces publics du secteur de l'avenue Beaumont, en périphérie du futur campus Outremont. C'est un échantillon des travaux des étudiants ayant participé à cet atelier qui est présenté dans ce qui suit. Ces travaux portent spécifiquement sur des propositions d'aménagement d'espaces publics (parcs, places, entrées de campus) visant à améliorer la qualité du milieu de vie des futurs utilisateurs du campus et des résidents du quartier. Il s'agit d'un fin travail sur la frange de ce secteur, conditionné par une manière de penser l'intégration du campus au quartier en regard des opportunités spatiales, des enjeux actuels en matière de développement durable et des besoins actuels et futurs du quartier. Au total, cinquante étudiants ont participé à cet exercice d'atelier, soit beaucoup d'idées!

Collaborateurs

Comme il est de coutume dans les ateliers de projet, celui-ci a bénéficié de la participation de divers collaborateurs. On compte parmi eux le Bureau des communications et relations publiques de l'Université de Montréal (Madeleine Rhéaume, conseillère aux affaires publiques); VRAC environnement (Simon Racine et Noémie Ashby); les professionnels de l'arrondissement Villeray – Saint-Michel – Parc-Extension (Marc-André Hernandez et Roula Heurbi) et Christophe Abrassart, professeur en design à la faculté de l'aménagement. Par leurs exposés et leur présence lors des présentations, ils ont suivi l'évolution du projet et partagé leurs visions du secteur de Parc-Extension.

Intentions Affirmées

Les intentions formulées par les étudiants se résument par la volonté d'animer les lieux, de mettre en valeur les éléments bâtis et les paysages patrimoniaux et de programmer des activités pour cimenter la communauté.

La volonté de faciliter le passage au-dessus de la voie ferrée pour désenclaver le secteur et connecter le futur campus Outremont au secteur de Parc-Extension domine les propositions. Le verdissement des rues, l'aménagement des espaces vacants et des abords de la voie ferrée, l'augmentation de la biodiversité ainsi que l'aménagement de toits verts sont également fortement suggérés.

Ces propositions résultent d'analyses sensibles des lieux, réalisées au préalable au moyen de contacts avec les collaborateurs, de visites des lieux et de lectures de documents et d'ouvrages. Les analyses ont fait ressortir une nette disparité architecturale en termes de volumes et d'usages; une sensation d'enclavement causé par la voie ferrée; une impression de transition ou d'entre-deux; une verdure déficiente, mais abondante le long de la voie ferrée.



Images et textes tirés des travaux réalisés dans l'atelier Espace urbain de l'École d'architecture de paysage, 2013.
Étudiants : Mylène Gazeille-Lacroix et Francis Gambey

Idées spatiales

Liens nord-sud

La plupart des équipes suggèrent d'unifier le nouveau campus et le secteur Beaumont au moyen de passages à niveau ou de ponts sur la voie ferrée. Parmi les idées, celle de créer une structure contemporaine au-dessus de la voie ferrée en axe avec l'édicule du métro Acadie a retenu l'attention. Plus qu'un simple passage, la passerelle permettrait d'offrir des vues imprenables sur la montagne et de constituer un véritable espace public.

Corridor

Pour pallier le déficit de verdure, les étudiants suggèrent de verdir le moindre espace, incluant les interstices entre les bâtiments, sur les toits ainsi que dans les rues où des bassins de végétaux recueilleraient l'eau de pluie. Plusieurs proposent de faire de l'emprise de la voie ferrée une véritable colonne vertébrale verte le long de laquelle se grefferaient des espaces verts.

Espace de l'Épée et de l'Acadie

Déjà en 2013, la Ville de Montréal envisageait d'aménager l'îlot vacant dans l'axe de la rue de l'Épée. Cette idée s'incarne dans les propositions de différentes manières: de grandes surfaces gazonnées polyvalentes, des terrains de sport, des jardins communautaires. Elles visent toutes des usages appropriables par la

Rêvons un peu...



En déclinant une carte extraite de Googlemaps, on distingue clairement le végétal du bitume ou des toitures. Le poché laisse apparaître une surface d'îlots de chaleur favorisée par :

- le manque d'espaces verts
- les matériaux imperméables des chaussées et stationnements
- les matériaux qui absorbent la chaleur ;
- la chaleur produite par les activités humaines.
- l'important trafic routier provoquant des émissions de gaz à effet de serre...

La température peut atteindre jusqu'à 12 °C de plus que dans les alentours... Bien que les toitures actuelles ne soient pas conçues pour supporter des toits verts, il est intéressant de projeter ce que le secteur pourrait offrir en terme de verdure avec quelques subventions et innovation. Ainsi plus de la moitié du secteur posséderait un couvert végétal.

(SOURCE HTTP://WWW.MONCLIMATMANSANTE.QC.CA/PUBLIC/ÎLOTS-DE-CHALEUR-ASPB)

Images et textes tirés des travaux réalisés dans l'atelier Espace urbain de l'École d'architecture de paysage, 2013.
Étudiants : Laetitia Chastel et André Morin

communauté de Parc-Extension. L'on propose également d'aménager les abords du métro Acadie en espace vert avec une allée pour relier le boulevard de l'Acadie et l'avenue Beaumont.

Promenade de Jane

Grâce à l'initiative de Vrac environnement, ce travail d'atelier sur trois mois a été partagé avec la communauté lors des Promenades de Jane, en mai 2014. Cet événement international créé en hommage à Jane Jacobs invite citoyens et experts à se rencontrer pour échanger sur les enjeux d'aménagement urbain. Ainsi, les étudiants et citoyens ont marché le long de la rue Beaumont. Ce qui a permis aux promeneurs de réagir aux suggestions des étudiants présentées sur quatre points précis du parcours. Les participants ont exprimé leur désir de voir ces aménagements se réaliser en espérant que, très prochainement, ils pourront traverser la voie ferrée vers le campus. Cette initiative leur a permis de s'approprier les lieux et les idées par l'imaginaire de ce que peut devenir le quartier.

Conclusion

L'amélioration de la qualité des milieux de vie, le désenclavement et le maintien du caractère local sont parmi les principaux enjeux du secteur de la rue Beaumont dans le cadre du projet du campus MIL. Par leurs propositions, et grâce au partage et à la collaboration, les étudiants ont participé à élargir les possibilités de répondre aux enjeux de façon positive en proposant des manières alternatives d'aménager l'espace. Ils se sont laissés inspirer par la dynamique des échanges et par la qualité spatiale et socio-économique des lieux pour imaginer des espaces de vie qui sont agréables, sains et animés.



Images tirées des travaux réalisés dans l'atelier Espace urbain de l'École d'architecture de paysage, 2013.
Étudiants : Francis Provost et Marianne Blondeau

Quelques observations sur l'aménagement du Campus MIL

Ce texte découle des principaux points de l'intervention «Un projet d'atelier urbain : réaménager l'avenue Beaumont», présentée lors du Symposium international «Du terrain vague au campus urbain intégré?», organisé par le CÉLAT-UQAM, le 30 septembre 2016.

Tel un véritable projet urbain d'envergure, l'aménagement du futur campus MIL de l'Université de Montréal s'étale sur plusieurs années. D'ici sa complétion, l'Université met en œuvre de manière remarquable des activités temporaires diverses sur le site, comme celle de l'agriculture urbaine. Il reste toutefois beaucoup à faire pour animer également les secteurs en mutation autour du campus.

L'actuelle situation spatiale de l'avenue Beaumont, que l'on pourrait qualifier «d'entre-deux», est l'occasion de saisir l'opportunité de créer de nouveaux paysages en dialogue avec le campus. Pourquoi ne pas tester de nouvelles formes ou usages des lieux publics? Faire des réserves d'espaces pour tisser des liens visuels avec la montagne? Percer des vues sur le chantier? Végétaliser pour laisser aux plantes le temps de prendre leur pleine expansion?

Pour créer ces nouveaux paysages à tester, suivent quelques considérations :

- Tirer profit de tous les espaces non bâtis du domaine privé ou public pour implanter des aménagements : rue, trottoirs, espaces vacants, la bande de la voie ferrée et les interstices entre les bâtiments;
- S'inspirer de l'hétérogénéité des lieux (un bâti typiquement industriel avec des marges de recul variées), pour créer des lieux publics innovants pour la communauté;
- Inscrire les actions d'aménagement public dans une vision d'urbanisme tactique qui favorise les aménagements temporaires, la piétonisation, des projets laboratoires, etc. ;
- Générer dès maintenant des activités sur les espaces extérieurs pour cimenter la communauté;
- Pour pallier au déficit d'espaces verts, parcs et équipements, et pour, en même temps, augmenter la biodiversité et lutter contre les îlots de chaleur : verdifier les rues, mais surtout les abords de la voie ferrée dont le potentiel d'aménagement est notable;

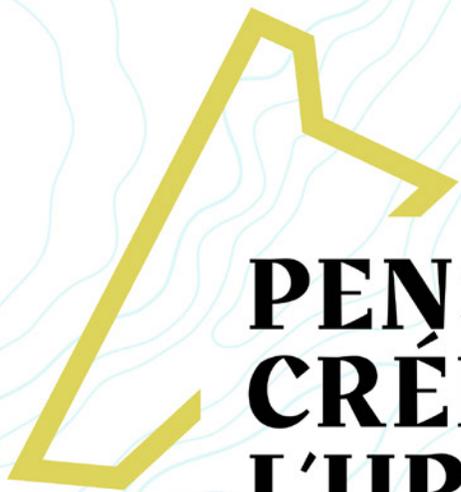


- Par les aménagements extérieurs, mettre en valeur les éléments bâtis et paysagers d'intérêt patrimonial. Les édifices industriels et les paysages ont une valeur et ils témoignent de l'histoire du quartier. Il faut trouver dès maintenant les moyens de conserver les valeurs associées à ces lieux et paysages avant qu'il ne soit trop tard;
- Le pont dans l'axe de l'édicule du métro Acadie facilitera le passage au-dessus de la voie ferrée, désenclavera le secteur et connectera les entités spatiales d'Outremont et de Parc-Extension. Plus qu'un pont, ce lieu mérite de devenir un espace urbain dynamique, propice à la rencontre et significatif sur le plan culturel et social.

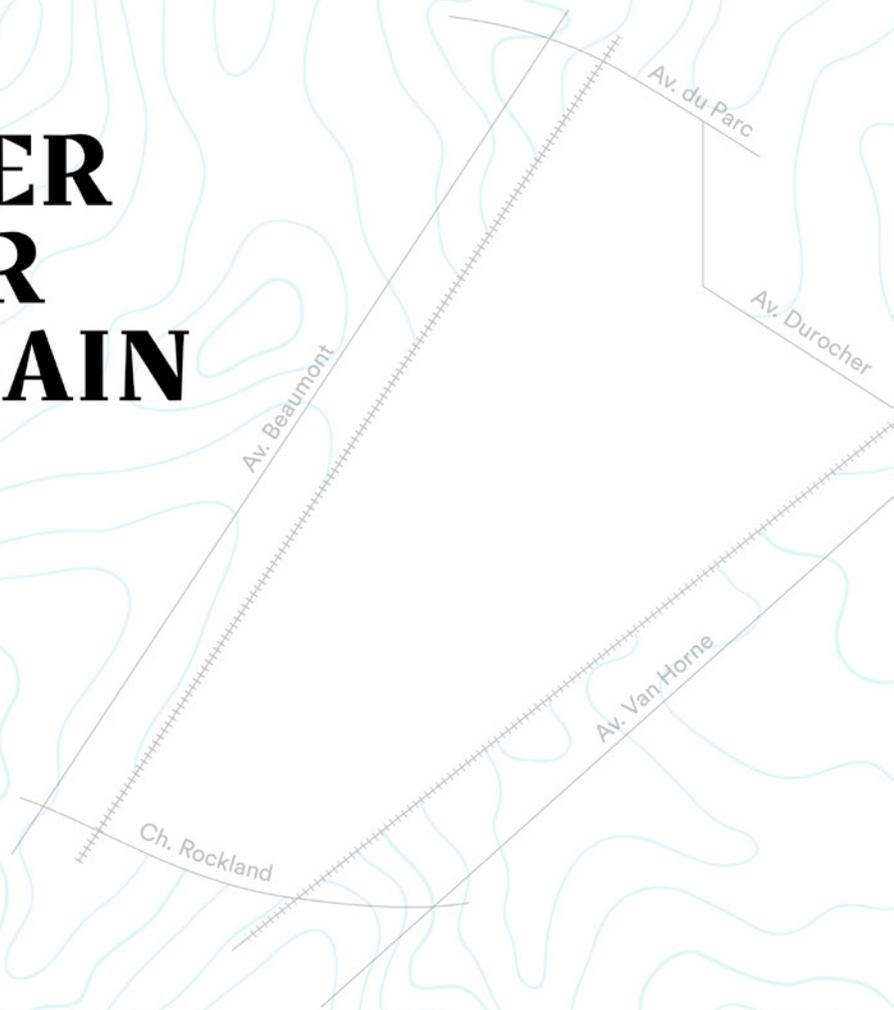
Pensons-y maintenant!

Nicole Valois

Professeure, École d'Urbanisme et d'Architecture de paysage, Université de Montréal



PENSER CRÉER L'URBAIN



DANS LES RUINES DE L'UNIVERSITÉ DE DEMAIN

Dialogue et marche sur le territoire du
Campus Outremont de l'Université de Montréal

Simon Harel, Cynthia Noury

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_32-ruines_universite.pdf

Pour citer cet article : Harel, Simon, Noury, Cynthia, « Dans les ruines de l'université de demain. Dialogue et marche sur le territoire du Campus Outremont de l'Université de Montréal », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017. www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





Par l'exploration du site Outremont qui doit accueillir un « campus urbain intégré » dès 2019, ce document audiovisuel interroge le potentiel de refondation de l'Université de Montréal à travers ce chantier majeur, ainsi que ses effets symboliques pour la communauté environnante (quatre arrondissements jouxtent en effet le site du futur campus). Ce dernier devant voir le jour à l'emplacement d'une ancienne gare de triage, le statut des « ruines » est également remis en question, qu'il s'agisse de la désignation d'un lieu industriel ruiné, désaffecté, en voie d'effacement, sans valeur patrimoniale explicite ou encore des entreprises de revalorisation du site (activités éphémères, laboratoires d'innovation sociale). Cette réflexion est développée par le biais d'un dialogue entre les deux auteurs du document audiovisuel, soit – pour reprendre les propos de Readings – à travers l'action de penser ensemble, dans l'aller-retour d'une question posée in situ qui appelle une réponse pour mieux cheminer. À partir de vidéos glanées et captées dans les « ruines » du site Outremont, cet échange est l'objet d'une mise en images d'inspiration phénoménologique, qui traduit les zones de tension exprimées à même le site. Dans les tableaux visuels ainsi créés, les images s'insinuent dans un dialogue qui recourt aux propos des protagonistes et aux expressions imaginaires d'un campus toujours immatériel, à venir.

[POUR VOIR LE FILM : CLIQUER ICI OU SUR L'IMAGE](#)

Simon Harel

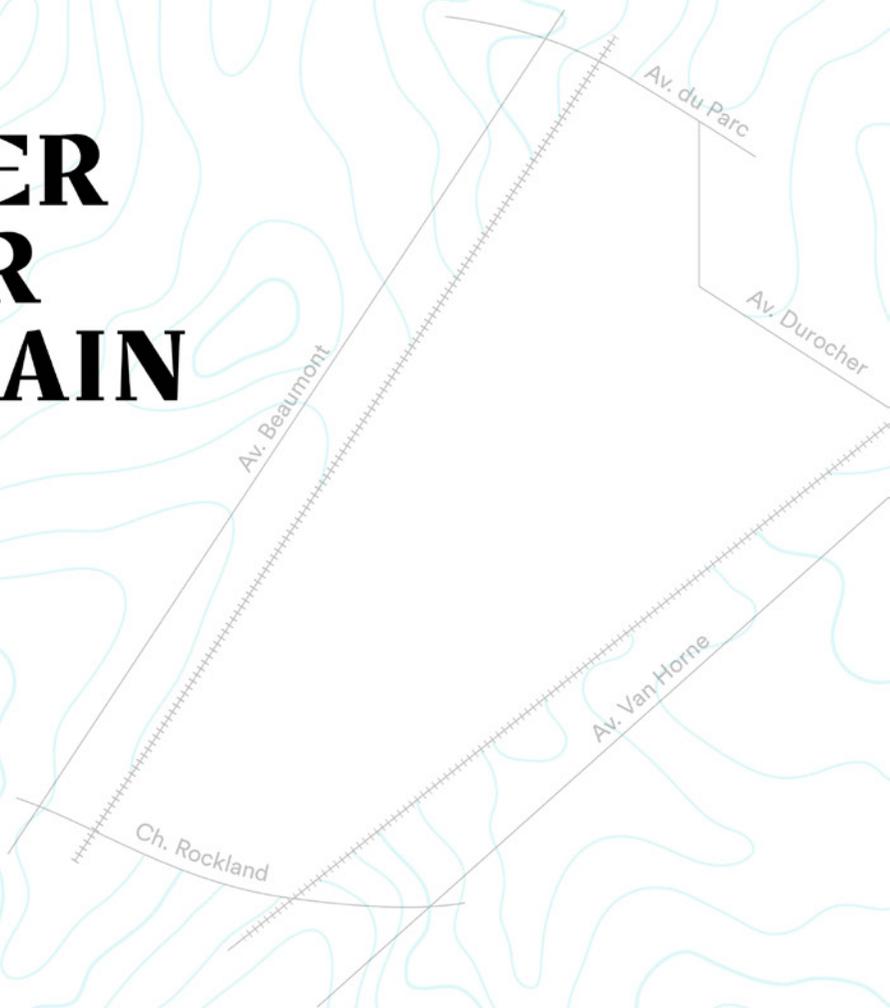
Professeur, Département de littératures et de langues du monde
Université de Montréal, CÉLAT

Cynthia Noury

Doctorat en Communication
Université du Québec à Montréal



PENSER CRÉER L'URBAIN

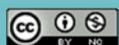


CET ÉTRANGER QUI DÉRANGE TOUJOURS

Carolyne Grimard

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_33-etranger_derange.pdf
Pour citer cet article : Grimard, Carolyne, « Cet étranger qui dérange toujours », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





La présence de l'inhabituel dans un quartier, dans un village ou dans une ville suscite souvent des remous. Le Québec se souviendra probablement toujours du code de vie adopté par le conseil municipal du village de Hérouxville qui visait notamment certaines pratiques attribuées aux communautés musulmanes et qui a lancé (avec une série d'autres événements) la Commission de consultation sur les pratiques d'accommodements reliées aux différences culturelles. Les «étrangers» et leurs comportements, qui apparaissent comme étant inhabituels, ébranlent donc parfois grandement les mœurs locales. La frontière se déplace souvent entre les étrangers qui sont acceptés et ceux qui sont tolérés (Schütz, 2003). Et le temps agit souvent comme un tampon, favorisant le passage de la tolérance vers l'acceptation.

Le système culturel en place fournit des recettes qui fonctionnent «comme un précepte général pour l'action» et qui servent aussi de «schéma d'interprétation» (Schütz, 2003: 16-17). Cela veut dire que la socialisation dans une culture donnée offre des manières de faire, de voir, de penser et de vivre qui sont propres à cette culture. Pour pouvoir accéder à une culture locale il faut donc détenir les clés permettant ensuite d'obtenir ces manières de faire-voir-penser-vivre. L'étranger possède toutefois d'autres clés et c'est avec ces clés-là qu'il continuera à interpréter le nouveau monde dit Schütz (2003), c'est-à-dire en fonction de «sa manière habituelle de penser» qui lui a offert d'autres schèmes. Pour pouvoir vivre-ensemble et comprendre le monde social autour de soi, il faut que le groupe détienne plus ou moins les mêmes clés. Ce qui apparait comme une conception relativement naturelle du monde (relativ natürliche Weltanschauung, cf. Max Scheler) n'est donc en soi que naturel pour ceux qui appartiennent au même groupe culturel. Les étrangers sont alors voués à se buter aux incompréhensions des autres par rapport à leurs manières de faire-voir-penser-vivre, tout comme ils sont voués à ne pas comprendre ce qui est attendu d'eux, du moins pas au moment de leur arrivée dans cette nouvelle culture.

La rencontre entre deux cultures fait ainsi ressurgir des différences dans les modes de compréhension du monde social autour de soi. La suite est souvent la même. Soit un ensemble de mécanismes d'adaptation se met en place et l'étranger s'adapte à la culture dans laquelle il se situe maintenant, soit une lutte de pouvoir s'ensuit, amenant avec elle son lot de préjugés, de discriminations et éventuellement de mécanismes d'exclusion. Cela rappelle la tension entre les Established et les Outsiders décrite par Norbert Élias et John L.



Scotson dans *Logiques de l'exclusion* (1997), où les rapports sociaux entre les deux groupes sont empreints d'une volonté de dominer.

Si des problèmes d'interprétation surgissent fréquemment lorsque les différences culturelles se rencontrent, il en va certainement de même lorsqu'il s'agit de différentes cultures institutionnelles. L'institution qui veut s'installer dans un lieu déjà investi par une autre culture institutionnelle se bute forcément à d'autres manières de faire, qui montreront de la résistance face à ce nouvel arrivant.

Si l'on transpose cela dans des exemples empiriques, lorsqu'un centre de la petite enfance (CPE) veut s'installer dans un nouveau quartier, la Ville de Montréal l'invitera à s'établir sur un coin de rue, et non pas au milieu d'une rue par exemple, car à ce moment-là l'achalandage des voitures et des familles dérangera davantage les résidents à proximité. Quand Cactus Montréal, un organisme communautaire qui vient en aide aux personnes utilisatrices de drogues injectables, a reçu une importante subvention et a voulu s'installer dans le quartier Ville-Marie, il s'est buté à la grogne des résidents et commerçants, allant même jusqu'à quasiment perdre la subvention faute de pouvoir trouver un endroit où s'installer. L'UQAM leur a alors cédé un terrain dans un quadrilatère à proximité de la population que le groupe voulait rejoindre, leur permettant ainsi de s'installer durablement et stratégiquement dans le quartier.

Pourquoi ces installations dérangent-elles? Qu'elles concernent les familles ou les personnes utilisatrices de drogues injectables, elles sont en proie au mépris collectif et subissent des formes d'exclusion sociale

lors des tentatives de mise à l'écart ou de contrôle de leur installation. Ce sont des Outsiders qui se butent à des groupes de résidents et commerçants Established.





Le Campus MIL est donc un étranger qui arrive dans les quartiers de Rosemont-Petite-Patrie, Outremont et Parc-Extension. Il arrive et dérange forcément les dynamiques locales. Il est en apparence un Outsider qui techniquement serait contraint de s'adapter à la culture locale pour se faire accepter. Or, le Campus MIL détient du capital culturel, symbolique et économique que certains quartiers, comme Parc-Extension, ne détiennent pas de manière égale. Des acteurs du quartier Parc-Extension ont avancé lors du Forum citoyen que l'installation, dans Parc-Extension, d'une grande institution comme l'Université de Montréal, forcerait des commerçants à fermer et des occupants de logement à changer de quartier parce qu'une gentrification surviendrait inévitablement. Sommes-nous face au fait qu'un Outsider force une culture locale à s'adapter à lui, à sa venue, à sa culture institutionnelle, à son fonctionnement? Est-ce que la lutte de pouvoir est déjà gagnée, en sa faveur? Les pessimistes diraient certainement oui, alors que les optimistes s'avanceraient peut-être sur le fait que des projets comme Le Virage invitent au dialogue et donc à la mise en place de mécanismes d'adaptation. Dans tous les cas, cette installation dérange. Mais n'est-ce pas le propre de l'étranger, que de toujours déranger?



Carolyne Grimard

Ph.D. Sociologie, coordinatrice scientifique
du CÉLAT-UQAM

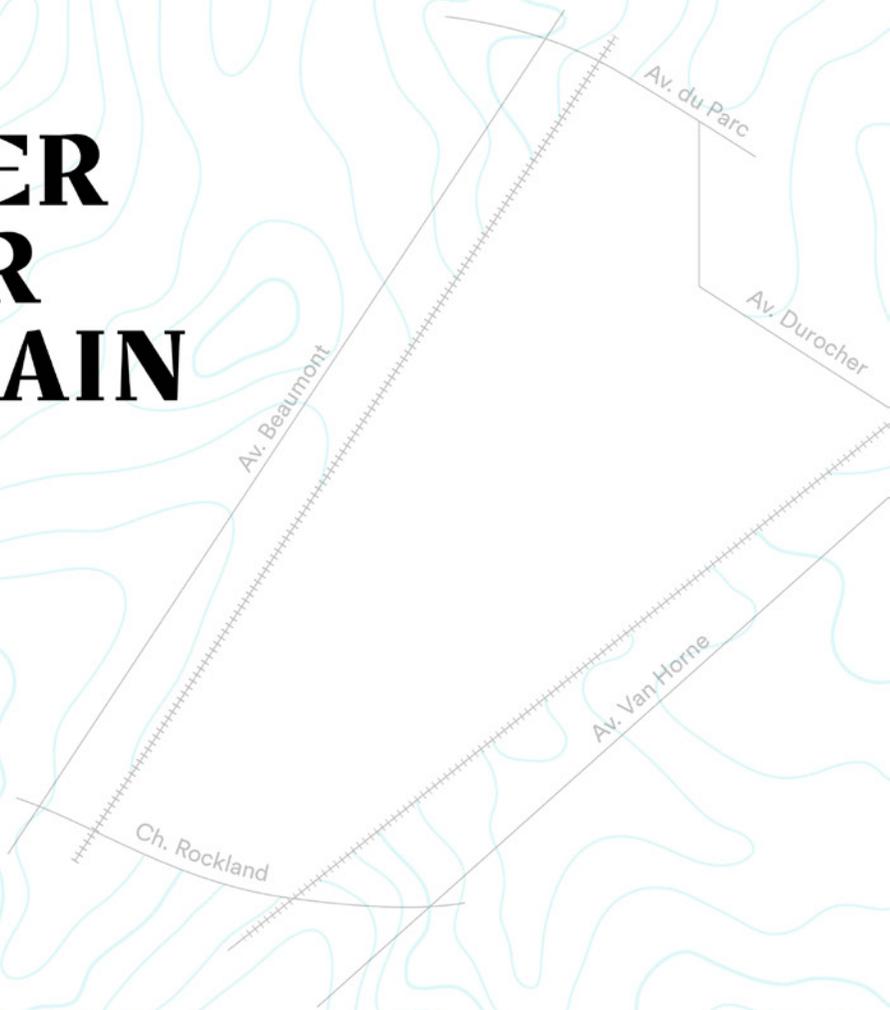
Bibliographie

Élias, Norbert et John L. Scotson (1997), *Logiques de l'exclusion: enquête sociologique au cœur des problèmes d'une communauté*. Paris: Éditions Fayard.

Schütz, Alfred (2003), *L'Étranger*. Paris : Éditions Allia.



PENSER CRÉER L'URBAIN



PERSPECTIVES INTERNATIONALES





Comprendre un questionnement local en l'ouvrant au contexte global

Dans leur contribution, Kai Wood Mah et Patrick Lynn Rivers replacent cette tendance récente de créer des campus urbains intégrés dans le contexte économique des rapports Nord-Sud et dans celui de la baisse des recettes des États qui orientent les institutions universitaires vers des financements privés. D'où, expliquent-ils, l'intégration de l'université dans la « nouvelle économie des hubs d'innovation » impliquant une conception inédite du travailleur. En évoquant l'histoire et la mémoire des quartiers environnant le futur Campus, ainsi que les risques actuels de gentrification, les auteurs introduisent la possibilité d'un campus urbain intégré qui serait animé par une « sensibilité postcoloniale », ceci afin de permettre à ses usagers et à ses voisins de « pouvoir vivre ensemble, entre étrangers ».

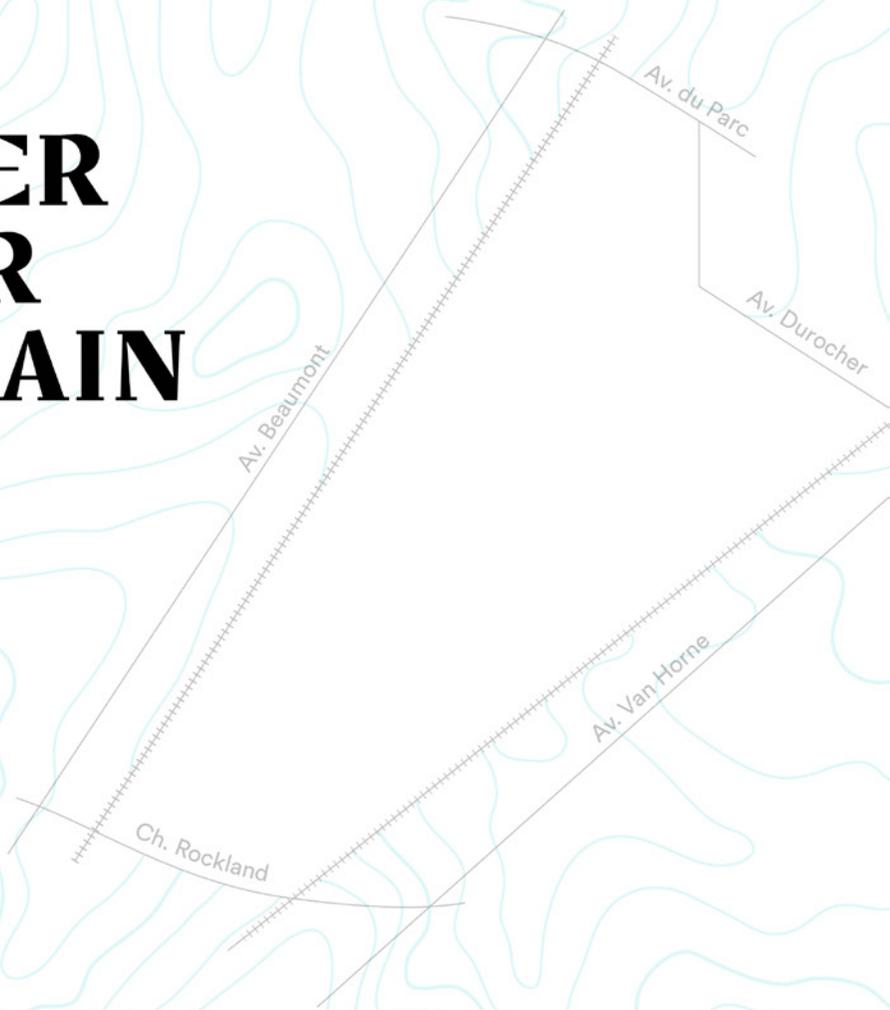
En faisant référence à sa pratique d'architecte aussi bien au Liban qu'en Europe, Anastasia El Rouss compare ensuite les politiques d'urbanisme des différents pays où elle travaille dans une perspective centrée sur la place de l'individu et sur sa liberté d'appropriation de l'espace public. Quelle est, en effet, « la tolérance qu'une ville peut produire » en fonction de ses règles et des spécificités de son territoire, questionne-t-elle ? Elle invite à concevoir « un urbanisme en liberté [qui] n'est pas un urbanisme sans règles » mais qui, au contraire, produit les conditions de « la surprise et de l'appropriation, sources d'évolution et d'attachement à la ville ».

Ce sont également ces liens entre le campus universitaire et la ville qui sont interrogés par l'urbaniste et sociologue Héléne Dang Vu. Constatant la multiplication récente des projets de campus et de quartiers universitaires en plein cœur de la cité, la chercheuse s'intéresse ici à la tendance de certaines universités à « revenir physiquement en ville quand d'autres essaient de diversifier et d'intensifier la vie des campus pour en faire des morceaux de ville intégrés, et quand toutes sont considérées comme des acteurs socio-économiques des territoires ». Elle observe ces formes de retour et de présence accentuées de l'université dans la ville à travers des exemples européens, notamment français.

Dans une perspective réflexive et critique, Alain Bourdin questionne enfin l'identité de l'université – ou de la « marque universitaire » – en prenant en compte certains dispositifs actuels : la transformation des savoirs et des sources de connaissance impliquée par Internet ; les transversalités inédites et les communautés épistémiques que cela suscite ; l'impact des nouvelles technologies sur la géographie de la production du savoir ; la nouvelle figure de l'université comme entreprise qui produit de la connaissance ; et, pour finir, l'influence de ces éléments sur les statuts sociaux de ceux qui vivent et travaillent sur les campus. C'est dans ce contexte qu'il interroge les enjeux des mutations universitaires d'aujourd'hui et par conséquent leur rapport essentiel à la ville.



PENSER CRÉER L'URBAIN

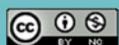


LE CAMPUS URBAIN COMME ESPACE POSTCOLONIAL

Kai Wood Mah, Patrick Lynn Rivers

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_35-campus_postcolonial.pdf
Pour citer cet article : Wood Mah, Kai, Lynn Rivers, Patrick, « Le campus urbain comme espace postcolonial », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





La vue depuis l'intérieur d'un Starbucks à Outremont, avec la station de métro de l'autre côté de la rue. Le paysage urbain d'Outremont – surtout son échelle, son volume de trafic piétonnier et ses magasins haut de gamme – reflète une planification différenciée et des niveaux d'affluence à Outremont et Parc Extension.

Les pressions sur les établissements d'enseignement supérieur ont augmenté en réponse à l'évolution constante des paysages produits par le néolibéralisme. Le contexte national et mondial Nord-Sud, la baisse des recettes des États et l'augmentation des coûts ont amené les universités à chercher de nouveaux revenus supplémentaires, à réduire leur budget, et plus largement, à gérer les ressources avec pour justification économique, la budgétisation centrée sur la responsabilité. Cela a restreint l'accès à l'éducation, non pas en raison du potentiel académique, mais par défaut de capacité de payer, ou, plus précisément, par défaut de capacité ou de volonté d'accepter la dette privatisée. Cela a lieu juste au moment où la « nouvelle économie » a besoin de travailleurs qualifiés avec des compétences postfordistes.

Le « campus urbain », en particulier, est un site où de nouveaux travailleurs sont formés et ensuite socialisés à travers la nouvelle économie. Ces travailleurs pro-

duisent de nouvelles connaissances pour la nouvelle économie. À cause des faibles ressources des universités du Nord global, pour créer des campus urbains, les universités urbaines ont conclu des alliances avec les villes, les États, parfois avec le gouvernement fédéral (au Canada), et donc avec le capital. Ces nouveaux alliés sont devenus extrêmement concernés par l'« innovation », d'où la prolifération des « hubs d'innovation » comme autant d'incubateurs facilitant le développement économique. Ces efforts d'« entrepreneuriat » n'ont pas été une source d'emploi pour le travailleur ordinaire dont le travail a été expédié à l'étranger ou éliminé par la technologie. Au lieu de cela, l'entrepreneuriat sur le campus urbain du Nord global s'est tourné vers le travailleur du savoir, celui de la nouvelle économie qui pourrait très bien être décrit comme l'immigrant d'une post-colonie.

Nous pouvons situer le futur campus urbain MIL de l'Université de Montréal, consacré aux sciences et aux technologies, dans ce contexte postcolonial. Bien que techniquement situé à l'intérieur des limites du quartier d'Outremont, le futur campus urbain de l'Université de Montréal est situé à la frontière d'Outremont, l'un des quartiers les plus riches (et les plus blancs) de la ville et de Parc-Extension, l'un des quartiers les plus pauvres de la ville. Le futur campus urbain, actuellement en construction, a suscité de nouveaux développements dans les quartiers d'Outremont et de Parc-Extension. En ce qui concerne Parc-Extension, les craintes de gentrification et la menace de déplacements économiques et physiques sont réelles. Peut-être que l'élément le plus significatif du développement différentiel entourant le projet provient du fait que les résidents d'Outremont ont un accès facile au nouveau campus, alors qu'un pont seulement (récemment construit, mais encore inaccessible), offre aux résidents de Parc-Extension un accès au site.

Si l'intégration est le mot d'ordre, celle-ci va au-delà du design urbain intégré (DIU) signifiant l'importance de la planification du nouveau campus urbain d'Outremont-Parc-Extension. À l'instar du cadre européen dont ils s'inspirent, les planificateurs montréalais ont mis l'accent sur la nécessaire intégration des niveaux de gouvernement : autrement dit, intégrer le capital à



Le commerce sur la rue Jean-Talon Ouest. Le style de signalisation et les types d'entreprises contribuent à raconter l'histoire de Parc Extension en tant que communauté construite par des groupes « ethniques » blancs plus anciens et des groupes plus récents d'Afrique et d'Asie.

l'enseignement supérieur, intégrer les communautés dans les plans de développement urbain de manière ascendante et enfin intégrer divers éléments de la vie urbaine, comme par exemple, le transport, le zonage, la culture, etc. de manière durable. Cependant, les discours du DIU en Europe et à Montréal n'ont pas été mobilisés afin de prendre en considération la valeur du changement des schémas d'immigration et les caractéristiques démographiques raciales connexes.

Nous évoquons ici le projet en cours afin de proposer l'hypothèse d'un campus urbain intégré avec une sensibilité postcoloniale. C'est bien la notion postcoloniale qui permet d'élargir ce qu'«intégré» peut vouloir dire. Cette sensibilité dépasse la simple description des événements et des expériences du colonialisme européen et de ses suites. Il s'agit d'opérer un changement épistémologique dans la manière dont les événements et les expériences sont interprétés et compris. L'attitude qui consiste à utiliser un imaginaire postcolonial, dans un cadre lié à un campus urbain intégré et postcolonial comme celui des quartiers d'Outremont-Parc-Extension, nécessite la mise en place d'une politique mesurable aussi bien au niveau du programme d'études proposées, que des emplacements, des bâtiments, et des économies autochtones.

Voici quelques-unes de nos réflexions préliminaires. Elles se basent sur l'analyse comparative que nous avons menée à partir du cas de l'École d'Architecture McEwen de l'Université Laurentienne dans le Nord de l'Ontario qui a été dernièrement rénovée et renommée, suite au don d'un entrepreneur minier.

Concernant d'abord le programme d'études, parmi d'autres actions à mener, le corps professoral devrait être formé et des éléments du programme ajoutés, pour insuffler cette intégration de la théorie postcoloniale dans le contexte social et dans le quotidien du campus urbain comme espace postcolonial. Cela ne signifie pas nécessairement qu'une science ou une technologie postcoloniale doit faire partie intégrante du programme du nouveau campus urbain de Montréal. Mais cela signifie toutefois que la communauté du campus reconnaît le pouvoir disproportionné possédé par ceux qui animent le nouveau campus.

Les obstacles physiques et symboliques excluant Parc-Extension de la vie intellectuelle du nouveau campus de l'Université de Montréal doivent être supprimés. Ces obstacles sont réels pour les immigrants et les enfants d'immigrants de couleur nés au Canada et résidant dans une communauté comme Parc-Extension. Ils demeurent invisibles pour une communauté diversifiée mais surtout blanche comme celle d'Outremont.



L'emplacement pour un nouveau condo à Parc Extension avec des grues du nouveau campus urbain en arrière-plan. Chic unités 1BR qui sont commercialisés à 250K \$ stationnement compris.

Les économies alternatives doivent être encouragées. Ces alternatives économiques permettraient d'éviter la nouvelle économie du néolibéralisme. Il s'agirait d'une économie où les immigrants des « nouveaux stocks » de Parc-Extension pourraient, dans le meilleur des cas, obtenir un emploi sur le campus en restant cependant au service du prolétariat technologique des sujets postcoloniaux. Mais ces économies alternatives et inclusives ne se créent que lorsque les élites qui participent à la nouvelle économie de Montréal et qui la gèrent, cèdent au moins une partie de leur pouvoir et de leurs prérogatives.

Observations

Qu'entendons-nous par imagination postcoloniale? Et comment cela se rapporte-t-il aux concepteurs urbains et au sujet postcolonial d'une manière significative pour faire progresser le discours intégré du campus urbain?

J'évoque ici (Mah) à la fois mon enfance comme immigrant (de l'ancienne colonie britannique de Hong Kong) à Outremont, mais aussi la perspective découlant de ma profession d'architecte diplômé et professeur d'architecture dans une école d'architecture basée sur les mêmes principes de campus urbain intégré que nous voyons ici à Montréal. Aucune de ces identités – comme concepteur, professeur et citoyen – ne pourrait en effet être isolée des autres.

La démographie raciale de Montréal (comme des grandes villes canadiennes en général) a considérablement changé depuis les années soixante-dix, l'époque où j'ai grandi à Montréal. Dans les années soixante-dix et au début des années quatre-vingt ma famille demeurait dans un bâtiment sur la rue Davaar à Outremont. La classe moyenne est maintenant plus affluente dans cette rue qu'elle ne l'était du temps de mon enfance. L'étage du triplex que ma famille occupait est maintenant devenu un condo, inaccessible aux familles de classe ouvrière. J'ai fréquenté une école publique du quartier, Guy Drummond Elementary, qui est maintenant devenue une école privée qui offre un baccalauréat international français. À l'époque, mes deux frères aînés et moi, nous allions à Parc-Extension en traversant sous le passage à niveau et nous traversions même les grands parcs en direction de la montagne. Van Horne, la rue principale, n'avait pas de station de métro (nous entrions consciencieusement dans l'arrondissement en passant par la côte de Côte-des-Neiges, le Mile End, Ville Mont-Royal, à pieds ou en autobus, au lieu d'entrer à Outremont directement par un souterrain). Dans la rue il y avait seulement quelques petits dépanneurs et magasins, quelques restaurants de quartiers – celui que nous aimions le plus était la Pizzeria de Pandelis. La rue n'était pas bordée de boutiques haut de gamme et de restaurants de luxe.

Je ne décris évidemment pas ici mon enfance parce qu'elle est particulièrement exceptionnelle. Je souhaite donner l'image de la vie dans un quartier et d'une enfance immigrante à Montréal, dont les souvenirs me sont revenus alors que je suis retourné à de nombreuses reprises dans le quartier en question lors de notre participation aux événements du «Du terrain vague au campus urbain intégré». La transformation des quartiers ethniques affecte en effet non seulement la ville économiquement mais socialement aussi – les familles à travers les générations successives, y compris les enfants.

En parlant depuis mes multiples positions d'architecte, de professeur, d'enfant de la diaspora et d'ethnique montréalais, j'espère souligner la complexité des subjectivités postcoloniales. Aussi complexes soient-elles, l'imagination postcoloniale constitue un raccourci pour représenter les complexités de l'être, de la pensée et de l'action dans la postcolonie. Et, en même temps, l'imagination postcoloniale est composée de sujets tel que moi – qui suis souvent identifié comme étant un étranger, mais qui contribue aussi, par mon travail, mes idées et leur diffusion, au développement culturel et économique du Québec et du Canada.

Un campus urbain comme espace postcolonial signifie que ses espaces sociaux et construits peuvent accueillir et répondre à des sujets et des identités façonnées par des histoires diverses – de migration, de cultures, de langues différentes, même si la langue officielle est le français. Cela signifie aussi que les alentours sont texturés par des passages à travers et autour des emplacements et non démarqués par des frontières.

Un espace postcolonial s'installe dans le tissu urbain existant en adoptant et en utilisant des stratégies créatives, au lieu de totaliser des plans qui éliminent les complexités urbaines. Il valorise autant les contradictions que les consistances dans l'environnement urbain.

Une imagination postcoloniale n'est donc pas une chose définitive ou une méthode d'évocation. Cela implique d'avoir la capacité ou la volonté de participer aux expériences texturées du sujet postcolonial. L'imagination postcoloniale favorise les différences car ces différences sont façonnées par les interactions dans l'environnement matériel et humain. C'est donc une pratique «polyglote» qui reprend le langage familier et l'accentue, qui intègre ainsi les langues étrangères sans renoncer à la langue maternelle. Il s'agit d'une politique, au-delà de la politique culturelle des années quatre-vingt-dix, qui consisterait moins à contester l'espace, mais plutôt à le vivre ensemble entre étrangers.



Kai Wood Mah

Professeur, Département d'Architecture, Université Laurentienne (Sudbury), membre de l'Ordre des Architectes du Québec

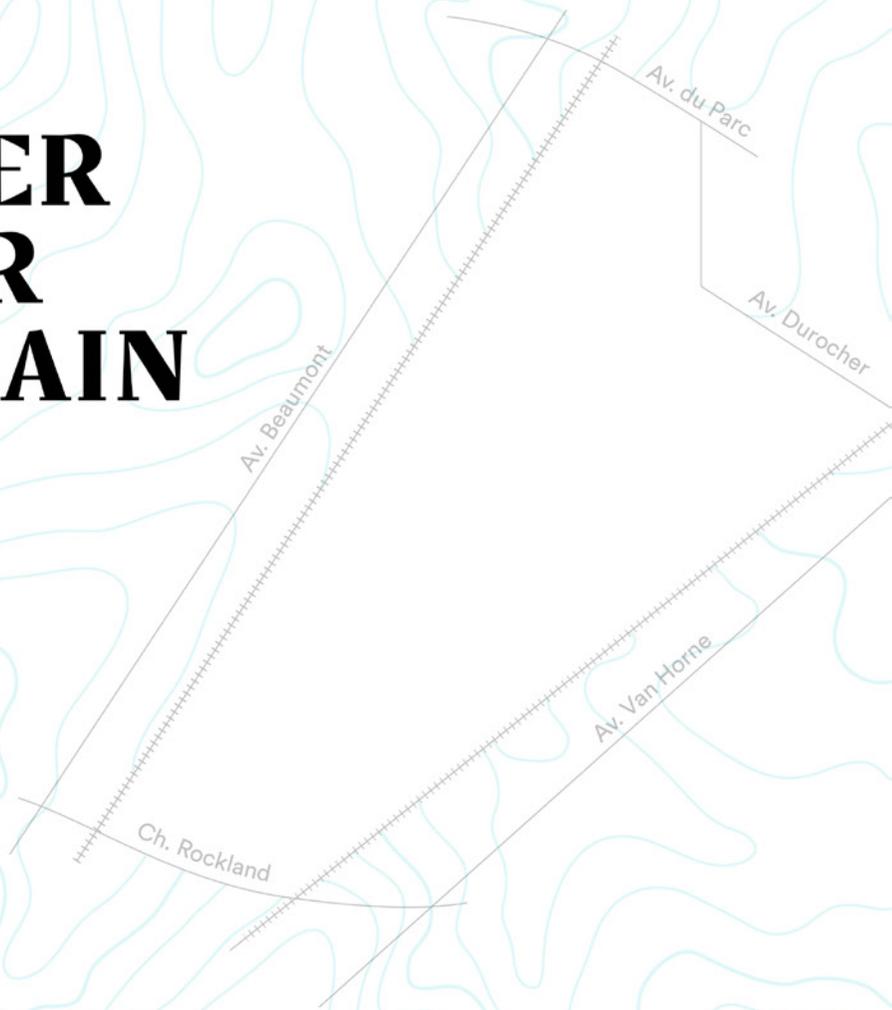
Patrick Lynn Rivers

Associate professor, Liberal Arts, School of the Art Institute of Chicago

Ensemble, ils codirigent Afiel : www.afiel.ca



PENSER CRÉER L'URBAIN



ESPACE PUBLIC. UNE NÉGOCIATION DE LIMITES

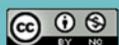
suivi de:

Quelques observations concernant le futur Campus MIL

Anastasia Elrouss

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_36-Espace_public.pdf
Pour citer cet article : Elrouss, Anastasia, « Espace public. Une négociation de limites. Suivi de : Quelques observations concernant le futur Campus MIL », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL



Nous travaillons sur trois échelles différentes avec une approche spécifique qui met en valeur la relation entre l'humain, l'habité, le grand paysage, la ville et le territoire :

- les maisons privées à l'échelle individuelle ;
- les bâtiments interconnectés à l'échelle intermédiaire institutionnelle d'un îlot ou d'un quartier ;
- les villes à l'échelle urbaine et territoriale.

Une recherche sur le Liban, à travers plusieurs images de quartiers principaux de la ville de Beyrouth et de développements urbains sur le littoral, met en valeur l'importance de l'initiative individuelle et son pouvoir d'adaptation à travers l'appropriation de l'espace public, le débordement informel du privé dans le public et le contournement des lois. Ceci permet aux individus de créer de nouvelles activités commerciales, culturelles, sportives et urbaines qui aident la ville à évoluer favorablement vers une mixité sociale et économique équilibrée où l'individu redessine la limite de son espace public à travers son pouvoir de négociation.

Au Liban, c'est l'absence du pouvoir d'État en matière d'urbanisme, la mixité culturelle et l'impact du pouvoir économique individuel qui dessinent les villes où le grand paysage de la mer et des montagnes deviennent le seul lien entre les Libanais.

Une recherche sur l'urbanisme de quelques villes européennes montre que l'excès de lois et de dessins détaillés des plans urbains contrôlés, la plupart du temps, par une vision politique collective efface complètement la place de l'individu et de sa liberté d'appropriation et ne permet plus la création de modes d'engendrement.

Nous proposons donc de travailler sur un système d'échange entre une vision politique globale et un espace de liberté individuel car l'absence de l'un des deux facteurs crée un déséquilibre architectural et urbain.



Brazza-Bordeaux, France
Un quartier-paysage qui dessine un urbanisme en liberté.

L'exemple du projet urbain à Brazza (Bordeaux, France)

La situation du Projet urbain à Brazza-Bordeaux donne en effet à réfléchir sur l'idée d'ouverture, sur la tolérance qu'une ville peut aujourd'hui produire dans le cadre de ses règles. Le Quartier de Brazza, situé sur la rive droite de la Garonne, est un ailleurs, un bien très précieux pour Bordeaux. Les singularités de ce territoire constituent les atouts d'une reconquête inédite : rapports directs au fleuve et au grand paysage, générosité constructive, sentiment d'illimité. Nous souhaitons explorer ce potentiel par la mise en place d'un urbanisme en liberté dont la priorité est de générer le plus de relations possibles entre les habitants, la Garonne et une nappe végétale profonde. Cela pose les bases d'un nouveau quartier dans lequel il sera possible d'habiter autrement : sous un arbre, près d'une école, comme chez soi.



USJ-Project-Beirut, Liban

Le campus en extension de la ville.
Le projet a été conçu et exécuté par YTAA et 109 architectes.

L'exemple du Campus de l'innovation, de l'économie et du sport (USJ-Project) (Beyrouth, Liban)

Le Campus de l'innovation, de l'économie et du sport (USJ-Project) se situe dans un îlot au bord d'une route où la structure de la ville traditionnelle est absente. Le contexte avoisinant ressemble à un collage de bâtiments juxtaposés le long de la voie, contexte assez caractéristique de l'urbanisme du Liban d'après-guerre, même si cette zone a un passé historique indéniable. Nous avons donc essayé « en opposition » d'initier par ce projet un mode d'engendrement en venant à la limite de l'îlot tout en construisant un bâtiment assez autonome mais ouvert à la ville. Nous y avons essentiellement travaillé les vides pour favoriser l'échange. Partir de ces vides, s'est avéré être une solution pour maintenir ensemble les différences, car c'est un projet complexe avec plusieurs programmes divergeants. Le vide se prolonge ainsi en toiture comme une grande balade en surplomb de la ville et devient un espace de liberté commun à la ville et au campus. Nous avons accentué les porte-à-faux, les tensions, les rapprochements des plans, les convergences géométriques pour constituer des formes de provocation que la culture

« moderne » – au sens moderniste du terme – ne cherchait pas à affirmer. Nous demeurons dans une logique de masse qui nous rappelle l'architecture libanaise, mais cette masse est mise sous tension – ce qui ressemble aussi au Liban actuel. C'est précisément cela qui nous intéresse, car nous tendons vers la construction d'une identité propre.



HAT-Resort-Halate, Liban

Un Hôtel qui relie la montagne à la Mer. Le projet a été conçu et exécuté par YTAA et 109 architectes.

L'exemple du HAT-Resort (Liban)

Le projet de HAT-Resort est développé sur le littoral Libanais telle une grande façade de voiliers sur la mer étendue sur 220 mètres linéaires. Ce complexe hôtelier accueille plusieurs chambres, un restaurant et sa plage privative. Chaque unité de vie est contenue dans une coque en béton de double hauteur ancrée dans le sable. Une palmeraie constitue la trame principale de ce territoire libre et ouvert sur la mer. Cette maille végétale fait office de filtre de lumière entre les chambres et trace les sillons de promenades interstitielles. Ce projet est un lien entre la montagne et la mer qui met en valeur l'importance de l'échange spatial entre les deux pour créer un ailleurs.

L'exemple du musée MARE (Bucarest, Roumanie)

Dans un autre contexte nous avons réfléchi à propos du musée MARE qui sera un acteur principal dans l'espace public de la ville de Bucarest : Comment mettre

en valeur le patrimoine dans une ville ? Comment ajouter un étage à un bâtiment ancien sans affecter l'identité de celui existant tout en le transformant en espace public ? Autant de questions qui nous ont poussés à surélever ce bâtiment situé dans le quartier résidentiel de Primaverii à Bucarest en Roumanie. Il paraîtra flotter, et sera à la fois plus visible et irréel : une incitation au rêve. Le rez-de-chaussée avec ses quatre mètres de hauteur sous plafond sera un espace public en continuité avec le tissu de la ville. Construite en 1939, cette villa sera ainsi transformée en musée pour l'art contemporain roumain. MARE est voulue comme un « incubateur » pour la culture visuelle locale et comme un moyen de repenser l'art roumain récent.



T-Project-Cornet Chehouane, Liban

Plusieurs scénarios écrits par l'homme qui redéfinit le sens de l'habitat à travers une structure d'espace.

L'exemple de la villa T (Beyrouth, Liban)

Finalement, la villa T est accrochée à une forte pente rocheuse dans un environnement existant caractérisé par sa forêt de pins et sa vue intense sur Beyrouth et la mer, cette maison est quasi invisible en surface. Elle n'offre aucune image. Hors d'échelle et presque sans

mur, elle remet en cause l'idée de limite et de norme au sein de l'espace domestique. Sa structure étagée est constituée de trois grandes nappes de béton habitables et débordantes. Ses sols superposés en porte à faux accueillent les éléments de programme et communiquent entre eux au moyen d'une rampe qui traverse l'intérieur de la villa. Ces planchers ouverts constituent des incisions horizontales très structurantes dans le paysage escarpé. La villa se prolonge dans le vide, avec le vide. Elle provoque l'habitant, le sidère par ses prises de position sur le paysage. Elle n'a pas de peau, pas d'enveloppe. Elle n'est qu'un intérieur, d'autant plus ahurissant qu'il est donné à voir et à vivre sans transition avec le dehors. La villa T sort du champ et déborde. Elle file, fuit, s'enroule, se retourne et confronte sans cesse l'homme à sa propre dimension, à sa relation dynamique au monde. La maison semble effacer toute tentative d'ancrage pour mieux donner à rejouer chaque jour une autre manière de vivre. Son unique façade de verre, qui s'étend sur 50 mètres, pousse l'habitant dans des positions extrêmes, exposé aussi bien au sentiment de sécurité qu'à celui de menace.

Pour finir, nous pensons que ce jeu sur les limites poreuses et extensibles est passionnant à mettre en place dans la ville contemporaine. Nous voulons produire ici les conditions d'un espace de dilatation entre les individus et le territoire.

Quelques observations concernant le futur Campus MIL

Nous avons pris le temps de revoir l'insertion architecturale et urbaine du futur campus Outremont de l'Université de Montréal après nos longs échanges durant le Symposium « Du terrain vague au campus urbain intégré ». Le « Campus MIL » a un emplacement géographique stratégique et une emprise majeure de 51 acres sur le territoire avoisinant. Ces potentiels permettront au campus de tisser des liens physiques, sociaux, économiques et politiques entre les quatre quartiers d'Outremont, de La Petite-Patrie, de Parc-Extension et de Ville Mont-Royal. Ce projet institutionnel pourra devenir un espace public individuel et collectif et générera des manifestations culturelles qui auront le pouvoir de brouiller les limites physiques des quartiers autour et qui permettront une mixité sociale et économique bien développée.

Nous proposons de travailler sur un système d'échange entre une vision politique globale et un espace de liberté individuel car l'absence de l'un des deux acteurs crée un déséquilibre architectural et urbain dans un projet du même ordre.

Nous proposons de dessiner un « Campus Paysage » qui facilitera la communication à travers une trame végétale neutre où le projet sera considéré comme un grand parc, comme un espace de liberté permettant aux individus et à la ville de se l'approprier.

La liberté fabrique les conditions sublimes de la surprise et de l'appropriation, sources d'évolution et d'attachement à la ville. Dans ce campus, nous souhaiterions accueillir, transformer, fructifier ce pouvoir de l'imprévisible par la mise en place d'un urbanisme en liberté. La beauté d'un territoire tient en ce qu'il n'est pas strictement défini. En cela réside une force d'interprétation et d'innovation possibles.

Un urbanisme en liberté n'est pas un urbanisme sans règles. Il s'attache à créer les conditions d'une nouvelle coexistence entre les fonctions et le vide. À l'inverse des processus de conception urbaine habituels qui verrouillent les activités aux enveloppes, nous pensons la programmation comme une variable positive du projet.

Nous pensons qu'il est à la fois passionnant et significatif de mettre en œuvre ce jeu sur les limites poreuses et extensibles dans la ville contemporaine et dans des projets ponctuels institutionnels. Nous voulons produire à travers nos réflexions les conditions d'un espace de dilatation entre les individus et le territoire ; et concevoir les limites pointillées comme une alternative à la planification, à l'inflexibilité des programmes et de la ville, à son verrouillage trop fréquemment légitimé.

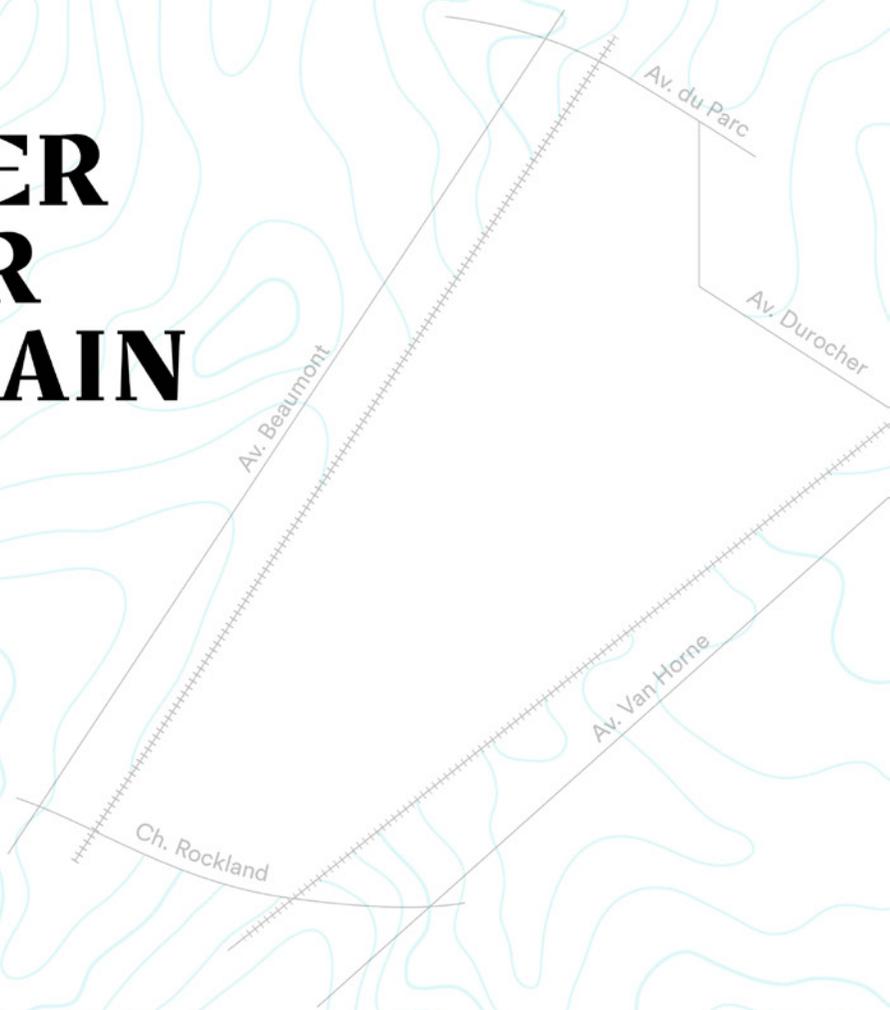
La situation de nos projets architecturaux et urbains donne en effet à réfléchir sur l'idée d'ouverture, sur la tolérance qu'une ville peut aujourd'hui produire dans ses règles. L'inflexibilité est un frein à l'envie de rester, de se sentir bien, c'est, en fin de compte, une entrave à l'évolution du territoire et de ses habitants.

Anastasia Elrouss

Cofondatrice et architecte Youssef Tohme Architects and Associates, Beyrouth, Liban



PENSER CRÉER L'URBAIN



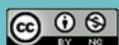
UNIVERSITÉS EN MOUVEMENT

Trois chemins pour revenir en ville

Hélène Dang Vu

Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerlurbain.ca/pdf/PCU_pdf_37-Universite_mouvement.pdf
Pour citer cet article: Dang Vu, Hélène, « Universités en mouvement. Trois chemins pour revenir en ville », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.
www.pensercreerlurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL



1. Revenir en ville



Nantes :
Quartier de la création
et Quartier hospitalo-universitaire

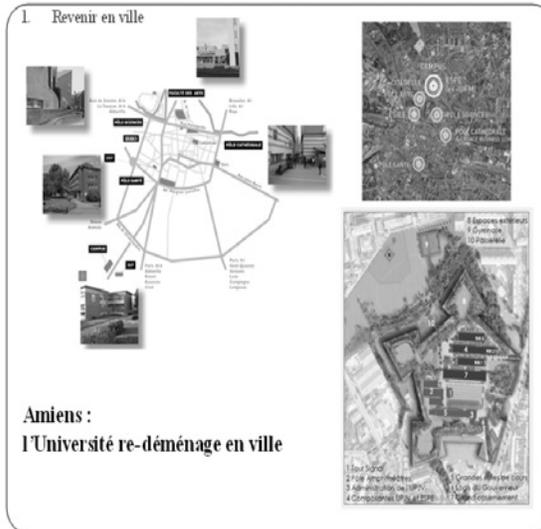
Les universités reviennent en ville. C'est une observation que nombre d'entre nous faisons aujourd'hui en Europe et qui vaut aussi pour l'Amérique du Nord. Pourtant le mouvement avait longtemps été inverse, depuis l'invention au XVIIIème siècle des campus hors la ville aux États-Unis, jusqu'aux constructions pendant la seconde moitié du XXème siècle, de campus en périphérie des villes européennes. Les quartiers centraux semblaient alors bien trop exigus pour accueillir les équipements modernes et faire face à la massification de l'enseignement supérieur.

Le vent aurait donc tourné depuis quelques années : certaines universités reviennent physiquement en ville quand d'autres essayent de diversifier et d'intensifier la vie des campus pour en faire des morceaux de ville intégrés, alors que toutes sont considérées comme des acteurs socio-économiques des territoires. Trois formes de retour ou de présence accentuée de l'université dans la ville peuvent être observés, nous les commentons ici depuis l'Europe et plus particulièrement depuis la France.

Quand l'université revient physiquement en ville

Les projets de campus et de quartiers universitaires en plein cœur de la ville se sont multipliés ces dernières années.

Ce sont parfois des déménagements, comme celui du CHU de Nantes sur l'île de Nantes et le projet du quartier de la santé attenant, lesquels repositionnent l'université à proximité directe du centre historique de Nantes et dans le territoire de projet de la métropole. Ou encore comme le médiatique déménagement d'une partie de l'Université à Amiens, depuis la



périphérie vers le quartier Saint Leu et la Citadelle du centre historique de la ville.

Dans les deux cas, l'université revient en cœur de ville alors qu'elle en était partie au cours de la décennie 1960.

Ce retour en ville est aussi le fait de créations et d'extensions de l'université en ville, à l'instar du projet du campus de Condorcet au Nord de Paris, sur le site d'Auberwilliers, présenté comme un campus trans-périphérique.

Quoi qu'il en soit, ces projets d'extension, de relocalisation ou même de rénovation, se réfèrent à chaque fois au modèle d'un quartier universitaire inséré dans la ville, comme il en existe dans les vieilles villes universitaires de Bologne, Paris ou Leuven.

Ce modèle est aujourd'hui plébiscité car il permet une proximité entre l'université et la ville. Cette «promiscuité» paraissait pourtant bien contraignante il y a peu (manque de place pour que l'université puisse s'y développer, prix parfois très élevés des loyers, etc.). Ce revirement est celui d'une revalorisation des quartiers centraux, ainsi que d'une reconnaissance d'un certain nombre d'avantages dudit modèle : il permet à l'université d'être en vitrine de la ville, d'être facilement accessible en transports en commun et bien sûr de profiter des aménités et de l'animation de la ville.



Quand l'Université veut refaire Ville

Le retour de l'université en ville, signifie aussi une attention plus marquée et, en tout cas affichée, des universités pour la vie de leurs campus, notamment quand ces sites sont éloignés des centres d'agglomération. L'enjeu des projets de rénovation de ces campus périphériques est alors très souvent d'intensifier la vie de sites qui s'apparentent trop souvent à des zones d'activités universitaires, désertées et inertes une fois les cours terminés. Pour créer de la vie sur place, les projets de rénovation cherchent très souvent : à diversifier les fonctions et usages du site pour faire entrer la ville dans le campus ; à tisser une maille urbaine plus fine ; à soigner l'aménagement des espaces publics, de façon à augmenter les cheminements doux ; et à accrocher davantage l'université aux quartiers adjacents et au reste de la ville.

Autrement dit, ce retour en ville ne passe pas forcément par un déménagement de l'université dans des quartiers centraux. Il peut se faire en périphérie, dès lors que le campus est considéré comme un morceau de ville à part entière. Une telle approche recentre donc les réflexions autour de la vie universitaire des sites et de leurs intégrations dans un territoire plus large.

Dans ces projets, on essaye de faire aussi entrer la ville sur le campus, en programmant des équipements hybrides qui servent bien sûr à la communauté universitaire mais qui sont aussi ouverts à d'autres publics qui peuvent faire vivre le campus en dehors des périodes d'enseignement.

Ce sont des équipements comme l'Aula Magna de l'Université Catholique de Louvain (Belgique) où le grand amphithéâtre de l'Université est aussi utilisé comme salle de théâtre ; ce sont des bâtiments ouverts et modulables comme celui de l'École d'architecture de Nantes (ENSAN) qui permettent d'accueillir des manifestations culturelles initiées par des acteurs extérieurs pour une diversité de publics.

Quand l'Université participe au développement de la ville

La troisième manifestation du retour de l'université en ville, correspond au retour de l'université dans les affaires urbaines. Et c'est là, une histoire de posture. Sur ce point, les universités n'ont pas le même passif : certaines ont toujours été des acteurs volontaires de leur territoire, alors que d'autres bien moins. Quoi qu'il en soit, c'est aujourd'hui une posture attendue en Europe comme en Amérique et qui peut s'exprimer par bien des manières.

La participation de l'université au développement économique local est bien sûr ce qui est le plus attendu mais ce n'est pas le seul engagement possible. Cela peut aussi passer par une participation active de l'université à l'aménagement du territoire local. Dans ce registre, l'Université Catholique de Louvain constitue

2. Refaire ville

Diversifier les fonctions



Des activités temporaires



Des services mobiles



bien sûr l'exemple le plus abouti puisque l'université a créé la ville nouvelle de Louvain-la-Neuve et continue aujourd'hui à en être le principal aménageur. Plus modestement, la multiplication d'outils d'aide aux projets d'aménagement élaborés par les universités est un signe de cette tendance à l'engagement : schémas immobiliers, plans de déplacements universitaires, schémas de développement universitaire, etc., font état des échanges de l'université avec ses partenaires locaux – collectivités, autorités organisatrices des transports, agence d'urbanisme – et de la prise en considération des enjeux d'aménagement posés par l'université sur le grand territoire.

Enfin l'engagement social et responsable des universités vis-à-vis des communautés locales constitue un dernier registre de l'université – acteur de son territoire. Si cela peut paraître évident en Amérique du Nord, ça l'est beaucoup moins en Europe et surtout en France. Mais là aussi les choses évoluent : des directions dédiées à la qualité de développement des universités sont créées, de même que des réflexions sont engagées – bien que de façon encore très embryonnaire et éclatée – sur la responsabilité et l'engagement possible de l'université auprès de publics fragiles qui vivent sur le territoire.

Ces projets d'aménagements universitaires, réflexions sur la vie des campus et le rapport des établissements aux enjeux territoriaux, semblent indiquer un retour de

2. Refaire ville

Projets de rénovation
des campus périphériques :
en faire des morceaux de ville



Projet du campus
de Bordeaux - Pessac



Retrouver une trame urbaine
traditionnelle

Réalisation de percées

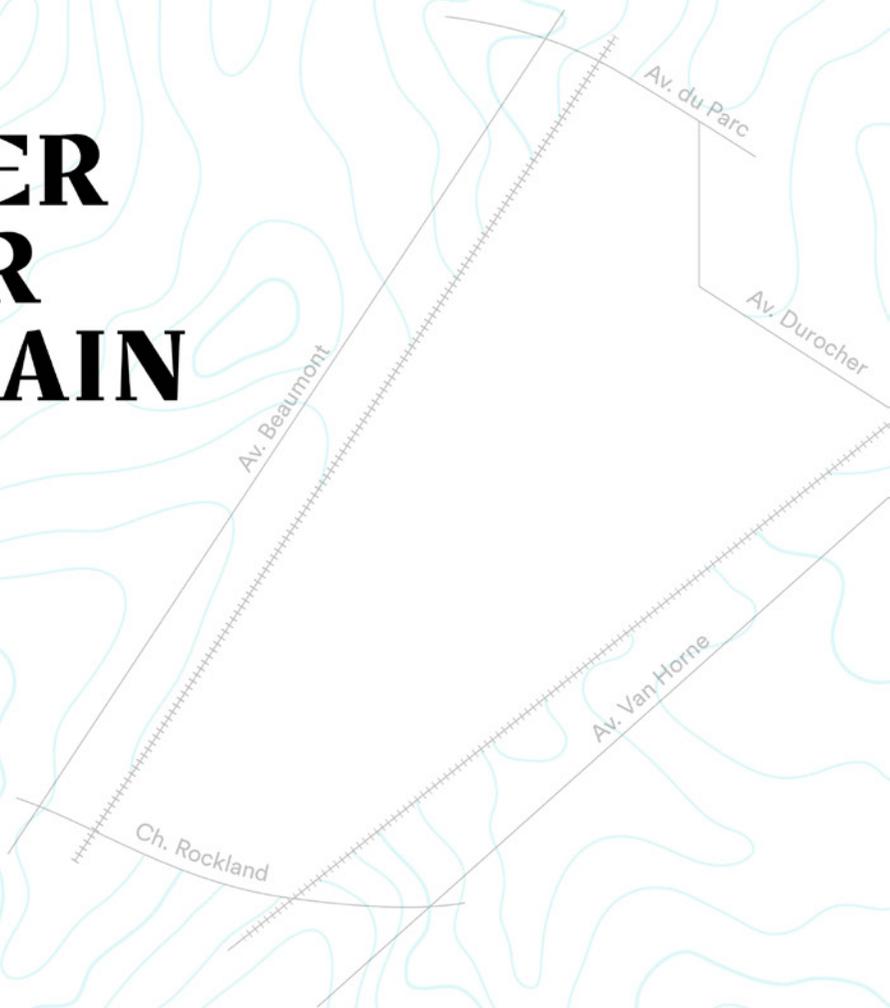
l'université en ville. Dire cela ce n'est pas nier l'engagement qu'elles ont toujours eu sur le territoire mais c'est souligner une ambition qui semble de plus en plus assumée et affichée par ces établissements. On peut voir dans cette tendance, la réaffirmation des rapports qui lient universités et villes, des missions d'intérêt général qu'elles poursuivent et du sens pour elles, d'être dans la cité et d'en faire partie. Et même s'il y aurait beaucoup à dire sur les façons dont ces intentions sont parfois mises en œuvre, nous ne pouvons que nous réjouir de ce retour.

Hélène Dang Vu

Maitresse de conférences,
Université de Nantes, Unité Mixte de Recherche
« Espaces et Sociétés »



PENSER CRÉER L'URBAIN



Mutations universitaires

NOUVEAUX ENJEUX POUR LES CAMPUS

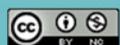
Alain Bourdin

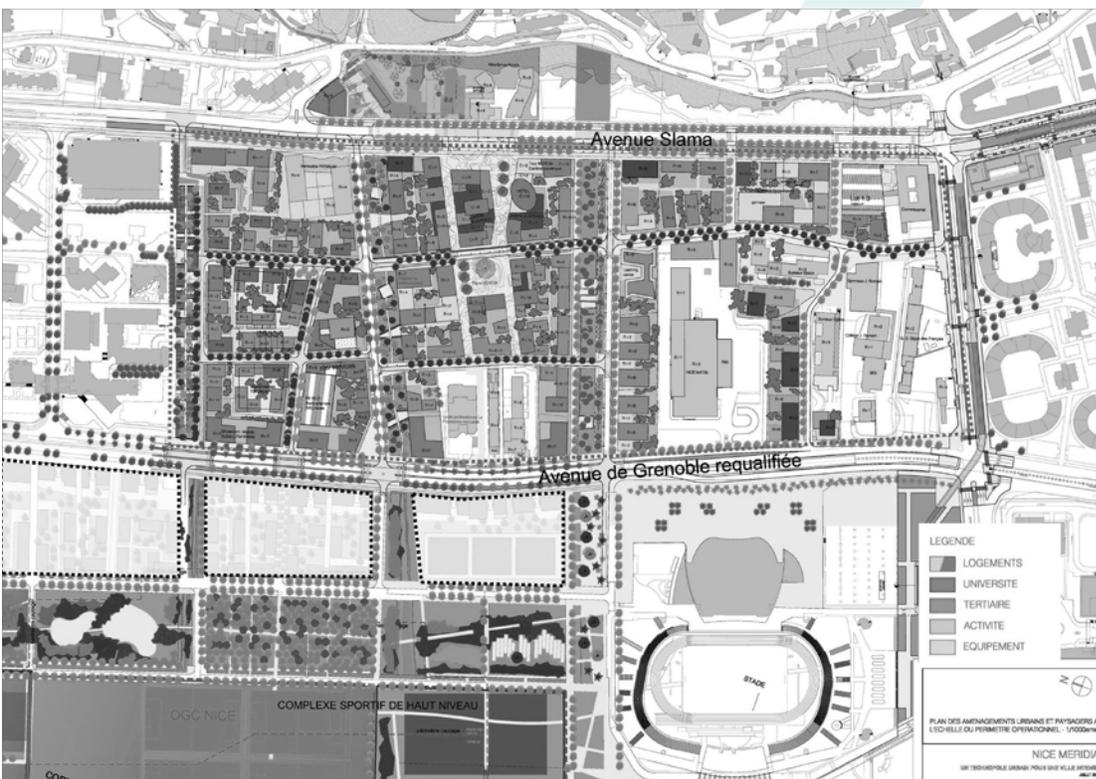
Article disponible en ligne à l'adresse : www.pensercreerurbain.ca/pdf/PCU_pdf_38-mutations_universitaires.pdf

Pour citer cet article : Bourdin, Alain, « Mutations universitaires. Nouveaux enjeux pour les campus », in « Du terrain vague au campus urbain intégré », 2017.

www.pensercreerurbain.ca

PROJET RÉALISÉ SOUS L'ÉGIDE DU CÉLAT _ UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL





Un bâtiment emblématique à l'heure des nouvelles technologies.
Learning center (Rolex) de l'EPFL. Copyright Manuel Moore 2009

Quand on construit une université la question est de définir son programme, donc de savoir quels usages on veut rendre possibles, sachant que, de toute façon ce sont les usagers qui trancheront, et qu'ils changent sans cesse. Ajoutons qu'une université – même américaine – a beau sur-jouer son unité et son identité, elle reste au quotidien une fédération de départements, avec leur culture propre, leur histoire, leurs partenaires particuliers. À l'échelle des laboratoires et des départements, les petits groupes, les équipes, ou tout simplement les individualités dominant. On est bien au-delà des départements ou des filiales d'une entreprise. Du coup produire un programme avec les usagers pose une montagne de problèmes. Mais se référer à des modèles tout faits n'est pas la solution. Les universités sont très différentes les unes des autres: comment imaginer un modèle de campus qui puisse convenir également à l'université féminine Ewha de Séoul et à l'Université de Montréal? En outre, chacune à sa dynamique propre car, aujourd'hui, les universités – même les plus traditionalistes – ne sont pas des conservatoires du savoir mais des lieux de mouvement et d'innovation permanente.

Chacun doit donc inventer son campus, mais on peut échanger sur les tendances à prendre en considération, principalement quatre:

Les savoirs se transforment. Les sources de connaissance se multiplient et demain tous les étudiants seront des autodidactes grâce à internet. L'université devra leur apprendre la méthodologie du travail intellectuel et d'abord à résister aux faits alternatifs, fake news et autres post-vérités. Elles transmettront également la déontologie. Les savoirs de la complexité redéfinissent peu à peu les champs de la connaissance et créent des transversalités inédites, ce que l'on trouve par exemple dans des formations qui associent sciences de l'ingénieur, management et formation artistique ou design. De nouvelles communautés épistémiques se développent – le GIEC en est une particulièrement spectaculaire – qui bouleversent l'organisation de la production des savoirs.

Les technologies de l'information et de la communication redéfinissent la géographie de la production, de la diffusion et de l'application des savoirs. Rien n'empêche que se développent des universités virtuelles.

L'organisation des universités est passée du modèle de la communauté des docteurs à celui de l'entreprise qui produit des savoirs et des qualifications, en même temps qu'à l'échelle du monde le nombre d'étudiants explosait. Maintenant apparaît le modèle de l'université comme marque.

Les statuts sociaux changent. Celui de l'université, dont on attend toujours plus qu'elle soit dans la société et pas en marge, celui des étudiants qui constituent de moins en moins une catégorie sociale bien identifiée, celui des universitaires enfin : le personnage de Maurice Zapp (dans les romans de David Lodge et Laurent Binet) qui court le monde des colloques et se vante de l'importance de son salaire est typique de l'époque « industrielle ». D'autres figures de l'universitaire émergent, encore indistinctes.



Une identité qui s'affirme dans l'architecture
Université Ewha Séoul

Doit-on alors imaginer la fin des campus – voire des universités ?

Actuellement les évolutions s'organisent autour de deux figures qui parfois se combinent. D'un côté les universités de recherche. Centrées sur l'innovation scientifique et les formations de haut niveau, elles se caractérisent par une importante population de chercheurs mobiles et de doctorants ou de stagiaires. Elles s'établissent à proximité des centres de R&D des grandes entreprises, mais aussi des start up (que leurs étudiants ou chercheurs contribuent à créer) et des



La technopole urbaine de Nice Méridia : l'université au cœur d'un nouveau quartier urbain Nice Méridia

milieux de l'innovation, dans une ambiance de technopole. Celles qui ont un secteur médical voisinent les hôpitaux de pointe, ou en créent (ce qui n'est pas nouveau). Elles ont une forte demande d'aménités urbaines, quitte à « gentrifier » le quartier environnant brutalement, comme on le reproche à Columbia. Pour elles l'idéal prend la forme d'un quartier universitaire et c'est pourquoi le Politecnico de Milan ne veut pas quitter son actuelle localisation qui fait quartier.

Les réseaux de formation universitaire dessinent l'autre figure. Ils appartiennent à la culture digitale et s'appuient sur les MOOCs, les plateformes diverses et tous les produits existants ou émergents qui permettent d'abolir la distance. Dans une version radicale, les étudiants travaillent de chez eux et ne viennent jamais à l'université qui finit par ne plus avoir de lieu propre. Le développement de réseaux de lieux universitaires est bien plus probable, ne serait-ce que pour se raccorder au très haut débit – encore que celui-ci soit de plus en plus accessible – mais aussi pour permettre un minimum de convivialité et de sérendipité. Dans ces universités, la formation aura pour but principal d'apprendre à apprendre, les étudiants se mêleront aux non-étudiants, la formation par projets jouera un rôle majeur et sera la principale occasion de rassemblement, et l'on valorisera le contexte dans lequel se trouvent les « formés » (par opposition à la valorisation du campus). L'université ouverte britannique anticipe ce modèle. Cela peut déboucher sur des « villages universitaires » qui offrent du vivre-ensemble et des services à des étudiants qui travaillent à distance avec

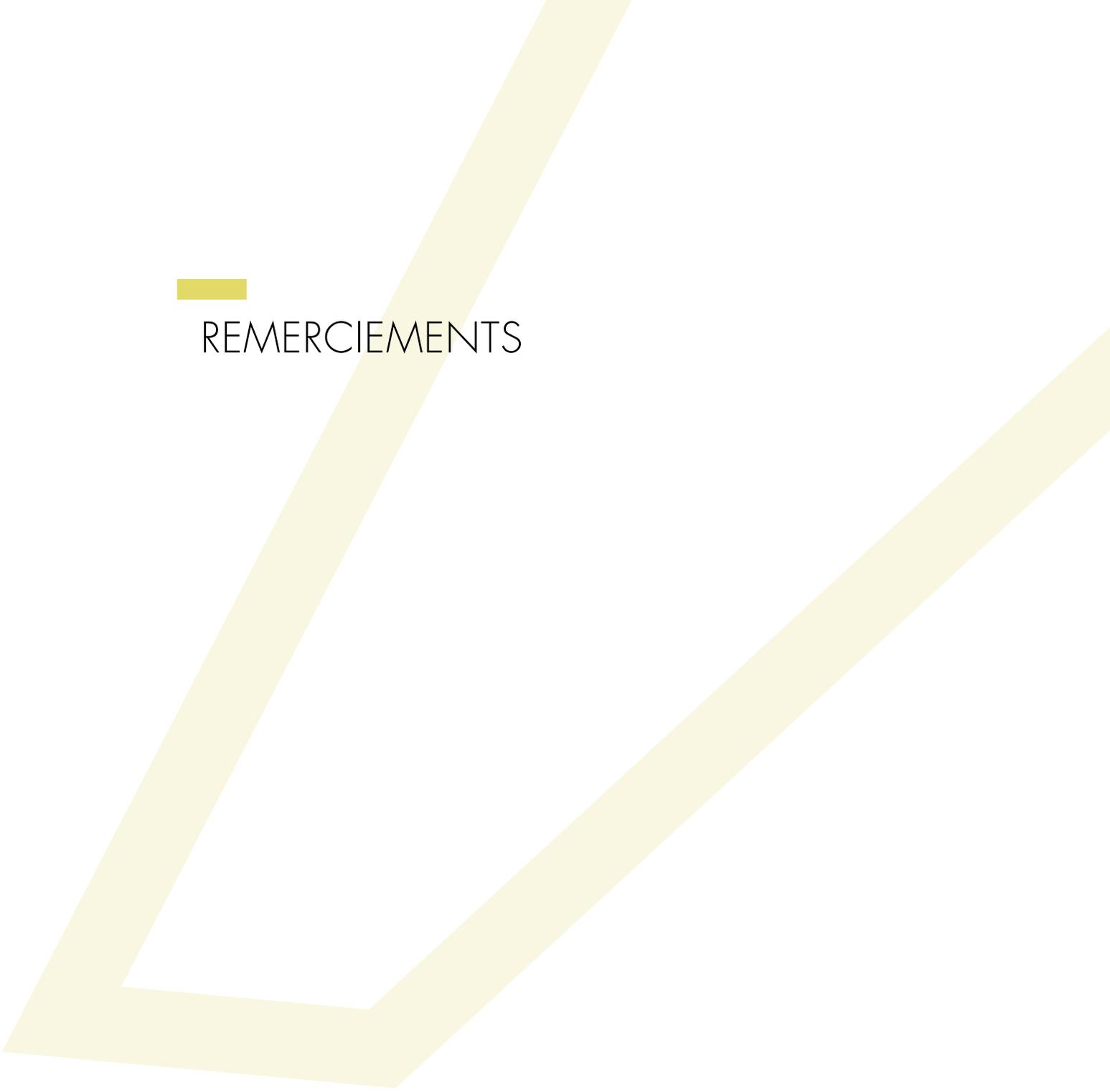
des universités lointaines, marques de luxe ou sous marques. Mais plus probablement sur une dispersion organisée autour d'un établissement central aux dimensions limitées et d'un réseau de tiers lieux (du type espaces de co-working et fab'lab) dédiés à la seule université ou partagés.

Dans tous les cas, trois facteurs jouent un rôle essentiel : la connexion, les espaces pour le travail en projet et les lieux emblématiques (comme le learning center de Lausanne ou l'Aula Magna de Louvain la Neuve) qui expriment l'identité de l'université – ou de la marque universitaire.

Sauf dans le cas des villages universitaires, le rapport à la ville est essentiel : celle-ci peut venir dans un campus et le transformer en centralité urbaine, à moins que l'université se niche au cœur de la ville et en devienne animatrice.

Alain Bourdin

Professeur, Institut Français d'Urbanisme
Université de Paris-Est, Lab'urba
École d'Urbanisme de Paris



REMERCIEMENTS

Remerciements

Pour leur précieuse aide et soutien tout au long du projet ou durant le Forum, nous remercions : Isabelle Gauthier, Mia Jordan et Evelyne Arsenault (agentes culturelles de la ville de Montréal pour les arrondissements d'Outremont, Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension et Rosemont) ; Madeleine Rhéaume (Bureau du projet du site Outremont) ; Céline Huyghebaert (assistante, éditrice et rédactrice, Médiation culturelle, Service de la Culture, Ville de Montréal) ; Noémie Ashby (coordonnatrice, Vrac Environnement) ; Victorine Crahes (maitrise d'Urbanisme) ; Stéphanie Vermeersch (designer indépendante, Montréal) ; Célia Forget (professeure associée au CÉLAT-UQÀM).

Merci aux invité.e.s du Symposium dont nous publions les présentations et observations suite aux discussions : Alain Boilard (Bureau du projet du site Outremont), Alain Bourdin (Institut français d'urbanisme), Hélène Dang Vu (Université de Nantes), Anastasia El Rouss (Bureau d'architecture YTAA, Beyrouth), Kai Wood Mah (Université Laurentienne, Sudbury), Patrick Lynn Rivers (School of the Art Institute of Chicago), Nicole Valois (Université de Montréal).

Un remerciement spécial aux résidents des arrondissements d'Outremont, Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension et Rosemont qui ont offert une à deux journées de leur temps pour être des nôtres. Merci aussi aux riverains rencontrés lors de nos vox pop et marches dans les quartiers avoisinants le Campus MIL.

Ce projet a reçu le soutien financier du CRSH (Conseil de recherche du Canada en sciences humaines), du CÉLAT (Centre et Laboratoires cultures, arts, sociétés), du Bureau du projet du Site Outremont (Université de Montréal), du Service de la culture, Ville de Montréal, de la Faculté des sciences humaines de l'UQÀM.

Exposition du projet et mise en ligne du site «penser créer l'urbain»



Congrès de l'International Visual Sociology Association (IVSA), le 21 juin 2017, à l'Université de Concordia, à Montréal.



**PENSER
CRÉER
L'URBAIN**

